

HESYCHIA

PÉRIODIQUE DE SPIRITUALITÉ ORTHODOXE

NUMÉRO 03 // 2019 *L'ENTRÉE DE LA MÈRE DE DIEU DANS LE TEMPLE*



FÊTE DE L'ENTRÉE DE LA MÈRE DE DIEU DANS LE TEMPLE

VÊPRES
Apostiches, t.5

*L*E CIEL SE RÉJOUIT ET LA TERRE AVEC LUI, *voyant le ciel spirituel, la seule Vierge immaculée s'avancer vers la maison de Dieu pour y être élevée saintement. Zacharie, dans son admiration, lui déclare: Porte du Seigneur, je t'ouvre les portes du Temple ; dans l'allégresse tu pourras le parcourir, car je sais et je crois que déjà parmi nous habite la délivrance d'Israël et de toi naîtra le Verbe de Dieu qui accorde au monde la grâce du salut.*

A L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE DIEU PREND PLACE LA VIERGE TOUTE-SAINTE, *ce temple où Dieu se laisse limiter; des jeunes filles porteuses de lampes la précèdent; le vénérable couple de ses parents, Joachim et Anne, est transporté de joie pour avoir enfanté la Mère du Créateur: la Toute-pure, entrée joyeusement dans la demeure de Dieu et nourrie par la main d'un Ange, deviendra la Mère du Christ qui accorde au monde la grâce du salut.*

*E*N CE JOUR, FIDÈLES EN FOULES RÉUNIS, *célébrons cette fête en l'Esprit et chantons pieusement la Vierge, divine enfant, la Mère de Dieu présentée au Temple du Seigneur, celle qui fut élue entre toutes les générations pour être la demeure du Christ, Roi de l'univers et suprême Dieu. Vierges, ouvrez la marche, portant vos lampes allumées en l'honneur de la Toujours-vierge qui s'avance majestueusement. Et vous, mères, déposez tout chagrin pour accompagner au milieu des chants joyeux celle qui devient la Mère de Dieu et procure au monde la Joie. Tous ensemble, avec allégresse crions l'angélique salutation à la Pleine de grâce qui intercède constamment pour le salut de nos âmes.*

Le Spoutnik - nouveau Synecdimos
821-822
Diaconie Apostolique
Parma / 1997

SOMMAIRE

POUR NOUS ÉCRIRE ► contact@hesychia.eu

Illustrations adaptées d'après …
Fotis Kontoglou (Φώτης Κόντογλου) (†1965) – première page de couverture
Aghiasmatar, editura Institutului Biblic și de misiune ortodoxă, București, 1965 @ *https://ilustratiivechi.blogspot.com* – p.2
Cheia înțelesului, 1678 @ *http://www.aaitservices.co.uk/anca/* – p.4, 17
Ch. Bayet, ***L'Art Byzantin***, A. Quantin, Imprimeur-Éditeur, Paris, 1880 – p.7, 10
Kondakov, (Nikodim Pavlovich), *Иконографиия Господа Бога и Спаса нашего Иисуса Кхриста* [*Iconographie de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ*] / Tome I, Saint-Pétersbourg, 1905 – p.9, 24
Bolshakov, (Serge T.), *Подлинник иконописный* [*Manuel d'iconographie*], Moscou, 1901 – p.11, 14
Pokrovski, Nikola Vasilevich, *Очерки памиатников кхристианско иконографи и искусства* [*Essais sur les œuvres de l'iconographie et de l'art chrétiens*], Saint-Pétersbourg, 1900 – p.13, 21, 27, 33, 48, dernière page de couverture
Henry Wallis, *Byzantine ceramic art*, Londres, 1907 – p.16, 37, 38, 58
L'arche du Salut, d'après une fresque du monastère Zografou, 1817, Mont Athos - p.19
British Museum, *A guide to the early Christian and Byzantine antiquities*, Londres, 1903 – p.29, 45, 50, 51, 52
Hamlin, A. D. F. , *A History of Ornament*, The Century Company, New York, 1916 @ *https://etc.usf.edu/clipart/* – p.41, 42
Prokhorov, Vasilii Aleksandrovich, *Кхристиянскии древности и аркхеологии* [*Archéologie de l'antiquité chrétienne*], Saint-Pétersbourg, 1878 – p.55
Prince Grégoire Gagarine, *Recueil d'ornements et d'architecture byzantins, géorgiens et russes,* Saint-Pétersbourg, 1897 – p.57



LES CHRÉTIENS DANS LA CITÉ

Saint Jean Chrysostome (†407)

Œuvres complètes, Tome X, p.398, Traduction par M. Portelette, Arras, 1887

UE DIRAI-JE DONC AU PAÏEN, me demande-t-on? [...] Considérez non-seulement ce que vous pouvez dire au païen, mais la manière de le corriger. Quand l'examen qu'il fait de votre vie, est pour lui une occasion de scandale, pensez alors à ce que vous lui direz. Vous ne payerez pas pour lui-même, s'il est scandalisé; toutefois si votre manière de vivre le blesse, vous courez les plus affreux dangers. Il vous entend disserter sur le royaume de Dieu, et il vous voit épris des choses présentes ; il vous voit craindre l'enfer, et en même temps redouter les malheurs d'ici-bas; voilà ce qui doit vous donner des inquiétudes. Le païen vous accuse, et vous dit : Si vous aspirez au royaume du ciel, pourquoi ne méprisez-vous pas les choses présentes? Si vous êtes dans l'attente du redoutable tribunal, pourquoi ne méprisez-vous pas les malheurs présents? Si vous espérez l'immortalité, pourquoi ne vous moquez-vous pas de la mort? A de tels discours, méditez votre défense. On vous voit trembler pour une perte d'argent, vous qui attendez le bonheur du ciel; pour une obole de profit, la joie vous inonde; vous trahissez votre âme pour un peu d'argent, voilà ce qui doit vous donner des inquiétudes; car voilà, voilà ce qui scandalise le païen. Donc, si vous avez souci de votre salut, préparez votre défense à cette occasion, votre défense, non par des paroles, mais par vos actions.

rappelons cette sagesse qui est sur les montagnes, faisons-la rentrer dans nos murs, afin que les cités deviennent réellement des cités

ORRIGEZ-VOUS DONC de ces désordres. Le païen, d'ailleurs, ne manquera pas de vous dire encore : et comment puis-je savoir que Dieu n'a commandé que ce qu'il est possible de pratiquer? Vous êtes chrétien de père en fils, élevé dans cette bonne religion, et pourtant vous ne faites rien de digne de cette religion. Que lui répondrez-vous? Il faudra vous borner pour toute réponse à lui dire : Je vous montrerai d'autres personnes qui pratiquent les vertus chrétiennes, à savoir les moines des déserts. Ne rougissez-vous pas, vous qui vous confessez chrétien, de vous en remettre aux autres parce que vous ne pouvez pas montrer en vous-même la pratique des devoirs d'un chrétien ? Le païen vous répondra sur-le-champ : Quelle est donc la nécessité de se transporter sur les montagnes et dans les déserts ? Si la sagesse n'est pas possible au milieu des villes, vous attaquez gravement cette religion qui fait un devoir de sortir des cités pour courir aux déserts. Montrez-moi un homme ayant femme et enfants, une maison à lui, et pratiquant la vertu chrétienne. Eh bien ! que répondrons-nous? n'y a-t-il pas là à baisser la tête et rougir ? Le Christ, en effet, n'a pas commandé d'aller vivre au désert, mais qu'a-t-il dit? «***Que votre lumière brille devant les hommes***» (Mt 5, 16) ; il ne dit pas devant les montagnes, ni les déserts ou les lieux inaccessibles. Ce que je dis maintenant, ce n'est pas pour dénigrer ceux qui ont occupé les montagnes, mais pour déplorer le malheur de ceux qui habitent les villes, et qui en ont banni la vertu. C'est pourquoi, je vous en

conjure, rappelons cette sagesse qui est sur les montagnes, faisons-la rentrer dans nos murs, afin que les cités deviennent réellement des cités : voilà la manière de corriger le païen, voilà la manière d'éviter mille scandales. Voulez-vous à la fois, et le délivrer de tout scandale, et vous assurer à vous-même le bonheur de jouir d'innombrables récompenses? Corrigez votre propre vie, rendez-vous de tous les côtés, resplendissant. «***Afin que les hommes voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux***»✠. C'est ainsi que nous pourrons jouir de cette gloire, nous aussi, gloire éclatante, ineffable ; puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

✠ *Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur son support, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. De même, que votre lumière brille aux yeux des hommes, pour qu'en voyant vos bonnes actions ils rendent gloire à votre Père qui est aux cieux.*
Matthieu 5,15-16

PRÉAMBULE

Avec ce troisième numéro, nous souhaitons poursuivre le chemin que nous avons commencé il y a quelques mois, et, faisant suite aux paroles de saint Jean Chrysostome, nous voulons ramener la sagesse se trouvant sur les montagnes, dans nos cités.

Les trois piliers de notre périodique, qui nous aident à traverser ces temps troubles sont

les Pères de l'Église, qui ont posé les fondements de notre Foi

les martyrs et confesseurs du régime communiste qui ont mené le combat spirituel et ont vaincu les puissances diaboliques

les témoins contemporains de la tradition millénaire orthodoxe qui nous aident à acquérir le regard intérieur et le don du discernement en ce qui concerne les affaires de ce monde.

Pour la suite, comme dans les numéros précédents, nous continuerons de publier des articles *sur la vie du chrétien dans le monde contemporain, l'iconographie, l'histoire de l'Église, les gestes de la vie chrétienne,* et nous envisageons d'aborder des sujets nouveaux *: pèlerinages en terre orthodoxe, le* ***patérique*** *des fidèles, le* ***matéricon****, le regard orthodoxe sur la médicine et la nutrition,* **le typikon**, *les saints et les icônes thaumaturges, des histoires pour les enfants...*

Afin de vous proposer un meilleur confort de lecture et la possibilité de lire le périodique le stylo à la main, nous avons modifié sa maquette et augmenté le nombre de pages. D'autres modifications pourraient avoir lieu à l'avenir, mais le nombre de pages restera proche de 60, et la périodicité sera le plus souvent mensuelle, chaque numéro étant centré autour d'une fête liturgique.

La réalisation et la publication de chaque numéro demande une quantité assez importante de travail et de ressources, et pour assurer la pérennité du périodique nous devons assurer également sa viabilité économique. **Pour ce raison, à partir du quatrième numéro nous allons modifier les modalités d'accès.**

Le coût d'un exemplaire papier sera de 6,50€, et les frais postaux seront de 1,50€.

Cependant, afin de permettre sa lecture aux personnes se trouvant dans une situation économique difficile, nous proposons également deux modes d'abonnement complémentaires. D'un côté, les personnes en difficulté pourront payer 4,50€ par exemplaire (+1,50€ de frais postaux) pour un *abonnement solidaire*, pendant que les personnes qui souhaitent les soutenir peuvent opter pour un *abonnement de soutien*, à 10€/ numéro. Dans ce sens, nous envisageons également un système de parrainage, qui permettra aux personnes intéressées d'offrir des abonnements à ceux qui sont en difficulté financière.

Finalement, comme notre but premier est de faire connaître ces écrits le plus librement possible, **chaque numéro et les articles correspondants seront disponibles en libre accès sur le site dédié, environ 6 mois après leur apparition en version papier.**

Pour les détails concernant les moyens de paiement veuillez nous contacter directement à **contact@hesychia.eu**.

En confiant la continuation du périodique à vos prières,

Le serviteur de Dieu, *Eugène*.

SERMON À L'ÉNTRÉE DE LA MÈRE DE DIEU DANS LE TEMPLE

père **Sofian Boghiu** (†2002)

Părintele SOFIAN, p.299-306, Editura Bizantină, București, 2007

traduction: **hesychia.eu**

Frères chrétiens,

Nous nous trouvons encore ce soir dans la belle et délicate célébration de l'Entrée de la Mère de Dieu dans le Temple. Et j'aimerais vous dire quelques mots à propos de cette belle fête.



La Mère de Dieu est née à Jérusalem, ce que nous savons par saint Jean Damascène qui était un grand et savant Saint-Père, qui a vécu au huitième siècle et a habité longtemps en Palestine. C'était un Syrien de Damas et il connaissait très bien l'histoire de tous les pères et de tous les saints de Terre Sainte et de tout le monde chrétien. Et il nous dit dans son livre *Les exposés dogmatiques* que la **Sainte Vierge Marie** est née à Jérusalem, à savoir sur le chemin où se trouvait la Porte des Brebis et où était Bethesda, un bassin miraculeux, [car] ceux qui plongeaient dans son eau étaient guéris de toutes les maladies, comme le dit saint Jean l'Évangéliste [Jn 5,1-8]✠. À cet endroit aujourd'hui se trouve une grande cathédrale, élevée par les croisés et un monastère, et dans une cellule se trouve le petit lit de la Mère de Dieu. Et à cet endroit est née la Mère de Dieu.

Ses parents, Saints Joachim et Anne étaient des personnes connues. Saint-Joachim était un descendant de David, il appartenait donc à la famille royale. Sainte-Anne était issue de la tribu d'Aaron, le grand prêtre, frère de Moïse le prophète. Ils étaient donc tous deux d'une noble lignée, mais plus pauvres, comme c'était le cas à l'époque. Et ils ont vécu de nombreuses années de leur vie et n'avaient pas d'enfants. Vous connaissez la situation, l'état de ceux qui n'avaient pas d'enfants dans le peuple juif avant la naissance du Christ Sauveur. Et à cause de leur condition, vous savez ce qui est arrivé aux parents de la Sainte Vierge, même de la part de leurs amis, mais, afin de vous en parler de manière plus concise, je vais vous lire un peu du Saint hiérarque Anthime d'Iviron.

Ainsi écrit St Anthime d'Iviron : « *Dans les temps anciens, c'était une coutume parmi les Juifs, que ceux qui ne faisaient pas de nourrisson étaient ridiculisés et détestés de tous, même s'ils appartenaient à une famille riche et noble ; et quand il apportait ses offrandes à l'église*» — au Temple — «*le prêtre les recevait après tous les autres, et il restait dans l'église plus bas que les autres, et personne ne participait à son repas, mais le considérait tous comme méprisé par Dieu.*» Et il continue: « *Joachim et Anne, étant*

✠ *Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques. Ils attendaient le bouillonnement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine, et agitait l'eau. Et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau, était guéri de son infirmité quelle qu'elle fut. Là se trouvait un homme malade depuis trente huit ans. Jésus l'ayant vu gisant et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit: "Veux-tu être guéri?" Le malade lui répondit: "Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine dès que l'eau est agitée, et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi." Jésus lui dit " Lève-toi, prends ton grabat et marche." Et à l'instant cet homme fut guéri; il prit son grabat et se mit à marcher.*

stériles, arrivèrent dans une grande célébration organisée par les Juifs, par ignorance et sans tromperie, en tant que gens riches et de famille royale qu'ils étaient, ils apportèrent leurs cadeaux avant les autres dans l'église », dans le Temple. « *Et quand le prêtre les a vu, il les a confrontés et réprimandés, et les a fait sortir de l'église remplis de honte et méprisés, avec les offrandes qu'ils avaient apportées. (Pensez à la tristesse et au désarroi de ces personnes issues de familles si nobles ?) Mais eux, les bénis de Dieu, ils ont reçu l'affrontement et la méprise du prêtre avec beaucoup d'humilité et, inclinant leurs têtes, sont partis en pleurant amèrement vers leur maison, sans rien dire à personne* ».

Et il fait un commentaire, le bienheureux Anthime: «*Et maintenant, aucun prêtre ni hiérarque ne doit contrarier quelqu'un, non pas pour ne pas avoir de nourrisson, mais parce qu'il fait le mal et des choses tordues, car il est coupable de mort. Et malgré le chagrin que Joachim et Anne portaient dans leurs cœurs, à cause des injures et mépris des autres à cause de leur stérilité, ils imploraient toujours avec des larmes issues de profondeurs de leur cœur le Maître de la Nature d'avoir pitié d'eux et délier leur stérilité afin que son ventre puisse porter fruit ; cela non pas seulement pour que les enfants commémorent leur souvenir, comme les gens de notre temps le souhaitent, ou pour hériter leurs biens, mais seulement avec l'intention d'offrir l'enfant à Dieu*».

Tels étaient la pensée et le désir de ces pieux parents. Et nous savons du récit de leurs vies que les bienheureux parents de la Mère de Dieu ont prié avec ardeur. Sainte-Anne priait dans son jardin et Joachim s'est rendu quelque part près du Jourdain et s'est choisi une grotte. Il a prié dans cette grotte avec beaucoup d'ardeur, beaucoup de douleur et beaucoup de larmes. Et il a reçu la nouvelle de Dieu, par l'intermédiaire de l'ange, de rentrer chez lui, car ils auront un enfant offert par Dieu. La grotte où Saint-Joachim a prié se trouve encore aujourd'hui dans la vallée du Jourdain, près du ruisseau de Kerité et dans cette grotte, huit cents ans plus tôt, le prophète Élie est passé, en descendant du nord de la Terre Sainte. Il y resta un temps, fut nourri par des corbeaux, avec du pain et une cruche d'eau, puis Élie est parti plus au sud, jusqu'au Sinaï. Ainsi, dans la grotte où s'est trouvé saint Élie, ce saint Joachim est également venu prier pour son chagrin, pour la souffrance de ne pas avoir d'enfants, afin qu'ils soient bénis. Et ils eurent une enfant, la Sainte Mère. Et il a promis à Dieu que ce saint enfant serait offerte à Dieu, dédié à Dieu. Et ils ont tenu parole.



Comme je vous l'ai dit, les saints parents avaient une maison à Jérusalem, où est née la Mère de Dieu, mais ils avaient aussi une maison à Nazareth. Au milieu de Nazareth se trouve aujourd'hui une grande cathédrale, de l'Annonciation, car toutes les églises de cette ville, de Nazareth, sont dédiées à la Vierge Marie, à l'Annonciation. Au centre de Nazareth se trouve une grande église, une cathédrale catholique, construite sur le site de la maison de la Sainte-Famille (le vieux Joseph et la Sainte Vierge Marie) [...]. Une maison pauvre et humble. Mais après la naissance de l'enfant à Jérusalem, les parents s'installèrent à Nazareth, car Nazareth était un endroit paisible. Jésus lui-même a grandi à Nazareth. Jérusalem était une ville très agitée, avec de nombreuses intrigues, de même que les capitales des temps anciens, peut-être même aujourd'hui. Mais Nazareth était une ville tranquille et c'est là que les parents sont venus avec la Mère de Dieu, et elle a grandi là-bas, dans cette humble maison.

Et quand l'enfant eut trois ans, ils sont partis pour l'offrir à Dieu à Jérusalem. Il y a environ cent kilomètres de Nazareth à Jérusalem. Ils ont fait ce voyage à pied pendant trois jours, mais pas seuls, avec des voisins, des amis, d'autres gens qui faisaient le chemin jusqu'à Jérusalem pour adorer et offrir des sacrifices au

seul temple de cette époque, le temple de Jérusalem. Au bout de trois jours, ils sont arrivés à Jérusalem.

Et ce groupe était impressionnant : quand ils sont arrivés à Jérusalem, devant le Temple, le clergé a été annoncé et ils sont sortis du Temple, l'ensemble du clergé et le chœur du temple, le chœur des enfants. Il y avait des enfants qui chantaient dans le chœur du Temple — ces enfants crient derrière Jésus quand Jésus se rend à Jérusalem le dimanche des Rameaux. Ils l'accueillent sur le chemin de Jérusalem, le peuple lui chante Hosana ; et dans le temple même, cette chorale d'enfants Lui chantait des louanges. Les chefs du peuple étaient fâchés, car Il laissait les enfants chanter. Et Jésus leur a dit : « ***si Ceux-ci se taisent, les pierres même crieront***». Et voici comment la Vierge Marie et ce cortège, ce grand groupe de Nazareth, entrent dans le Temple, accueilli par le clergé et le chœur des enfants.

Il y avait quinze marches depuis l'avant du temple et jusqu'en haut, et quand les prêtres et les lévites entraient dans le temple, pendant leur semaine de service, ils s'arrêtaient à chaque marche et récitaient un psaume. Il y a dans le psautier les quinze psaumes *des marches* : du 119 jusqu'au 133. Ils se tenaient sur chaque marche et récitaient un psaume jusqu'à l'entrée — le quinzième psaume, la quinzième marche — et ils entraient dans le Temple. En bas se trouvaient ce groupe et la Sainte Mère. Devant la Mère de Dieu, devant cet enfant, il y avait un groupe de petites filles, peut-être plus âgées ou même comme elle — la Mère de Dieu avait alors trois ans — et ces petits enfants étaient habillées de blanc, avec des bougies à la main. Et les parents tenaient par la main la petite Mère de Dieu. Derrière se trouvaient le peuple de Nazareth et de nombreux habitants de Jérusalem. Le clergé et le chœur arrivent et chantent des psaumes. En haut, en haut des marches, se trouvait le prêtre Zacharie, attendant que cette enfant monte, après la coutume, pour l'offrir à Dieu. L'enfant a été libérée des mains de ses parents et est montée sur la première marche, puis a grimpé toute seule allégrement le reste de la montée, sans l'aide de personne, comme si elle était poussée par le Saint-Esprit ou appelée par quelqu'un d'en haut. Le prêtre Zacharie lui-même a été surpris par cette audace, cette gaieté de l'enfant. Tous étaient remplis de grâce, du Saint-Esprit.

”

Entrez, fille de Dieu, avec joie et réjouissez-vous dans cette demeure, car j'ai vraiment su que le salut d'Israël est proche, qu'Il prenne chair et sera née de vous

Et quand le prêtre Zacharie la vit, il prononça de très belles paroles prophétiques à cette jeune et petite Vierge, à Sainte-Marie. Et ici, chez Anthime d'Iviron, notre heureux fondateur, nous trouvons ce que Zacharie lui a dit : ✠ «*Tu es vraiment la porte dans l'esprit de la vie, telle qu'elle a été vue par le prophète Ezéchiel, fermée; est-ce à moi d'ouvrir les portes de l'église pour que tu y entres, et que tu y vives, car en vérité c'est pour Toi que Salomon, avec la sagesse que Dieu lui a donnée, ce lieu pour Toi l'a imaginé ‹et il l'a offert›, connaissant sa pureté par ses yeux (...) de prophète. Et c'est à Toi de vivre dans son sein, car ce qui s'y trouve demeurait dans ton attente. Par conséquent, si la vérité a été révélée, l'ombre doit se dissiper.*»

✠ Et Yahweh me dit: *«Ce portique sera fermé; il ne s'ouvrira point, et personne n'entrera par là, car Yahweh, le Dieu d'Israël, est entré par là; et il sera fermé».*

Ezéchiel 44,2

L'Ancien Testament était considéré comme une ombre, car c'étaient des prophéties, des prédictions — comme ça nous arrive, à nous aussi, quand quelqu'un nous parle seulement de quelque chose, c'est comme si cela sortait facilement de notre esprit et disparaissait. Mais lorsqu'il s'agit d'un acte concret, les gens sont attentifs et le reçoivent plus facilement. C'est ce qui s'est passé à ce moment-là : tous les prophètes, du début du monde à la naissance de la Sainte Vierge, ont toujours prononcé des paroles prophétiques sur la Mère de Dieu. Mais au moment d'entrer dans le Temple, ces prophéties se sont réalisées. C'est pourquoi Zacharie, plein du Saint-Esprit, lui dit que le temple que Salomon a construit avec sa sagesse «*était à son image*» : le temple représentait la Mère du Seigneur et cette église elle-

même, toute église chrétienne, est toujours la demeure de la Mère de Dieu, où le Christ trône. Comme son propre corps, celui de la Vierge Marie, a été une église ou un temple du Très Haut, le Dieu du ciel.

Et [Zacharie] continue avec ces mots : «*Entrez, fille de Dieu, avec joie et réjouissez-vous dans cette demeure, car j'ai vraiment su que le salut d'Israël est proche, qu'Il prenne chair et sera née de vous.*» Le salut était Jésus-Christ ; prendra chair, c'est en personne. «*Entrez, toute-pure, joyeuse et gaie, pour vous faire une heureuse demeure (...) au Sauveur du monde. Entrez dans ce lieu choisi, toi qui a été choisie avant les siècles (...). Entrez dans le Saint des Saints, car il est approprié que tu entendes les mystères cachés et glorifiés qui ont été prononcés dans les chambres célestes (...). Et en se retournant vers ses parents, le prêtre Zacharie leur dit également : ‹Réjouissez-vous, sainte épouse, parents bienheureux, Joachim et Anne, car vous avez reçu la grâce d'être les parents d'une telle enfant sainte. Heureux êtes-vous, car par les signes des dons que cette jeune vierge a sur elle, je sais en vérité par l'esprit de prophétie qu'elle est la couverture de la nudité de nos ancêtres, le miroir des prophètes et la délivrance du monde›* » Avec de telles paroles, le prophète Zacharie, le grand prêtre, prend la Vierge par la main et l'introduit dans le Saint des Saints. Le Saint des Saints ressemblait à notre autel, mais cet endroit était très mystérieux, les femmes et le peuple n'y étaient pas admis, ni les prêtres n'y entraient pas dans le Saint des Saints, seulement le grand hiérarque, une fois par an — seulement le grand hiérarque. Et le prêtre, le grand hiérarque, par découverte divine, l'introduit dans le Saint des Saints et lui montre le lieu où elle va prier. Il lui dit encore d'autres paroles prophétiques, puis il La prend par la main et la sort de là et la confie à des vierges plus âgées pour la protéger et l'aider.



[...] [La Mère de Dieu] reste au Temple de Jérusalem pendant douze ans. De trois ans, encore douze, jusqu'à quinze ans. Qu'est-ce qu'elle a fait la Sainte Vierge dans le temple pendant ce temps ? Elle a prié, elle a lu la Sainte Écriture, l'a approfondie et l'a médité, elle a travaillé — elle savait tisser, coudre, filer. Elle filait la laine, le lin, la soie. Elle savait très bien broder. Elle a confectionné des vêtements sacerdotaux et plus tard, la Mère de Dieu a tissé la chemise de Jésus-Christ. Cette chemise — vous le savez peut-être déjà, c'est également le sujet d'un roman célèbre, la Chemise du Christ — était sans couture, elle était l'œuvre de la main de la Mère de Dieu. Après la crucifixion, lorsque Jésus était sur le Golgotha, sur la croix, dépouillé de ses vêtements, cette chemise devait être partagée entre les quatre soldats qui gardaient le crucifié, la croix et le tombeau. Et les soldats, voyant qu'elle était magnifiquement travaillée, n'ont pas osé la déchirer, la partager en quatre pour prendre chacun un morceau, mais ils ont tiré au sort et a été prise par l'un des quatre soldats (...). Et aussi [la Mère de Dieu] aidait également aux offices qui avaient lieu dans le Temple.

Pendant tout ce temps, la Mère de Dieu a été particulièrement en état de prière. La prière et la garde des sens, du cœur et de son esprit, ont fait d'elle une demeure véritablement sanctifiée et divine du Très Haut, et elle était un vase choisi de l'Esprit Saint dans lequel, peu de temps après, lorsqu'elle quitta le Temple, vint s'incarner Jésus Christ, le

✠ Alors Marie dit : « Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit s'est rempli d'allégresse à cause de Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a porté son regard sur son humble servante. Oui, désormais, toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses : saint est son Nom. Sa bonté s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent».
Luc 1,46-50

Sauveur du monde.

Après quinze ans [...], les vierges qui étaient offertes à Dieu, étaient libérées du Temple, et retournaient chez elles, dans leurs familles où elles pouvaient se marier, car il y avait cet idéal, pour le peuple juif, toutes les vierges devaient se marier, afin que d'une d'entre elles soit né le Sauveur du monde. Cela a été annoncé déjà aux premiers habitants du paradis, après leur chute. C'est pourquoi il y avait cette rigueur et ce désir ardent que tous les citoyens, filles, vierges, se marient et donnent naissance à des bébés. Parmi ces bébés, au moins un sera le Sauveur du monde.

Et la Vierge vint à Nazareth. Ses parents étaient morts depuis longtemps, Joachim et Anne, mais elle avaient des parents et des connaissances. Et ils la pressèrent de se marier ; elle a répondu ‹*non, je reste seule avec le Dieu de mon salut, je ne me marie pas*›. Alors, ses voisins et amis, la famille, lui ont conseillé de ‹*couvrir la bouche du monde*›, comme on dit, et ils lui ont recommandée et l'ont confiée à un vieil homme du nom de Joseph. Ce vieil homme, on le mentionne quelque part dans la Proto-Evangile de Jacob — dans laquelle se trouve l'enfance du Christ Sauveur, non inscrite dans l'Evangile — ce vieux Joseph avait 84 ans lorsqu'il prit la Vierge Marie sous ses soins. Et en effet, le monde s'est tu. Mais la vierge avait la liberté de prier, de lire les saintes Écritures et de travailler dans une grande liberté spirituelle avec son protecteur - et avait échappé aux rumeurs du monde. Et un jour, la Vierge Marie a la joie de voir venir auprès d'elle le saint Archange Gabriel qui lui annonce qu'elle donnera naissance à Jésus-Christ, le Sauveur du monde (...).

C'est ainsi que s'est passée, frères chrétiens, l'Entrée dans l'église de la Mère de Dieu. Plus tard, la Mère de Dieu [...], connaissant très bien la Sainte Écriture — au Temple de Jérusalem, il y avait une école biblique et elle a beaucoup étudié la Sainte Écriture, elle a très bien appris, cet esprit éclairé de la Sainte Mère — elle a été la première enseignante de l'Enfant Jésus. La Mère de Dieu lui a enseigné les Écritures, les Psaumes et les Prophètes, à l'âge de l'enfance du Christ Sauveur, parce qu'elle-même connaissait très bien ces choses. Et dans l'Évangile d'aujourd'hui, en l'honneur de la Mère de Dieu, quand elle part, après l'Annonciation, de Nazareth à sa cousine Élisabeth, au sud de Jérusalem, elle dit quelques paroles prophétiques à son sujet : «*Parce qu'il a porté son regard sur son humble servante. Oui, désormais, toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses :saint est son Nom.*» ✠ [Lc 1,48-49] Dans tout cet hymne de la Vierge Marie, nous voyons sa culture théologique et biblique.

C'est tout ce que je veux vous dire, frères chrétiens, et je conclurai avec les paroles du bienheureux Anthime pour la fête d'aujourd'hui, l'Entrée dans l'église de la Mère de Dieu : 'Pour toutes ces raisons, nous devons, nous aussi, lorsque nous entrons dans la sainte église, nous purifier d'abord de nos péchés et de nos pensées perverses, puis avec une connaissance entière de nous faire des vases choisis, pour recevoir, par le don du Saint-Esprit, la parole de Dieu dans nos cœurs et ainsi, par ce moyen, nous serons de véritables croyants, même si la Très Sainte Vierge Marie, puisqu'elle est et est appelée la cause de tout bien, dépasse nos moyens pour l'honorer et la célébrer tel qu'elle le mérite. Parce que son honneur triomphe de toutes les langues et submerge tout l'esprit humain ; nous n'avons qu'à répéter, avec crainte et joie, avec crainte du péché et avec joie pour le salut, dire à tous, de nos voix réunies, la louange de l'ange : «*Réjouis-toi, Pleine de grâce, le Seigneur est avec toi*». [Lc 1,28] À Elle la gloire, pour l'éternité

Amen.



L'icône de l'entrée de la Mère de Dieu dans le temple

DR **Constantine Cavarnos** (†2011)

Guide tu Byzantine Iconography, Holy Transfiguration Monastery, Boston, 1993

traduction: **hesychia.eu**

Le 21 novembre, les orthodoxes célèbrent l'entrée de la Mère de Dieu dans le Temple. L'hymnographie de ce jour se trouve dans la Minée de novembre. C'est une fête remplie de joie dont le sens est concentré dans ces paroles du Kondakion.

Le très-saint temple du Sauveur, sa chambre nuptiale de grand prix, la Vierge, trésor sacré de la gloire de Dieu, en ce jour est présentée au Temple du Seigneur ; elle y apporte la grâce du saint Esprit et devant elle les Anges de Dieu chantent : Voici le tabernacle des cieux.

Les sources de cette fête et de la peinture de l'icône se trouvent dans les évangiles apocryphes et non dans les évangiles canoniques. Mais la manière dont la fête est interprétée et les louanges à la Très Sainte Mère de Dieu dans les hymnes, comme celles du Kondakion présenté, sont basées sur ce qui est dit de la Mère de Dieu dans les évangiles canoniques.

La scène est décrite dans l'iconographie comme suit:

À l'intérieur d'un temple, avec un ambon à droite ou à gauche. Dans l'ambon se tient le prêtre-prophète Zacharie. Il est représenté comme un vieillard, avec une barbe pointue, habillé de vêtements sacerdotaux, légèrement penché, les bras étendus, recevant l'enfant de trois ans, la Mère de Dieu. Elle se trouve au milieu de la scène, près de l'ambon, les bras tendus vers Zacharie. Derrière la Vierge Marie se trouve son père, Saint Joachim, et à côté d'elle, sa mère, Sainte Anne. Derrière, ou devant eux, une suite de vierges portant des vêtements de fête, avec des cierges à la main.

Dans une autre scène, derrière Zacharie, dans un registre plus élevé, est représentée la Mère de Dieu, assise sur une chaise plus haute, à laquelle on monte par une échelle à trois marches. Devant elle se trouve un baldaquin; près du baldaquin, un ange en vol, regardant vers la Vierge Marie, dans un geste d'accueil. Elle regarde en haut, vers l'ange, une main tendue vers lui. Tous, sauf les jeunes vierges, sont représentés avec des auréoles.

L'icône a l'inscription: ΤΆ ΕΊΣΩΔΙΑ ΤΉΣ ΘΕΟΤΌΚΟΝ [*L'entrée dans le temple de la Mère de Dieu*]

Traditionnellement, la représentation murale de cet événement est peinte dans le ***diakonikon*** ✠ - le côté droit (sud) du Saint-Autel. Le choix du Saint-Autel est conforme aux versets d'introduction (stichoi) des Tropaires du 9ème Ode du Canon qui est chanté pendant les Matines. Ces versets se terminent par le refrain dans lequel il est dit que la Mère de Dieu est entrée dans le Saint des Saints. Ainsi, le verset introductif du premier Tropaire du neuvième chant dit: Devant l'Entrée au Temple de la Vierge les Anges s'émerveillèrent, s'étonnant de voir comme elle avançait jusqu'au Saint des saints.

✠ *Sorte de sacristie dont s'occupent les diacres, d'où provient son nom de* ***diakonikon****, situé à droite de l'Autel, c'est-à-dire au Sud, où l'on dépose les vases sacrés et range les vêtements liturgiques et dans lequel le clergé se revêt.*

Métropolite Michel Laroche, Petit lexique pour comprendre l'orthodoxie, p.62, Éd. Érick Bonnier, Paris, 2017

LA VÉNÉRATION ORTHODOXE DE LA MÈRE DE DIEU

Saint Jean Maximovitch (†1966)

The Orthodox Word, 1976, vol. 12, no. 2 (67), p.54-57 / no.3 (68), p.86-89

traduction: **hesychia.eu**

I. La vénération de la Mère de Dieu pendant sa vie terrestre

EPUIS LES TEMPS APOSTOLIQUES jusqu'à nos jours, tous ceux qui aiment vraiment le Christ vénèrent celle qui l'a mis au monde, l'a élevé et l'a protégé pendant sa jeunesse. Si Dieu le Père l'a choisi, Dieu le Saint-Esprit est descendu sur elle, et Dieu le Fils a demeuré en elle, s'est soumis à elle pendant sa jeunesse, s'est inquiété pour elle lorsqu'Il a été crucifié – alors, ne devraient-ils pas, tous ceux qui confessent la Sainte Trinité La vénérer ?

Encore au temps de sa vie terrestre, les amis du Christ, les apôtres, manifestèrent un grand intérêt et un grand dévouement pour la Mère du Seigneur, en particulier l'évangéliste Jean le théologien, qui, accomplissant la volonté de son divin Fils, l'a pris chez lui et a pris soin d'elle comme d'une mère, depuis le moment où le Seigneur lui a dit, de la Croix, les mots : «Voici ta mère»✣.

L'évangéliste Luc a peint un certain nombre d'images d'elle, certaines avec l'Enfant prééternel, d'autres sans Lui. Quand il les apporta et les montra à la Très Sainte Vierge, elle les approuva et dit : «*La grâce de mon Fils sera avec eux*», et répéta l'hymne qu'elle avait chanté dans la maison d'Elisabeth : «*Mon âme magnifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur*»✣. Cependant, durant sa vie terrestre, la Vierge Marie a évité la gloire qui lui appartenait en tant que Mère du Seigneur. Elle a préféré vivre dans le calme et se préparer au départ vers la vie éternelle. Jusqu'au dernier jour de sa vie terrestre, elle a pris soin de se rendre digne du royaume de son fils et, avant de mourir, elle a prié pour qu'Il puisse délivrer son âme des esprits malins qui rencontrent les âmes sur le chemin vers le ciel et s'efforcent de les attraper afin de les emmener avec eux en enfer. Le Seigneur a accompli la prière de sa mère et, à l'heure de sa mort, lui-même est descendu du ciel avec une multitude d'anges pour recevoir son âme.

Puisque la Mère de Dieu avait également prié pour qu'elle puisse faire ses adieux aux apôtres, le Seigneur a réuni

✣ Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie la femme de Clopas et Marie de Magdala. Quand Jésus vit sa mère et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère: «*Voici ton fils*». Puis il dit au disciple: «*Voici ta mère*» Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.
Jn 19,25-27

✣En ce temps-là, Marie partit en hâte pour se rendre dans le haut pays, dans une ville de Juda. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Or, lorsque Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant bondit dans son sein et Elisabeth fut remplie du Saint Esprit. Elle poussa un grand cri et dit : *« Tu es bénie plus que toutes les femmes, béni aussi est le fruit de ton sein ! Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? Car lorsque ta salutation a retenti à mes oreilles, voici que l'enfant a bondi d'allégresse en mon sein. Bienheureuse celle qui a cru : ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira ! »* Alors Marie dit : *« Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit s'est rempli d'allégresse à cause de Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a porté son regard sur son humble servante. Oui, désormais, toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses : saint est son Nom. Sa bonté s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il est intervenu de toute la force de son bras ; il a dispersé les hommes à la pensée orgueilleuse ; il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles ; les affamés, il les a comblés de biens et les riches, il les a renvoyés les mains vides. Il est venu en aide à Israël son serviteur en souvenir de sa bonté, comme il l'avait dit à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa descendance pour toujours.»*
Lc 1,39-55

pour sa mort tous les apôtres, à l'exception de Thomas, et ils ont été amenés ce jour-là à Jérusalem par une puissance invisible, de tous les recoins du monde habité, où ils prêchaient, et ils étaient présents à sa dormition bénie vers la vie éternelle.

Les apôtres ont donné son corps le plus pur à la sépulture avec des cantiques sacrés et le troisième jour ils ont ouvert la tombe pour vénérer à nouveau les restes de la Mère de Dieu, ensemble avec l'apôtre Thomas, qui était arrivé à Jérusalem. Mais ils n'ont pas retrouvé le corps dans la tombe et, perplexes, ils sont retournés chez eux ; et puis, pendant leur repas, la Mère de Dieu elle-même leur apparut dans les airs, éclairée par une lumière céleste, et leur a dit que son Fils avait également glorifié son corps et qu'elle, ressuscitée, se tenait devant son trône. En même temps, elle leur a promis d'être toujours avec eux.

Les apôtres ont salué la Mère de Dieu avec une grande joie et ont commencé à la vénérer non seulement en tant que Mère de leur Maître et Seigneur bien-aimé, mais aussi en tant que leur secours céleste, en tant que protectrice des chrétiens, intercédant pour toute la race humaine devant le Juste Juge. Et partout où l'évangile de Christ était prêché, sa très pure Mère commençait aussi à être glorifiée.

II. Les premiers ennemis de la vénération de la mère de Dieu

Plus la foi du Christ se répandait et le nom du Sauveur du monde était glorifié sur la terre, et avec lui aussi celle qui avait été destinée à être la mère de l'Homme-Dieu — plus la haine des ennemis de Christ a grandi envers elle. Marie était la mère de Jésus. Elle a manifesté un exemple de pureté et de justice sans précédent et, de plus, maintenant, après être partie de cette vie, elle était devenue un puissant soutien pour les chrétiens, même si invisible pour les yeux charnels. Par conséquent, tous ceux qui haïssaient Jésus-Christ et ne croyaient pas en lui, qui ne comprenaient pas son enseignement ou, pour être plus précis, ne souhaitaient pas comprendre comme le comprenait l'Église, qui souhaitaient remplacer la prédication du Christ par leurs propres raisonnements humains, tous ceux-ci ont transféré leur haine du Christ, de l'Évangile et de l'Église à la Très pure Vierge Marie. Ils ont voulu rabaisser la mère afin de détruire ainsi la foi aussi en son fils, de créer une fausse image d'elle parmi les hommes afin de pouvoir reconstruire l'ensemble de l'enseignement chrétien sur un fondement différent. Dans le ventre de Marie, Dieu et l'homme ont été unis. Elle était celle qui servait en quelque sorte d'échelle pour le Fils de Dieu, qui descendit du ciel. Porter un coup à sa vénération signifie frapper le christianisme à sa racine, le détruire dans ses fondements mêmes.

Et le tout début de sa gloire céleste a été marqué sur la terre par un élan de méchanceté et de haine envers elle par des incroyants. Quand, après son saint repos, les apôtres portèrent son corps pour l'inhumation à Gethsémani, à l'endroit qu'elle avait choisi, Jean le théologien s'est rendit en avance, en portant la branche du paradis que l'archange Gabriel avait rapportée à la Sainte Vierge trois jours auparavant, quand il est venu du ciel pour lui annoncer son départ imminent vers les demeures célestes.

«*Quand Israël est sorti d'Egypte et que la maison de Jacob est venue d'un peuple barbare*», a scandé Saint-Pierre, tiré du *Psaume 114* ✠ ; «***Alléluia***», a chanté toute l'assemblée des apôtres avec leurs disciples, par exemple, Denis l'Aréopagite, qui avait également été transporté miraculeusement pour cette occasion à Jérusalem. Et pendant que l'on chantait cet hymne sacré, que le juifs appellent le «*Grand Alléluia*», c'est-à-dire le grand «*Louange à Toi, Seigneur*», un prêtre juif, Athonius, a sauté jusqu'au brancard et a voulu le renverser et jeter à terre le corps de la Mère de Dieu.

L'effrontément d'Athonius fut aussitôt puni : l'archange Michel avec une épée

✠ *Quand Israël sortit d'Egypte, quand la famille de Jacob quitta un peuple barbare, Juda devint son sanctuaire, et Israël son domaine. A cette vue, la mer s'enfuit, le Jourdain reflua, les montagnes bondirent comme des béliers, les collines comme des cabris. Mer, pourquoi t'enfuir ? Jourdain, pourquoi refluer ? Montagnes, pourquoi bondir comme des béliers, et vous collines, comme des cabris ? Terre, tressaille devant le Maître, devant le Dieu de Jacob, lui qui change le roc en étang et le granit en fontaine.*
Psaume 114

✠ Or, quand Jésus eut achevé ces paraboles, il partit de là. Etant venu dans sa patrie, il enseignait les habitants dans leur synagogue de telle façon que, frappés d'étonnement, ils disaient: «*D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? D'où lui vient donc tout cela ?*»
Mt 13,53-56

invisible lui coupa la main qui est restée pendue au brancard. Athonius, abasourdi, éprouvant une douleur déchirante, conscient de son péché, se tourna en prière vers Jésus, qu'Il avait détesté jusque-là, et il fut immédiatement guéri. Il n'a pas tardé à accepter le christianisme et à le confesser devant ses anciens coreligionnaires, ce qui a provoqué sa mort comme martyr. Ainsi, la tentative d'offenser l'honneur de la Mère de Dieu a servi sa plus grande glorification.

Les ennemis du Christ ont décidé de ne plus manifester leur manque de vénération pour le corps de la Très-Pure Mère de Dieu à cette occasion par une violence brutale, mais leur malice ne cessa pas pour autant. Voyant que le christianisme se répandait partout, ils ont commencé à répandre diverses calomnies sur les chrétiens. Ils n'épargnèrent pas non plus le nom de la Mère du Christ et ils inventèrent le récit selon lequel Jésus de Nazareth était issu d'un milieu immoral et malsain et que sa mère s'était associée à un certain soldat romain.

Mais ici le mensonge était trop évident pour que cette fiction attire une attention sérieuse. Toute la famille de Joseph le fiancé et de Marie elle-même était bien connue des habitants de Nazareth et de la campagne environnante à leur époque.

Et étant venu en son pays, il les enseignait dans leur Synagogue, de telle sorte qu'ils en étaient étonnés, et disaient : d'où viennent à celui-ci cette science et ces vertus ? Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier ? sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères ne s'appellent-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? (Mt 13,54-55✠; Mc 6,3; Lc 4,22)



Ainsi ont parlé ses compatriotes à Nazareth lorsque Christ leur a révélé dans la synagogue sa sagesse d'un autre monde. Dans les petites villes, les problèmes familiaux de chacun sont bien connus ; une surveillance très stricte était maintenue sur la pureté de la vie conjugale.

Les gens se seraient-ils vraiment comportés avec respect envers Jésus, l'avaient-ils appelé à prêcher dans la synagogue, s'il était né d'une cohabitation illégitime ? On aurait appliqué à Marie la loi de Moïse, qui commandait que de telles personnes soient lapidées à mort ; et les pharisiens en auraient profité à maintes reprises pour reprocher à Christ la conduite de sa mère. Mais c'est le contraire qui s'est passé. Marie jouissait d'un grand respect ; à Cana, elle était une invitée d'honneur au mariage et, même lorsque son fils a été condamné, personne ne s'est permis de ridiculiser ou de censurer sa mère.

III. Les tentatives des juifs et des hérétiques de déshonorer la virginité de Marie

Les calomniateurs juifs devinrent bientôt convaincus qu'il était presque impossible de déshonorer la Mère de Jésus et, sur la base des informations qu'ils possédaient eux-mêmes, il était beaucoup plus facile de prouver sa vie vénérable. Par conséquent, ils abandonnèrent cette calomnie, qui avait déjà été reprise par les païens (Origen, *Contre Celsus*, I), et s'efforcèrent de prouver au moins que Marie n'était pas une vierge lorsqu'elle donna naissance au Christ. Ils ont même affirmé que les prophéties concernant l'accouchement du Messie par une vierge n'avaient jamais existé et que, par conséquent, il était tout à fait vain que les chrétiens aient pensé exalter Jésus par le fait qu'une prophétie était supposée s'accomplir en lui.

On a trouvé des traducteurs juifs (Aquila, Symmaque, Théodosien) qui ont fait de nouvelles traductions de l'Ancien Testament en grec et qui ont traduit la prophétie bien connue d'Isaïe✠(Es 7,14) ainsi : *Voici, une jeune femme va concevoir.* Ils ont affirmé que le mot hébreu *Aalma*

✠ *C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voilà que la Vierge concevra dans son sein, et elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom d'Emmanuel.* Es 7,14

signifiait «*jeune femme*» et non pas «*vierge*», comme indiqué dans la sainte traduction des Soixante-dix Traducteurs [Septante], où ce passage avait été traduit «*Voyez, une vierge concevra*».

Par cette nouvelle traduction, ils voulaient prouver que, sur la base d'une traduction erronée du mot *Aalma*, les chrétiens pensaient attribuer à Marie une chose absolument impossible — accoucher sans un homme, alors qu'en réalité la naissance du Christ n'était en rien différente des autres naissances humaines.

Cependant, la mauvaise intention des nouveaux traducteurs a été clairement révélée, car, en comparant différents passages de la Bible, il est devenu évident que le mot Aalma signifiait précisément «*vierge*». Et en effet, non seulement les Juifs, mais même les païens, sur la base de leurs propres traditions et de diverses prophéties, s'attendaient à ce que le Rédempteur du monde naisse d'une Vierge. Les évangiles indiquaient clairement que le Seigneur Jésus était né d'une Vierge.

Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? demanda Marie, qui avait fait vœu de virginité, à l'archange Gabriel, qui l'avait informée de la naissance du Christ.

Et l'Ange répondit : *Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu.* (Lc 1,34-35).

Plus tard, l'Ange apparut aussi au juste Joseph, qui avait voulu éloigner Marie de sa maison, voyant qu'elle avait conçu sans entrer en cohabitation conjugale avec lui. À Joseph l'archange Gabriel a dit : *ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit*, et il lui a rappelé la prophétie d'Isaïe selon laquelle une vierge concevrait (Mt 1,18-25).

La verge d'Aaron qui bourgeonnait, le rocher arraché de la montagne sans les mains, vu par Nebucadnessar dans un rêve et interprétée par le prophète Daniel, la porte fermée vue par le prophète Ezekiel, et bien d'autres choses dans l'Ancien Testament, préfiguraient l'accouchement de la Vierge. Tout comme Adam avait été créé par la Parole de Dieu à partir de la terre vierge et non labouré, de même la Parole de Dieu s'est faite chair à partir d'un ventre vierge lorsque le Fils de Dieu est devenu le nouvel Adam afin de corriger la chute dans le péché du premier Adam (*lorsqu'Il s'est incarné et s'est fait homme, il a récapitulé en lui-même la longue histoire des hommes et nous a procuré le salut en raccourci, de sorte que ce que nous avions perdu en Adam, c'est-à-dire d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous le recouvrions dans le Christ Jésus*. **St Irénée de Lyon**, *Traité Contre les Hérésies*, livre III).

”

Tout comme Adam avait été créé par la Parole de Dieu à partir de la terre vierge et non labouré, de même la Parole de Dieu s'est faite chair à partir d'un ventre vierge lorsque le Fils de Dieu est devenu le nouvel Adam afin de corriger la chute dans le péché du premier Adam

La naissance du Christ sans semence ne peut être niée que par ceux qui nient l'Évangile, alors que l'Église du Christ depuis les temps anciens confesse le Christ «*incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie*». Mais la naissance de Dieu de la Vierge était une pierre d'achoppement pour ceux qui souhaitaient s'appeler chrétiens, mais ne souhaitaient pas s'humilier eux-mêmes et s'efforcer à atteindre la pureté de la vie. La vie pure de Marie était un reproche pour ceux qui étaient impurs aussi dans leurs pensées. Afin de se montrer chrétiens, ils n'ont pas osé nier que le Christ était né d'une Vierge, mais ils ont commencé à affirmer que Marie ne restait vierge que jusqu'à ce qu'elle ait donné naissance à son fils aîné, Jésus (Mt 1,25).

« *Après la naissance de Jésus* », dit le faux docteur Helvidius au 4ème siècle, ainsi que de nombreux autres avant et après lui , «*Marie entra dans la vie conjugale avec Joseph et eut de lui des enfants, appelés dans les évangiles les frères et sœurs du Christ*.» Mais le mot «*jusqu'à*» ne signifie pas que Marie ne resta vierge que jusqu'à un certain temps. Le mot «*jusqu'à*» et des mots similaires signifient souvent l'éternité. Dans la Sainte Écriture, il est dit de Christ : *En ses jours le juste fleurira, et la paix sera grande jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune* (Ps. 72,7), mais cela ne veut pas dire que, quand il n'y aura plus de lune à la fin du monde, la justice de Dieu ne sera plus ; c'est précisément alors qu'elle triomphera. Et qu'est-ce que cela signifie quand il est dit : *Car il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds* (I Cor. 15,25). Le Seigneur ne doit-il régner que pour le temps jusqu'à ce que ses ennemis soient sous ses pieds ?! Et David, dans le quatrième psaume des Ascensions, dit : *Voici, comme les yeux des serviteurs sont fixés sur la main de leurs maîtres, et les yeux de la servante sur la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux se tournent vers l'Eternel, notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous*. (Ps. 122, 2). Ainsi, le prophète regardera vers le Seigneur jusqu'à ce qu'il obtienne la miséricorde, mais après l'avoir obtenue, il dirigera son regard vers la terre ? (**Le bienheureux Jérôme**, *Sur la virginité de Sainte-Marie*) Le Sauveur dans l'Évangile dit aux apôtres (Mt 28,20) : *Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde*. Ainsi, après la fin du monde, le Seigneur se retirera de ses disciples, et ensuite, quand ils jugeront les douze tribus d'Israël sur douze trônes, ils n'auront pas la communion promise avec le Seigneur ? (**Bienheureux Jérôme**, *op. cit.*)

De même, il est incorrect de penser que les frères et sœurs du Christ étaient les enfants de sa très sainte mère. Les noms de «*frère*» et «*sœur*» ont plusieurs significations distinctes. Signifiant une certaine parenté entre les gens ou leur proximité spirituelle, ces mots sont utilisés parfois dans un sens plus large et parfois plus étroit. Quoi qu'il en soit, les gens sont appelés frères ou sœurs s'ils ont un père ou une mère en commun ; ou même s'ils ont des pères et des mères différents, si leurs parents plus tard (devenus veufs) se sont mariés (beaux-frères) ; ou si leurs parents sont liés par des liens étroits de parenté.

Dans l'Évangile, on ne voit nul part que ceux qui y sont appelés les frères de Jésus étaient ou étaient considérés comme les enfants de sa mère. Au contraire, on savait que Jacques et d'autres étaient les fils de Joseph, le fiancé de Marie, veuf avec des enfants de sa première femme. (**Saint Épiphane de Chypre**, *Panarion*, 78) De même, la sœur de sa mère, Marie, épouse de Cléophas, qui se tenait à ses côtés au pied de la Croix du Seigneur (Jean 19, 25), avait aussi des enfants qui, à cause de la parenté aussi étroite et de plein droit pourraient également être appelés frères du Seigneur. Le fait que le Seigneur ait confié sa mère avant sa mort à son disciple bien-aimé Jean montre clairement que les soi-disant frères et sœurs du Seigneur n'étaient pas les enfants de sa mère. Pourquoi devrait-il faire cela si elle avait d'autres enfants que lui ? Ils auraient eux-mêmes pris soin d'elle. Les fils de Joseph, le prétendu père de Jésus, ne se considéraient pas obligés de prendre soin de celle qu'ils considéraient comme leur belle-mère, ou du moins, ils n'avaient pas pour Elle un tel amour que les enfants de sang ont pour leurs parents et tel que Jean, fils adoptif, avait pour elle.

Ainsi, une étude attentive de la Sainte Écriture révèle en toute clarté le manque de substance des objections contre la virginité perpétuelle de Marie et fait honte à ceux qui enseignent différemment.

Suite dans le prochain numéro

IV L'hérésie nestorienne / V Le troisième concile œcuménique



HOMÉLIE SUR LA NATIVITÉ PAR SAINT JEAN DAMASCÈNE

Saint Jean Damascène (†749)

Homélies sur la nativité et la Dormition, **p.49-51, Sources Chrétiennes, Les Éditions du Cerf, Paris, 1961**

De l'humble moine prêtre Jean de Damas, discours pour la naissance de Notre-Dame très sainte, la Mère de Dieu et toujours Vierge Marie.

Naissance admirable qui prélude à l'Incarnation

Mais pourquoi la Vierge Mère est-elle née d'une femme stérile? A ce qui seul est, nouveau sous le soleil (Eccl 1,9), au couronnement des merveilles, les voies devaient être préparées par les merveilles, et lentement des réalités les plus basses devaient s'élever les plus grandes. Et voici une autre raison, plus haute et plus divine. La nature a cédé le pas à la grâce, elle s'est arrêtée en tremblant et ne voulut pas être la première. Comme la Vierge Mère de Dieu devait naître d'Anne, la nature n'osa prévenir le fruit de la grâce; mais elle demeura sans fruit, jusqu'à ce qui la grâce eût porté le sien. Il fallait qu'elle fût première-née, celle qui devait enfanter «*le Premier-Né de toute créature*», en qui «*tout subsiste*» (Col 1,15-17). Joachim et Amie, couple heureux! Toute la création vous est redevable; par vous elle a offert au Créateur le don, de tous les dons le plus excellent, une mère vénérable, seule digne de celui qui l'a créée. Heureux lombes de Joachim, d'où sortit un germe tout immaculé; admirable sein d'Anne, grâce auquel se développa lentement, où se forma et d'où naquit une enfant toute sainte ! Entrailles qui avez porté un ciel vivant, plus vaste que l'immensité des cieux! Aire où fut amoncelé le blé vivifiant, selon la déclaration même du Christ: «*Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul*» (Jn 12,24); sein qui allaitas celle qui nourrit le nourricier du monde! Merveille des merveilles, paradoxe des paradoxes! Oui, l'inexprimable incarnation de Dieu, pleine de condescendance, devait être précédée par ces merveilles. Mais comment poursuivre? Mon esprit est hors de lui-même, partagé que je suis entre la crainte et l'amour. Mon coeur bat et ma langue frémit: je ne puis supporter la joie, les merveilles m'accablent, l'élan passionné me saisit d'un transport divin. Que l'amour l'emporte, que la crainte cède la place, et que chante la cithare de l'Esprit: «*Allégresse dans les cieux! Exulte la terre !*» (Ps 96,11)



LE SALUT UNIVERSEL ET LA BONTÉ DIVINE
Saint Jean Chrysostome sur la Justice de Dieu

Saint Jean Chrysostome (†407)

Œuvres complètes, **Tome X, p.389-392, Traduction par M. Portelette, Arras, 1887**

✣*La terre s'ouvrit, et elle engloutit Dathan, et engouffra le rassemblement d'Abiron. Et la flamme dévora leur synagogue, et le feu consuma les pécheurs.*
Ps 105,17-18

✣ *et le Seigneur envoya la mort en Israël depuis le point du jour jusqu'à midi ; la peste commença à frapper le peuple, et, de Dan à Bersabée, soixante-dix mille hommes périrent.*
II Rois 24,15

Il en sera de même pour vous, quand vous aurez causé la perte des autres, vous subirez des châtiments plus rigoureux que ceux dont vous aurez provoqué la chute. Car ce n'est pas tant le péché qui perd, que le scandale qui précipite les autres dans les péchés. Aussi l'apôtre dit-il: «*Non-seulement ceux qui les font, mais aussi ceux qui approuvent ceux qui les font*» (Rom. 1,32) Aussi, quand nous voyons des pécheurs, non-seulement gardons-nous de les précipiter dans le gouffre, mais sachons encore les retirer de l'abîme d'iniquité; ne nous exposons pas à porter nous-mêmes les peines de la perdition d'autrui; rappelons-nous sans cesse le tribunal terrible, le fleuve de feu, les liens qu'il est impossible de briser, les ténèbres où il n'y a plus une étincelle de lumière, le grincement de dents, le ver empoisonneur. Mais, direz-vous, Dieu est bon. Ainsi nous ne faisons en réalité que des phrases, et ce riche n'est pas châtié de ses froids mépris pour Lazare? et ces vierges folles ne sont pas chassées de la chambre de l'époux? et ceux qui ont refusé de nourrir Jésus-Christ, ne s'en vont pas dans le feu préparé pour le démon et pour ses anges? et celui qui était revêtu de vêtements souillés ne sera pas, pieds et poings liés, livré à la mort? et celui qui a exigé les cent deniers, n'a pas été livré aux bourreaux? et il n'y a pas de vérité dans cette parole prononcée contre les adultères: «*Leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point?*» (Marc, 9,43) Ce ne sont là que des paroles de menaces? Oui, direz-vous. Et comment, je vous en prie, osez-vous proférer un tel blasphème; décider ainsi par vous-même? Je puis, moi, et par ce qu'a dit le Christ, et par ce qu'il a fait, vous démontrer le contraire. Si vous ne croyez pas aux châtiments à venir, croyez du moins aux faits accomplis; les faits accomplis, les faits qui ont paru dans leur réalité, sont plus que des menaces et des phrases. Qui donc a englouti toute la terre, du temps de Noé, qui donc a opéré ce sinistre naufrage et toute la destruction de notre race? Qui donc ensuite a envoyé ces foudres et ces incendies sur la terre de Sodome? Qui donc a noyé toute l'armée d'Egypte dans la mer ? qui donc a fait périr six cent mille Israélites dans le désert? qui donc a brûlé la faction d'Abiron ✣(Ps 105,17)? qui donc a commandé à la terre d'ouvrir l'abîme qui a dévoré Coré, Dathan et ses complices? qui donc, en un instant, sous David, a exterminé soixante-dix milliers d'hommes ✣(II Rois 24, 15)? Dirai-je tous ceux qui ont été frappés un à un? Caïn livré à un supplice sans fin ? Achar lapidé avec toute sa race (Jos. 7, 24) ? celui qui avait ramassé du bois le jour du sabbat, également lapidé (Nombr. 4,36)? ces quarante-deux enfants, sous Elisée, dévorés par les bêtes féroces, et que leur jeune âge n'a pas sauvés des rigueurs du châtiment? (IV Rois, 2,24)

Si, même après la grâce, vous tenez à voir de pareils exemples, considérez tout ce qu'ont souffert les Juifs, comment les femmes ont mangé leurs propres enfants; les unes, les faisant cuire; les autres usant d'autres moyens. Voyez-les livrés à une famine insupportable, à des guerres terribles et multiples, dépassant, par l'excès des douleurs, toutes les anciennes tragédies. Et c'est le Christ qui a envoyé ces malheurs; entendez la prédiction qu'il en fait d'abord en paraboles, puis ensuite

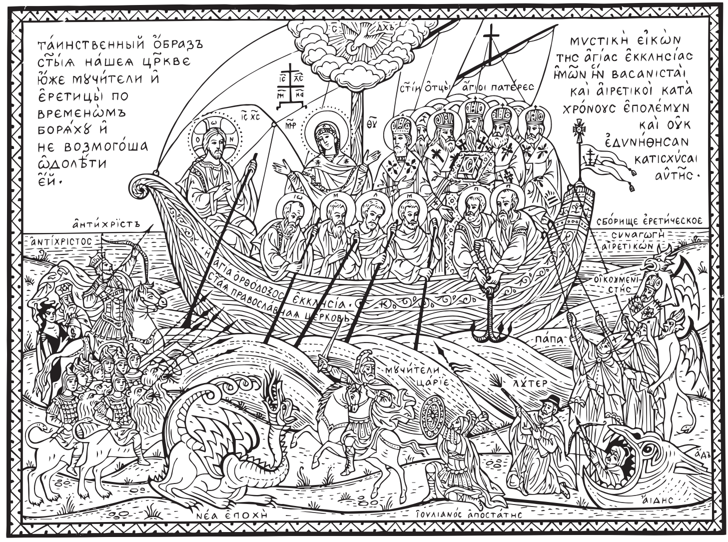
en termes clairs et exprès. Prédiction en paraboles: «*Ceux qu'ils n'ont pas voulu m'avoir pour roi, qu'on les amène ici, et qu'on les tue en ma présence*» (Lc 19,27). La parabole de la vigne, la parabole des noces, même sens. Prédiction maintenant parfaitement claire, en termes exprès: ainsi cette menace: «*Ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs dans toutes les nations; les nations sur la terre seront dans la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots, et les hommes sècheront de frayeur*» (Lc 21, 24-26). Et encore: «*Car l'affliction de ce temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde*»(Mt 24,21). Quant à Ananie et à Saphire pour le vol de quelques pièces d'argent, quel châtiment n'ont-ils pas subi, vous le savez tous (Act. 5, 1). Ne voyez-vous pas tous les jours des calamités publiques? Ne sont-ce pas là des réalités? Ne voyez-vous pas même encore maintenant des malheureux que la faim consume? Ne voyez-vous pas des lèpres, d'autres maladies encore? Des vies qu'afflige une indigence perpétuelle? Et ceux qui souffrent mille maux insupportables?

Comment serait-il juste que les uns fussent frappés, que les autres ne fussent pas frappés? Si Dieu n'est pas injuste, et il est certain que Dieu n'est pas injuste, il est absolument nécessaire que vous soyez puni de vos péchés; si son amour pour les hommes lui défend de les punir, selon vous, tels et tels ne devaient donc pas être punis. C'est donc pour confondre cette fausse espérance des pécheurs que Dieu punit dès ici-bas tant de monde. C'est afin que si vous ne croyez pas aux menaces, vous croyiez au moins aux supplices réellement infligés; il y a une autre raison encore : comme les anciennes vengeances nous inspirent moins de terreur, Dieu les renouvelle de siècle en siècle pour réveiller les lâches. Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas châtier ici-bas tous les hommes? C'est pour donner aux autres le temps du repentir. Pourquoi n'attend-il pas l'autre vie pour les punir tous ? C'est afin qu'on ne doute pas de sa providence. Que de brigands ont été pris, et combien sont partis d'ici-bas, sans avoir été punis? Où est donc la bonté de Dieu, où est la justice de son jugement? Car à présent, c'est moi qui ai le droit de vous interroger. Si personne absolument n'avait été puni, vous pourriez vous prévaloir de cette observation ; mais s'il est vrai que les uns sont punis, que les autres ne le sont pas, même pour des péchés plus graves, peut-il être raisonnable que les mêmes fautes n'entraînent pas les mêmes expiations? Peut-on soutenir que ceux qui ont été punis ne l'ont pas été injustement? Pourquoi donc tous ne sont-ils pas châtiés ici-bas? Ecoutez la justification que vous fait entendre le Christ, à ce sujet.

«*Quelques hommes ayant été tués par la chute d'une tour, certaines personnes ne savaient que penser, Jésus leur dit : " Pensez-vous que ce fussent les plus grands pécheurs? Non, je vous en assure ; mais si vous ne faites pas pénitence, vous tous, vous*

”

Mais, direz-vous, Dieu est bon. Ainsi nous ne faisons en réalité que des phrases, et ce riche n'est pas châtié de ses froids mépris pour Lazare? et ces vierges folles ne sont pas chassées de la chambre de l'époux? et ceux qui ont refusé de nourrir Jésus-Christ, ne s'en vont pas dans le feu préparé pour le démon et pour ses anges? et celui qui était revêtu de vêtements souillés ne sera pas, pieds et poings liés, livré à la mort?



L'Arche du Salut

périrez semblablement» (Luc, 13,3); exhortation pour nous à ne pas prendre confiance lorsque les autres étant punis, nous qui sommes de si grands coupables, nous ne subissons pas de punition. Car, si nous ne changeons pas, nous serons punis sans aucun doute. - Et pourquoi, dira-t-on, une punition éternelle pour si peu de temps qu'ici-bas nous avons péché? - Et pourquoi l'homme qui a mis si peu de temps ici-bas à commettre un meurtre, et qui n'en a commis qu'un, est-il condamné pour toujours à la peine des mines? - Mais Dieu n'agit pas de même, répond-on. Comment donc se fait-il qu'il ait retenu, pendant trente-huit ans, le paralytique sous le coup d'un châtiment si rigoureux? La preuve qu'il le punissait de ses péchés, écoutez, le Christ l'a donnée lui-même: «*Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis*» (Jn 5,14.), Toutefois, direz-vous, le châtiment a eu un terme. Mais, dans l'autre monde, les choses ne se passeront pas de même: châtiment sans fin; écoutez le Christ: «*Leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point*» (Mc 9,44). Et encore: «*Ils iront, ceux-ci dans la vie éternelle, ceux-là dans l'éternel supplice*» (Mt 25, 46). Si la vie est éternelle, le supplice aussi est éternel. Voyez les menaces qu'il a faites aux Juifs? N'ont-elles pas eu leur effet? N'ont-elles été que vaines paroles? «*Il n'en restera pas pierre sur pierre*» (Mt 24,2). En est-il resté? Et encore, quand le Christ a dit : «*L'affliction de ce temps-là sera si grande qu'il n'y en a pas eu de pareille ?*» (Ibid. 5, 21.) L'événement a-t-il eu lieu? Lisez l'histoire de Josèphe, et vous pourrez à peine respirer, rien qu'au récit de ce qu'ils ont souffert pour leurs fautes. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous affliger, c'est pour vous rendre plus fermes dans votre marche; je ne veux pas par d'inutiles caresses vous conduire à d'affreux malheurs. Car enfin, je vous le demande, ne méritez-vous pas un châtiment si vous péchez? Ne vous a-t-il pas tout prédit? Ne vous a-t-il pas menacé? Ne vous a-t-il pas inspiré des craintes? N'a-t-il pas tout fait pour votre salut à vous? Ne vous a-t-il pas donné l'eau qui régénère, ne vous a-t-il pas remis tout ce que vous aviez fait auparavant? Après cette rémission, après cette ablution, ne vous a-t-il pas encore donné, à vous pécheur, le secours de la pénitence? Ne vous a-t-il pas encore, même après tous ces dons, rendu facile la voie de la rémission des péchés ?

Suite et fin dans le prochain numéro

Que Dieu t'aide à fermer les portes!

p. I. Trifa, 600 *Istorioare religioase*, p. 17-18, Editura «Oastea Domnului», Sibiu, 2002

Un élève avait terminé le lycée et se préparait à poursuivre ses études dans une grande ville. Au moment de son départ, sa grand-mère lui a dit :

- Que Dieu t'aide - mon petit-fils chéri - que tu puisses fermer les portes!

- Quelles portes, ma chère grand-mère, devrais-je m'engager comme concierge après avoir terminé mes études?

- Où que tu ailles, assure-toi de fermer d'abord les portes de tes oreilles. Ferme-les contre tous les murmures et les tentations de Satan.

Ferme ensuite les portes de tes yeux. Ne lis pas de mauvais livres, pleins de poison, et n'aille nulle part où ton cœur pourrait être empoisonné par ce que tes yeux regardent.

Ferme ensuite la porte de ta bouche en écoutant les conseils du psalmiste : Seigneur, mets une garde à ma bouche et veille sur la porte de mes lèvres (Ps 141,3), et en pensant constamment aux paroles du Sauveur : Je vous le dis, au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée (Matthieu 12, 36).

Et surtout, mon cher, ferme la porte de ton cœur à toutes les mauvaises tentations. Laisse-la ouverte uniquement au Seigneur.

Ce faisant, tu seras heureux dans la vie!

À QUI NE SE NUIT PAS À LUI-MÊME NUL NE PEUT NUIRE

Saint Jean Chrysostome (†407)

***Œuvres complètes,* Tome IV, p.343-346, Traduction sous la direction de M. Jeannin, Arras, 1887**

suite du numéro précédent

Avons-nous un moyen de guérir ceux qui sont ainsi affectés ? S'ils voulaient nous ouvrir leurs oreilles, nous découvrir le fond de leur cœur, accueillir nos paroles ! Pour les êtres sans raison, nous ne pouvons pas les faire sortir de leur fange, du bourbier où ils se vautrent ; ils n'ont pas la raison en partage. Mais cette créature douée de douceur, d'intelligence et de raison, l'homme, c'est de l'homme que je parle, il n'a qu'à le vouloir; c'est chose facile; rien de plus aisé, que de le faire sortir du bourbier, de l'infection, de ce fumier, de cette boue. Car enfin, pourquoi la richesse, ô homme ! te semble-t-elle digne d'être recherchée avec tant d'ardeur ? à cause du plaisir, et c'est tout, que procure la table? à cause de la considération ? du cortège que te font les gens qui t'honorent pour ta richesse ? à causé du pouvoir de te venger de ceux qui t'ont offensé ? Est-ce parce qu'elle te rend redoutable à tous ? Impossible, en effet, d'alléguer d'autre cause que le plaisir, ou la certitude de trouver des flatteries, ou la terreur qu'on inspire ou le pouvoir de se venger. En effet, ni la sagesse, ni la tempérance, ni la modération, ni l'intelligence ne sont les fruits ordinaires de la richesse ; elle ne rend l'homme ni meilleur, ni plus humain, ni maître de sa colère, ni maître de son ventre, ni supérieur aux plaisirs ; elle n'enseigne pas la modération ; elle n'apprend pas l'humilité ; elle n'introduit ni n'implante dans l'âme aucune vertu. Impossible de dire que ce ne soit pour aucune de ces raisons que la richesse ne soit recherchée avec tant d'ardeur, avec tant d'amour. Non seulement elle ne sait ni planter ni cultiver aucun des biens de l'âme; mais les germes cachés qu'elle y trouve, elle les corrompt, elle en prévient le développement, elle les flétrit, elle les dessèche: il en est qu'elle arrache pour introduire les semences contraires: un luxe immodéré, une fureur intempestive, une colère injuste, l'arrogance, l'orgueil, le délire. Mais je n'en dirai rien: Ceux que possède cette maladie, ne soutiendraient pas un discours sur la vertu et sur le vice, livrés qu'ils sont tout entiers aux plaisirs, et, pour cette raison, esclaves des voluptés; on aurait beau tout ensemble les accuser et les convaincre. Négligeons donc un moment ces réflexions. Arrivons à ce qui nous reste à dire, et voyons si la richesse a pour elle quelque plaisir, quelque considération qui lui soit propre; c'est tout le contraire que je vois. Si vous voulez, examinons d'abord les tables des riches et celles des pauvres; demandons-leur, au moment du repas, lesquels jouissent du plaisir le plus pur, goûtent le vrai plaisir. Ceux qui, jusqu'à la fin du jour, couchés dans la salle à manger, joignent les soupers aux dîners, crèvent leur ventre, dépravent leurs sens; sous la charge excessive des mets, font sombrer le navire; inondent la sentine; produisent comme un naufrage du corps appesanti, envahi; ceux qui en roulent sur leurs pieds, leurs mains, leur langue, tout leur corps; les liens de l'ivresse et de la luxure, plus lourds qu'une chaîne de fer; ceux qui renoncent au sommeil calme et pur; qui ne peuvent plus s'affranchir de l'effroi des songes, ceux qui se rendent plus misérables que les fous furieux; qui introduisent volontairement le démon dans

leur âme; qui s'exposent en spectacle à la risée de leurs serviteurs; disons mieux, qui paraissent, aux meilleurs de ces serviteurs, un objet lugubre et digne de larmes ? Sont-ce là les plus heureux, ces stupides, incapables de reconnaître personne auprès d'eux, incapables de rien dire, de rien entendre; qu'il faut porter, dans les bras, de la salle à manger sur leurs lits ? ou les hommes sobres et vigilants, qui mesurent leur nourriture à la nécessité, qui naviguent au souffle des vents prospères, pour qui le plus grand plaisir, c'est d'avoir faim quand ils mangent, d'avoir soif quand ils boivent ? En effet, rien n'importe plus, et aux plaisirs, et à la santé, que d'avoir faim, que d'avoir soif, lorsqu'on touche aux mets qui viennent d'être servis; de ce régler sur la nécessité pour se rassasier; de ne pas, franchir les limites du nécessaire; de ne pas charger le corps d'un fardeau que ses forces ne peuvent supporter.

”

n'est-il pas vrai que, pour ceux qui pratiquent la tempérance dans le boire et le manger, le corps est vigoureux, les sens deviennent plus pénétrants, accomplissant avec une entière facilité les fonctions qui leur sont propres ?

Si vous refusez de m'en croire, étudiez dans les uns et dans les autres, l'état du corps, l'état de l'âme. N'est-il pas vrai que chez ceux qui suivent un régime ainsi modéré (n'allez pas m'opposer ce qui arrive rarement, des accidents, quelques maladies par suite de telle cause ou de telle autre ; observez ce qui arrive toujours et constamment, vous prononcerez ensuite); n'est-il pas vrai que, pour ceux qui pratiquent la tempérance dans le boire et le manger, le corps est vigoureux, les sens deviennent plus pénétrants, accomplissant avec une entière facilité les fonctions qui leur sont propres ? Chez les autres, au contraire, vicié par l'excès des humeurs, le corps est plus mou que la cire; l'essaim des maladies l'assiège; vous voyez en effet bientôt s'abattre sur eux et la goutte et un tremblement importun, et une vieillesse prématurée; ajoutez à cela les douleurs de tête; les tensions d'estomac, les paralysies qui les suivent; plus d'appétit. Il faut toujours des médecins, toujours des remèdes, un traitement de tous les instants. Est-ce donc là le plaisir, répondez-moi ? Je voudrais entendre la réponse d'un de ces hommes qui savent ce que c'est que le plaisir; le plaisir se montre lorsque le désir précède, que la jouissance vient après. Mais si la jouissance manque; si le désir ne paraît pas, le plaisir s'évanouit. Voilà pourquoi les malades, à la vue des mets les plus recherchés qu'on leur sert, n'éprouvent que des dégoûts. Ils se récrient contre l'importun qui les force d'en goûter; c'est qu'ils ne ressentent pas le désir, qui donne à la jouissance tout son agrément. Ce n'est pas la nourriture en elle-même, ce n'est pas le breuvage en lui-même, c'est l'appétit de l'estomac qui produit le désir, et opère le plaisir après. Voilà pourquoi un sage, qui se connaissait bien en plaisirs, et qui savait dire sur ce sujet des paroles sensées: *L'âme rassasiée*, dit-il, *foulera aux pieds le rayon de miel* ✠ (Prov. 27, 7), montrant par là que ce n'est pas dans la table, mais dans la disposition de l'estomac que réside le plaisir. Voilà encore pourquoi le Prophète, passant en revue les miracles accomplis dans l'Égypte et dans le désert, dit, entre autres paroles: *Il les a rassasiés du miel sorti de la pierre* (Psal. 80,13) Or on ne voit nullement que la pierre leur ait versé du miel: qu'a-t-il donc voulu dire ? Accablés de fatigues d'un long voyage, en proie à une soif violente, les Hébreux trouvèrent tout à coup de l'eau fraîche. Leur grand plaisir fut qu'ils éprouvaient la soif; pour exprimer la sensation délicieuse que cette eau leur causa, le Prophète la nomme du miel. Ce n'est pas que l'eau fût réellement changée en miel, mais il a voulu montrer que le plaisir, procuré par cette eau, avait toute la douceur du miel, parce que la soif tourmentait ceux qui la trouvèrent et qui en burent. S'il en est ainsi, si la contradiction est impossible même de la part de celui qui serait entièrement dépourvu de sens, n'est-il pas manifeste que c'est à la table du pauvre que s'assied le plaisir pur, le plaisir sincère et parfaitement vrai; au contraire, à la table du riche, ce qui incommode, ce qui dégoûte, ce qui souille

✠ *Une personne rassasiée va jusqu'à refuser du miel ; une personne affamée trouve doux ce qui est amer.*
Proverbes 27,7

? N'est-il pas vrai, comme l'a dit le Sage d'autrefois, que *la douceur même devient importune* ? (Prov. ibid.)

Mais c'est l'honneur, me dira-t-on, que la richesse assure, à qui la possède, l'honneur et le pouvoir de se venger facilement de ses ennemis. Est-ce donc pour cela, répondez-moi, que la richesse vous paraît désirable, digne que vous employiez toutes vos forces à la conquérir, parce qu'elle nourrit en nous les passions les plus funestes, parce qu'elle assure, à la colère, son effet; parce qu'elle excite, parce qu'elle stimule, parce qu'elle grossit cette fureur de gloire comme ces bulles qui se gonflent et qu'on remplit d'air; parce qu'elle vous gonfle jusqu'au délire ? N'est-ce pas au contraire surtout pour cette raison qu'il nous faut la fuir, sans regarder en arrière, puisqu'elle introduit dans notre âme des bêtes furieuses et cruelles; puisqu'elle nous prive de la vraie gloire, de la gloire que tous estiment puisqu'elle y substitue la gloire mensongère, fardée de couleurs empruntées; puisqu'elle nous fait prendre, estimer comme vraie cette gloire mensongère qui n'a pour elle qu'une vaine apparence ? Les courtisanes chargées de couleurs et de peinture, se font, de leur laideur une beauté, et cette laideur, cette difformité, trompant les yeux, se fait passer pour cette beauté même qui n'a rien avec elle de commun. Ainsi fait la richesse, prétendant que les adulations constituent l'honneur. Ne considérez pas ce qui se montre, les éloges qu'inspire la crainte, que dictent les flatteries, ce sont des couleurs et de la peinture. Ouvrez le cœur de chacun de ceux qui vous flattent ; que trouverez-vous à l'intérieur ? Des accusations sans fin, des milliers d'ennemis qui crient contre vous, qui ont plus d'aversion, plus de haine pour vous, que les ennemis les plus implacables et les plus acharnée. Vienne une révolution, qui fasse tomber ce masque dont la crainte s'est couverte, comme la chaleur du soleil fait tomber le fard et montre les visages tels qu'ils sont; alors vous verrez combien vous étiez en mépris auprès de ceux qui vous flattaient; vous avez cru être honoré de ceux qui vous détestaient le plus; ils vous accablaient, ils vous déchiraient, dans leur cœur, de mille outrages, et leur plus vif désir c'était de vous voir plongé dans les plus affreux malheurs. L'honneur, c'est la vertu; c'est la vertu seule qui le donne; l'honneur n'a rien de forcé; l'honneur n'a rien de plâtré; il n'a pas de masque pour se cacher; il est pur, il est sincère, et jamais le malheur des temps ne prévaut contre lui.

Mais vous voulez vous venger de ceux qui vous ont affligé ? Eh ! n'est-ce pas, au contraire, surtout pour cette raison, je l'ai déjà dit, qu'il faut fuir la richesse ? Elle fait que vous aiguisez le glaive contre vous-même; elle charge les comptes qu'il vous faudra rendre dans l'avenir; elle vous prépare d'insupportables châtiments. Le mal de la vengeance est si grand qu'il force Dieu même à révoquer sa bonté, et qu'il rend inutile le pardon, déjà accordé, d'un nombre infini de péchés. ✠ Vous savez bien qu'un homme s'était vu remettre dix mille talents: une seule prière avait suffi pour lui faire obtenir une telle grâce; quand ce même homme exigea cent deniers de celui qui servait comme lui, c'est-à-dire quand il

✠ *C'est pourquoi, le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Quand il se mit à compter, on lui en amena un qui devait dix mille talents.Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait, et que la dette fût acquittée. Le serviteur, se jetant à terre, se prosterna devant lui, et dit: Seigneur, aie patience envers moi, et je te paierai tout. Ému de compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller, et lui remit la dette. Après qu'il fut sorti, ce serviteur rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le saisit et l'étranglait, en disant: Paie ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à terre, le suppliait, disant: Aie patience envers moi, et je te paierai. Mais l'autre ne voulut pas, et il alla le jeter en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé ce qu'il devait. Ses compagnons, ayant vu ce qui était arrivé, furent profondément attristés, et ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors le maître fit appeler ce serviteur, et lui dit: Méchant serviteur, je t'avais remis en entier ta dette, parce que tu m'en avais supplié; ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? Et son maître, irrité, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de tout son coeur.* Matthieu 18,23-35

réclama le châtiment des torts qu'on avait envers lui, par sa cruauté envers son semblable, il prononça sa propre condamnation. (Math. 18,23-35) Ce fut là l'unique raison pour laquelle il fut livré aux bourreaux, aux châtiments, condamné à rendre les dix mille talents: Aucun pardon, aucune excuse ne le put sauver; il lui fallut subir le supplice éternel; il lui fallut payer toute la dette que la bonté de Dieu, prévenant ses désirs, lui avait remise auparavant. Est-ce pour cela, répondez-moi, que la richesse est si désirable, si aimable ? est-ce parce qu'elle vous porte si facilement à des fautes de ce genre ? Je dis qu'au contraire, pour cette raison, il la faut regarder comme ces ennemis, ennemis particuliers, ennemis publics, coupables de massacres et de meurtres nombreux, dont on se détourne avec horreur. Mais la pauvreté, me dit-on, est importune, sa charge a souvent fait que l'on profère des blasphèmes, qu'il faut supporter des occupations indignes d'un homme libre. Non, ce n'est pas la pauvreté, mais la faiblesse de l'âme: Lazare aussi était pauvre, et pauvre tout à fait. (Lc 16, 20) À sa pauvreté se joignait la maladie, plus amère que toute pauvreté, et qui rend la pauvreté plus cruelle. Ajoutez, à sa maladie, l'abandon, le manque de toute assistance, qui rendait plus amères et sa pauvreté et sa maladie. Prenez en effet, chacun de ces maux, un à un; ils sont accablants; mais, si vous n'avez personne qui vous assiste, alors le malheur est plus affreux; la flamme qui vous brûle, plus cruelle, la douleur plus amère, la tempête plus atroce, le tourbillon plus violent, la fournaise: plus dévorante. Mais maintenant, si vous voulez examiner attentivement, vous trouverez encore en Lazare une quatrième douleur: un riche auprès de lui, avec sa licence et son luxe. Si vous voulez découvrir encore un cinquième foyer de cette flamme, vous le verrez aussi d'une manière distincte. Car, non seulement ce riche vivait dans les délices, mais de plus, deux fois, trois fois, disons mieux, à chaque instant du jour, ce riche voyait Lazare; car le pauvre était là, couché par terre: triste et misérable spectacle, fait pour exciter la douleur et la pitié. Sa vue seule aurait attendri un cœur de pierre; cependant la vue de Lazare ne porta en rien cet homme sans humanité à soulager la douleur d'un tel pauvre. Ce sybarite se mettait à sa table; il avait ses coupes pleines, pleines jusqu'au bord; le vin les remplissait à flots; il avait une somptueuse armée de cuisiniers, ses parasites, ses flatteurs dès le point du jour; des chœurs de personnages chantant, versant les vins, prêtant à rire par leurs bons mots; le riche n'avait pour pensée que la gourmandise sous toutes ses formes, s'enivrant, engloutissant tout dans son ventre, superbe dans ses vêtements, fier de sa table, passant toute sa vie dans toute espèce de voluptés; et à ce pauvre, tourmenté par la faim, par les douleurs poignantes de la maladie, assiégé par tant d'ulcères, abandonné, affligé chaque jour de nouvelles douleurs, le riche, qui le voyait, ne donna jamais une place même dans sa pensée. Parasites, flatteurs, mangeant avec excès, se crevaient presque le ventre, et ce pauvre, si complètement pauvre, étendu par terre, accablé de maux, ne jouissait pas même des miettes de cette table somptueuse, quoique ces miettes eussent comblé ses désirs: eh bien ! malgré cela, la vertu de Lazare ne subit aucun dommage, jamais il ne fit entendre une parole amère, un blasphème.

omme on voit, au sein d'une flamme ardente, l'or purifié devenir plus brillant, ainsi, cet infortuné ; dans ce tourbillon de souffrances, était plus fort que toutes ces souffrances, plus fort que le bouleversement où les souffrances jettent la plupart des hommes. S'il suffit aux pauvres de voir des riches pour sécher de jalousie, pour se sentir consumés par l'envie, pour trouver l'existence insupportable, et cela, quand ils

ont la nourriture nécessaire, et même des gens qui les soignent, que dirons-nous de ce pauvre, pauvre comme on ne le fut jamais, et non seulement pauvre, mais malade, sans personne pour l'assister ou le consoler, qui se voyait au milieu de la ville comme dans une solitude profonde, qui se sentait rongé par la faim la plus cruelle, et qui contemplait ce riche inondé de tous les biens, qui semblaient jaillir pour lui comme de sources abondantes; tandis que l'infortuné, dépourvu de toute consolation humaine, était comme une table continuellement servie pour les chiens qui venaient lécher ses plaies (car il était tellement perclus, paralysé de tous les membres, qu'il n'avait pas même la force de les écarter) quels pénibles sentiments n'auraient pas troublé son âme, si elle n'eût été fortement trempée dans le courage de la sagesse ? Voyez-vous bien qu'à celui qui ne se nuit pas à lui-même, quand l'univers entier chercherait à lui nuire, il n'arrive aucun mal, car je veux reprendre la même pensée.


AR, VOYEZ DONC, EN QUOI LA MALADIE, en quoi le manque d'assistance, en quoi ces chiens toujours près de lui, en quoi ce mauvais voisinage du riche, en quoi le faste et le luxe et l'arrogance de ce superbe ont-ils été nuisibles à la vertu de cet athlète ? Ces circonstances l'ont-elles énervé, rendu moins vigoureux pour les combats de la vertu ? Qu'y a-t-il dans ces épreuves qui aient ruiné sa constance ? Rien, non, rien jamais. Au contraire, ces maux l'ont fortifié, lui ont été une occasion de conquérir mille couronnes. Il y a gagné un surcroît de récompenses; un redoublement de salaire; une moisson de gloire et de rémunération est sortie pour lui de ces maux sans nombre, de la cruauté de ce riche. Et en effet, s'il a été couronné, ce n'est pas seulement pour avoir enduré la faim, la douleur de ses blessures, la langue des chiens ; voici son plus beau titre de gloire: en dépit de ce riche dont chaque jour il subissait les regards, regards abaissés avec un continuel dédain, il supporta noblement, avec une constance inébranlable, cette épreuve qui, s'ajoutant à l'irritation de la pauvreté, de la maladie, de l'abandon, devenait pour lui comme une nouvelle flamme qui le brûlait avec la plus pénétrante vivacité.


T QUE PENSEZ-VOUS DU BIENHEUREUX Paul ? Répondez-moi, car rien n'empêche de rappeler : encore son souvenir. N'a-t-il pas supporté mille et mille douleurs, tombant sur lui comme la neige ? Eh bien ! quel mal en a-t-il éprouvé ? n'en a-t-il pas recueilli, au contraire, de plus grandes couronnes, pour avoir supporté la faim, le froid, la nudité, les nombreux coups de verges qui le déchiraient, les pierres qui le meurtrissaient; pour avoir été plongé dans la mer ? Mais aussi, me dira-t-on, c'était l'illustre Paul, et le Christ l'avait appelé. Mais Judas aussi était un des douze, et lui aussi, le Christ l'avait appelé; mais ni le privilège d'appartenir aux douze ni sa vocation ne lui servirent de rien, parce que son âme n'était pas préparée à la vertu. Au contraire, Paul luttant contre la faim, manquant des aliments nécessaires, endurant chaque jour tant de maux, courait plein d'allégresse sur la route qui conduit au ciel. Judas, appelé avant Paul, Judas qui jouit des mêmes privilèges que Paul a reçus après lui; qui fut initié à la sagesse suprême; qui s'assit à la table sacrée; qui assista à cette redoutable cène; après avoir reçu le pouvoir de ressusciter les morts, de purifier les lépreux, de chasser les démons; après tant de discours entendus sur la pauvreté; après avoir si longtemps conversé avec le Christ; Judas, à qui on avait confié l'argent des pauvres, pour calmer sa passion de l'argent (car c'était un voleur), Judas même dans ces circonstances, ne s'est pas amendé, quoiqu'il eût obtenu une si grande preuve d'indulgence. Le Christ savait bien en effet que c'était une âme avide; que l'amour de l'argent le ferait périr, et non seulement le Christ ne le punit pas; mais, pour adoucir la plaie de son âme, pour prévenir, par un moindre mal, un mal plus grand, il lui confia encore l'argent des pauvres, afin que, trouvant de quoi rassasier sa cupidité, il ne tombât pas dans le gouffre épouvantable où néanmoins il est tombé.

Suite et fin dans le prochain numéro

LES SERMONS DE CARÊME DU PÈRE GHEORGHE CALCIU-DUMITREASA

Cuvintele către tineri - ediție îngrijită și postfață de Răzvan Codrescu, p.25-37, Editura Christiana, București, 2015

suite du numéro précédent
traduction: **hesychia.eu**

IV Foi et amitié

Paroles prononcées à l'église de Radu-Vodă, le troisième mercredi de Carême, le 29 mars 1978

oilà, mon jeune ami, que j'ai atteint le milieu de la route que j'avais commencée avec toi, le premier mercredi avant le Grand Carême, de la semaine qu'on appelle du «*fromage*». Alors, tu as entendu pour la première fois l'appel que tes oreilles assoiffées de vérité ont reçu, et ton âme, attirée par l'absolu, l'a suivie. À ce moment-là, j'étais seul, mais je savais que ma voix n'était pas *vox clamantis in deserto*, car c'étaient les paroles de Jésus ; je savais que les paroles que je vous ai dit : «*Préparez la voie du Seigneur, libérez Ses sentiers vers votre cœur !*», seront entedues par vos oreilles. Et je ne me suis pas trompé, car nous sommes nombreux aujourd'hui à confesser, même si seulement dans le secret de nos cœurs, la foi en Christ et l'amour pour les autres.

Pourquoi t'ai-je appelé mon ami et pourquoi ai-je mis mon âme dans ton cœur, jeune homme ? Pourquoi ai-je cru en toi jusqu'à ce que je t'implique dans mes actes de foi, jusqu'à ce que je donne ma vie pour toi ? Parce que mon esprit a connu ton âme, même avant que tu n'entendes mes paroles et avant même que je ne te voie.

Je connaissais ton angoisse et ton chagrin, le malheur et la souffrance. J'avais compris déjà que ta méchanceté était un bouclier contre le monde et ta bravade - une protection pour tes blessures. Parce que tu es mon ami ; nous sommes liés par une amitié que rien ni personne ne peut abolir, car notre liberté est garantie par Jésus, et le fondement de notre amour est Lui, le Ressuscité, Qui nous a dit : «*Désormais, je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître*» (Jn 15,15).

Qui t'a déjà confessé de telles vérités ? Tout autour de vous, une atmosphère de mystère vous entoure, comme un complot tramé par les puissants. Un réseau sélectif permet que tu sois atteint seulement par ce qui sert une idée unique ou des concepts imposés. Où est ta liberté de choisir et où est ta parole ? Où est la noble liberté que Dieu t'a donnée et sur laquelle tu peux avoir la satisfaction de répondre devant histoire ?

Alors pourquoi devrais-je m'étonner que tu ne connaisses pas la liberté ni la façon de t'en servir ? Pourquoi devrais-je être surpris que tu ne saches pas vraiment ce que sont l'amitié et l'amour ni à qui les donner ni comment les garder ? Qui dans ce monde est ton véritable ami, ou qui voudrait «*offrir son âme*» pour toi ? De tous les groupes sociaux auxquels tu appartiendrais, tu es toujours exclu des

raisonnements fondamentaux, les seuls qui justifient leur existence en tant que phénomènes sociaux. Toute exclusion de ces justifications te jette dans la position d'esclave. Il existe un mystère social et philosophique dont tu es systématiquement exclu, en t'offrant seulement la conclusion. Avec autorité. Si tu es inapte à connaître le chemin qui mène aux conclusions, pourquoi serais-tu capable de connaître la conclusion ? Et si tu es capable, alors pourquoi ce secret ? Est-ce qu'on se méfie de ton bon jugement ? Ou de ta liberté ? Ou de ton amitié ? La foi religieuse peut-elle faire l'objet d'une interdiction ?

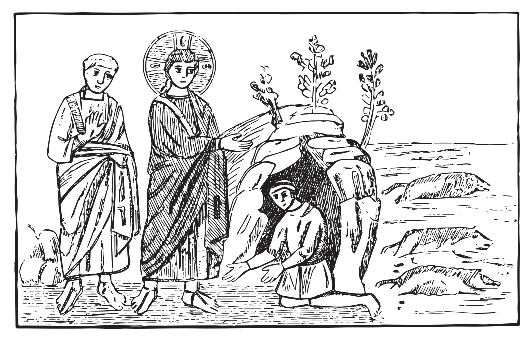
La servitude des idées est aussi dure que toute servitude. Jésus t'offre, à travers l'Église, le profond mystère de sa divinité et de son amitié. Tu n'es plus un serviteur, mais un ami, puisque le mystère des choses divines t'est révélé. Tu as longtemps hésité à choisir Jésus comme ami. Peut-être as-tu peur de l'océan de liberté dans lequel tu devais plonger. Mais Jésus t'a choisi bien avant que tu n'entendes sa voix : *«Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis por que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure»* (Jean 15,16).

Le choix a été fait il y a longtemps, parce que Christ t'a toujours aimé, jeune homme, et maintenant tu as répondu à son appel. À partir de maintenant, tu dois aller porter des fruits qui resteront. Tu dois être, pour le monde dans lequel tu vis, un prophète du Christ. Aimer ton prochain comme toi-même et que chaque homme soit ton ami. Proclamer par tes actes cet amour unique et illimité, qui élève l'homme du rang de serviteur à celui d'ami de Dieu. Sois le prophète de cet amour libérateur, qui te libère de toute contrainte et te redonne à toi-même intégralement, afin que tu puisses t'offrir à Dieu.

L'asservissement le plus vil auquel tu es soumis, est celui qui t'interdit tout vol théologique, toute tentative de transcender le monde immanent et son emprisonnement. *«Tu es l'esclave de ma volonté* — semble-t-on te dire — *et ma volonté t'interdit de croire autre chose que ce que je te permets de croire !»*

Pourquoi t'interdire la possibilité de quitter l'espace dans lequel tu es prisonnier de tes sens et de ta raison ? Pourquoi t'impose-t-on comme réel seulement ce qui se trouve à l'intérieur de cet espace, pendant que le reste est traité de fiction. Et surtout, pourquoi ne te permette-t-on pas d'entrer avec tes propres connaissances dans cette soi-disant fiction, afin de l'anéantir ? N'y a-t-il pas à craindre que la «*fiction*» soit plus réelle que ce qu'on t'impose comme réalité ?

Le choix a été fait il y a longtemps, parce que Christ t'a toujours aimé, jeune homme, et maintenant tu as répondu à son appel. À partir de maintenant, tu dois aller porter des fruits qui resteront.



Un système philosophique ou théologique (et en particulier un système vécu) ne peut être aboli de l'extérieur. De ce point de vue, il reste une réalité invicible pour l'assiégeant. Des expressions telles que «*La religion a été créée par les classes exploitantes*» ne sont plus aujourd'hui en mesure de susciter même un sourire. Elles sont tout simplement ignorées. Et, parce que tu es jeune, tu dois prendre au sérieux l'argument de «*Biblia hazlie*» ou de «*Anticazania*» du journal «*Scînteia tineretului*», qui reposait uniquement sur l'interdiction de lui répondre ! La liberté signifie la libération du péché et de la mort en Christ, et, sur le plan social, le combat des idées. Chez nous, l'athéisme a un cours forcé et de plus en plus restreint. La vie ne réside pas dans l'autorité de l'État. Mais la foi est en plein assaut, car c'est un fait de vie.

L'autoritarisme asservi, la foi libère. J'ai lu dans le périodique *«Contemporanul»* du 11 novembre 1977, sous le titre *«Avec les athées sur... la religion»*, les déclarations

de quelques jeunes pour une enquête du journaliste. Toute enquête sur des sujets religieux devient pour nous une source d'inquiétude et de peur, car être croyant est presque une trahison pour le pouvoir. Mais les jeunes de qui je vous parle — tous membres du Parti communiste roumain — ont répondu conformément à leur foi et leur foi les a rendus libres. Je vous invite tous à lire cet article de *«Contemporanul»*, un organe officiel de l'idéologie matérialiste du Parti communiste roumain.

Vous verrez que les jeunes concernés se sont libérés de l'esclavage de la terreur, qui aurait pu les amener à cacher leur vraie foi et à faire des déclarations formelles d'athéisme. Cependant, ils ont vaincu leur instinct de survie et ont publiquement et hardiment affirmé leur foi et leur liberté de choix. Ils ont choisi ouvertement le Christ et son église. Ils étaient tous jeunes comme toi, mon ami, et tous comme toi, bons, généreux, courageux. Ils étaient nos amis. C'est pourquoi certains d'entre vous ont trouvé des mots d'appréciation et d'encouragement, par lesquels vous vouliez leur dire qu'ils ne sont pas seuls, que les meilleurs croient comme eux, aiment et veulent s'exprimer librement comme eux.

Ami, cet amour infini du Christ nous lie, la foi en Lui nous lie organiquement. Et nous sommes également liés par notre amitié mutuelle, car tous les hommes sont des amis du Christ. N'aie pas peur, jeune homme, de t'affirmer comme son ami. N'aie pas peur de rejeter une idéologie athée, qui cherche à anéantir ton âme en tant qu'entité métaphysique, ou du moins à l'abîmer. N'aie pas peur d'affirmer que notre peuple est depuis ses origines chrétien et orthodoxe, que vingt ans d'athéisme imposé et de propagande ne peuvent arrêter ses aspirations à l'absolu.

Crois et aime ! La foi te rend libre, l'amour t'unit. Tu seras libre dans l'union avec Jésus-Christ et tu resteras dans son amour. Voici à quel point tu es élevé, mon ami, car tu es maintenant l'ami du Christ ! Pour cela je t'aime, jeune homme; et pour cela je crois en toi.

V Le sacerdoce et la souffrance humaine

Paroles prononcées à l'église de Radu-Voda, le quatrième mercredi du Grand Carême, le 5 avril 1978

«Tu es prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédek...» (Hébreux 5,6)

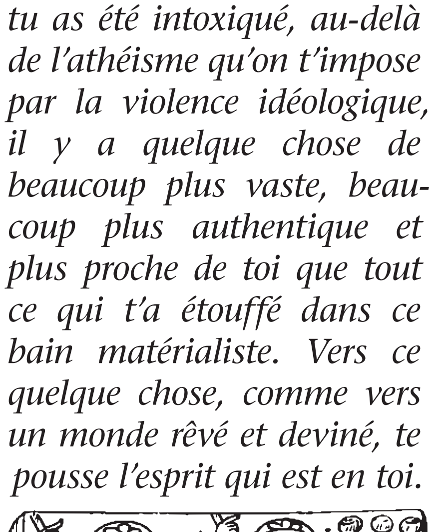
Tu t'es peut-être demandé, mon jeune ami, pourquoi c'est moi qui suis venu te parler et au nom de qui je te parle. Quel est mon droit à ces paroles qui te troublent et t'obligent à te poser des questions difficiles ? Pourquoi suis-je venu confirmer tes peurs incomprises et t'ouvrir de perspectives si neuves et si inattendues, qu'elles brisent l'équilibre de ton système de défense ?

Peut-être qu'en te découvrant ta pureté et ton innocence que tu ne connaissais pas, je t'ai rendu plus vulnérable à la méchanceté du monde. Je t'ai rendu plus ouvert à la souffrance et il est naturel que tu te demandes quel est son but. A-t-elle un but, ou s'agit-il seulement d'une chance aveugle, d'un destin tracé par les étoiles, un océan sans fin où tu peux nager sans l'espoir d'atteindre le rivage ?

Je te parle au nom du Christ et de son église. Au nom de la prêtrise à laquelle Jésus m'a appelé. Parce que rien de ce qui se passe dans ce monde n'est un jeu du hazard inconscient et arbitraire, mais tout part d'une cause et tend vers une finalité qui est en dehors du monde. La cause est Dieu et la fin est toujours Die; Il est *«le début et la fin, l'Alpha et l'Oméga»* ✠(Apocalypse 1,8).

✠*Je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, Celui qui est, qui était et qui vient, le Souverain.*
Apocalypse 1,8

Mais quel est le tableau de ce monde ? Quelle certitude nous offre-t-elle, quel bonheur peut nous attendre aux croisements inconnus de notre vie, quel réconfort dans le malheur ?



” *Tu sens qu'au-delà de tout le matérialisme avec lequel tu as été intoxiqué, au-delà de l'athéisme qu'on t'impose par la violence idéologique, il y a quelque chose de beaucoup plus vaste, beaucoup plus authentique et plus proche de toi que tout ce qui t'a étouffé dans ce bain matérialiste. Vers ce quelque chose, comme vers un monde rêvé et deviné, te pousse l'esprit qui est en toi.*



Je ne commencerai ni par la vie, ni par la mort, ni par le début, ni par la fin, mais par ce qui nous est donné, par ce qui nous arrive tous les jours.

Tu t'es demandé, jeune homme, quel est ton but dans le monde, et si tout est réduit à lui ?

Si nous sommes nés pour être esclaves de la matière, d'une manière justifiée philosophiquement, alors la finalité de notre vie est l'esclavage.

Si notre liberté est réduite à la nécessité ou à la logique, alors notre liberté est un esclavage.

Si toute notre connaissance est réduite à une compréhension stérile et jamais totale des lois de la matière, alors notre connaissance est esclavage.

Si notre amour est réduit à la lutte pour l'existence et notre sacrifice à la perpétuation de l'espèce, ils ne sont alors que de l'esclavage.

Enfin, si toutes nos croyances découlent d'une doctrine imposée officiellement, elles ne peuvent être que de l'esclavage.

Et dans cette situation, jeune ami, où est la place de ton âme ?

Tu sens qu'au-delà de tout le matérialisme avec lequel tu as été intoxiqué, audelà de l'athéisme qu'on t'impose par la violence idéologique, il y a quelque chose de beaucoup plus vaste, beaucoup plus authentique et plus proche de toi que tout ce qui t'a étouffé dans ce bain matérialiste. Vers ce quelque chose, comme vers un monde rêvé et deviné, te pousse l'esprit qui est en toi.

Tu peux apercevoir ce monde comme un ciel bleu baigné de soleil, à travers les barreaux des interdits que la société t'impose. Une oasis.

Sache, mon ami, qu'aucune idéologie athée, aucune règle matérialiste, aussi autoritaires qu'elles soient, n'est capable de dresser un mur totalement impénétrable entre toi et le monde spirituel.

L'âme ne peut être prise prisonnière. C'est une loi que les matérialistes ignorent, pour leur perte. Spirituellement, il n'y a pas de prisonnier sans espoir.

Tes professeurs te parlent d'athéisme et vont secrètement à l'église ! Voici une fissure à travers laquelle la lumière dorée de l'espace spirituel te parvient.

Tes dirigeants idéologiques fulminent contre la religion, en prononçant les plus terribles imprécations, mais en temps de détresse, ils font aussi des croix rapides, demandant l'aide de Dieu ! Comme pendant le tremblement de terre du 4 mars. Voici une autre faille par laquelle votre âme s'échappe de la prison suffocante que l'idéologie officielle a construite pour vous.

Lors des réunions athées, les orateurs, forcés de parler, accusent ceux qui croient ou qui ont été surpris en train de commettre le «*crime*» d'aller à l'église. Mais audelà de leurs paroles mensongères, au-delà de leurs déclarations creuses, tu aperçois leur crainte de ne pas être découverts qu'ils ont également une foi religieuse !

✠ *Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur son support, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison.*

Matthieu 5,15

Le mensonge, dans lequel ils nagent si lamentablement, brise à nouveau le mur de ta cellule, laissant une douce lumière y pénétrer et tu te demandes : «*D'où vient cette lumière surnaturelle ? C'est une lumière entièrement étrangère à notre monde !*»

Je vous ai parlé de ces choses dans les quatre paroles précédentes et j'en parlerai davantage. Car je suis un prêtre du Christ. Parce que Dieu nous a révélé, par amour, ce mystère de ses œuvres. Et parce que Jésus m'a commandé de te le faire savoir, à toi aussi, afin que tu ne puisses pas dire : «*Je ne savais pas !*» Afin de savoir que tu peux voler et que seul le vol spirituel est vraiment élevé; celui de la matière a les ailes brisées.

Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde.

✠Jean 16,33

Je t'ai parlé de tout cela parce que l'Église du Christ est sortie des catacombes. Elle resplendit éblouissante sur la terre de ce pays, fièrement bâtie dans nos cœurs.

L'Église *Enei* a été démolie, mais qui, parmi nous, Roumains et chrétiens, peut l'oublier ?

À sa place ils bâtiront une taverne, le symbole d'une conception qui considère l'église comme une peste et la taverne un bienfait pour le peuple...

Malheur à l'architecte qui construira là, liant son nom à l'agression contre une preuve du génie roumain voïevodal, d'architecture et de foi !

Malheur aux décideurs qui construiront leur gloire et leur autorité sur la démolition d'églises et la construction de tavernes !

Malheur à cette conception qui pense qu'une auberge Agapia a plus de valeur qu'un monastère Agapia !

Malheur à ceux qui pensent que le Patriarcat roumain est une histoire qui peut être exposée dans un musée sans comprendre que c'est une vie vivante et toujours présente ! Non pas une histoire pas ossifiée, mais âme vivante.

Malheur à eux et malheur à ceux qui se plient devant la force, en admettant des destructions qui ne seront jamais acceptées par l'histoire !

Je vous ai dit tout cela parce que je suis prêtre, parce que nous sommes prêtres et que nous obéissons au commandement de Dieu, qui dit que la lumière ne se cache pas sous le boisseau, mais qu'elle doit briller devant tous. ✠ (Mt 5,15)

Je vous ai dit tout cela, mes jeunes amis, afin que vous jugiez s'il est juste, devant Dieu, d'écouter les gens plus que Dieu. Et parce que celui qui s'est sacrifié sur la croix pour le salut du monde nous a commandé de ne pas cacher la vérité divine.

Je vous ai dit toutes ces choses afin de comprendre que, par la foi, nous brisons les murs et rompons la chaîne des dangers, même si «*dans le monde, vous aurez à souffrir*» ✠(Jn 16,33).

Il y a une guerre permanente entre le bien et le mal, entre la justice et l'injustice, entre la liberté et la captivité des idées, entre la pureté et la corruption; et tous ces combats se déroulent sur un unique champ de bataille, qui est le cœur de l'homme. À ce cœur je parle, moi, prêtre du Christ, car *le coeur a ses raisons que la raison ignore*, comme disait Blaise Pascal.

Qu'est-ce que le sacerdoce signifie alors ?

Cela signifie être le témoin compatissant de la souffrance humaine et la porter sur tes épaules. Être celui qui réchauffe le lépreux dans son sein et donne vie au misérable par le souffle sa bouche. Être le consolateur de toute personne malheureuse, même lorsque tu te sens abattu par l'impuissance. Apporter un rayon de lumière éclatante dans le cœur des mal-

”

Il y a une guerre permanente entre le bien et le mal, entre la justice et l'injustice, entre la liberté et la captivité des idées, entre la pureté et la corruption; et tous ces combats se déroulent sur un unique champ de bataille, qui est le cœur de l'homme. À ce cœur je parle, moi, prêtre du Christ, car ***le coeur a ses raisons que la raison ignore****, comme disait Blaise Pascal.*

heureux, même si vos yeux aveugles ont depuis longtemps cessé de voir la lumière. Porter sur tes épaules la montagne de la souffrance humaine, même lorsque ton être hurle écrasé par sa propre souffrance. Mais votre chair se révoltera et dira : «*Cet héroïsme absurde est inadmissible ! Où est cet homme, où est le prêtre que vous me décrivez, pour ajouter mes souffrances sur ses épaules ?*»

Et pourtant il existe. De temps en temps, le prêtre du Christ se réveille en nous, qui, comme le miséricordieux Samaritain, se penche sur celui qui est tombé entre les mains des voleurs, et le ramène sur le dos son âne dans l'Église du Christ. Et il s'oublie lui-même et te console, homme de souffrance !

Aujourd'hui, qui peut encore avoir pitié de tes souffrances ? Qui d'autre, aujourd'hui, touché par ta souffrance, peut te parler en te disant des mots de réconfort ? De qui pouvez-vous encore entendre les paroles du Christ aujourd'hui : «*Venez à moi, tous ceux qui peinez et ployez sous le fardeau...*»

Je t'ai vu, mon jeune ami, brutalisé par les anciens, offensé et insulté, uniquement à cause de ta jeunesse. Je t'ai parlé alors comme à un homme souffrant de faiblesses et de douleurs, comme à un être sensible et sans défense. Je t'ai vu alors, à mon effroi et à ma joie, te pencher et embrasser ma main, non pas à moi, mais au prêtre du Christ qui t'avait apporté la consolation. Parce que tu as vaincu la mort à laquelle une doctrine athée t'a condamné, parce que tu es sorti des ruines du matérialisme anéanti par ta jeunesse et ta foi, je vais maintenant te répéter les paroles de Jésus, telles qu'elles ont été prononcées par la bouche de l'apôtre des Gentils. Elles sont absurdes pour les prisonniers de la matière et du matérialisme, pour ceux qui échangent une taverne contre une église et l'indécence contre la souffrance. Mais pour toi, elles résonneront pleines de signification spirituelle et de vérité : «*Car la parole de la croix est pour ceux qui périssent ; mais pour nous, ceux qui nous sauvent est le pouvoir de Dieu. Car il est écrit que tu perdras la sagesse des sages et que je détruirai la connaissance des savants. Où est le sage ? Où est le scribe ? Où est le chercheur de cet âge ? Dieu n'a-t-il pas prouvé que la sagesse de ce monde était folle ?*» (I Corinthiens 1,18-20).

Où sont-ils tous, mon ami ? Il n'y a plus personne. Toi, seul, tu es resté ici vivant et entier dans l'Église de Christ; toi, peuple saint, peuple de Dieu; toi, fondement sur lequel est bâtie l'âme orthodoxe du peuple Roumaine; toi, son seul salut et son seul appui à travers ce siècle.

Dans le prochain numéro, suite et fin : les deux dernières paroles aux jeunes

VI À propos de la mort et de la résurrection / VII Le pardon

Vision d'un détenu

Le détenu sent que dans un avenir prévisible, le pouvoir communiste sera anéanti. Et pourtant, il est triste et inquiet.

Il est triste car il voit que ceux qui ont eu le pouvoir de répandre le communisme sur le pays émergent également en tant que maîtres du monde à venir.

Il est inquiet car il comprend que les perspectives d'une tyrannie mondiale sont ouvertes, sans opposants et sans précédent.

Du point de vue de l'Antichrist, le communisme athée a rempli sa mission et n'est plus nécessaire, il peut donc disparaître afin de transmettre son pouvoir à une nouvelle force apocalyptique.

Ioan Ianolide (†1986), *Detinutul profet*, p.10, Editura Bonifaciu, 2009

Ioan Ianolide est né le 27 janvier 1919 et a été arrêté pendant ses études. Il a passé 23 ans dans les prisons communistes.

UN CROISÉ DU XXe SIÈCLE LE PÈRE GHEORGHE CALCIU

Răzvan Codrescu / ROST / année IV, no. 38

suite du numéro précédent

traduction: **hesychia.eu**

II. Le fardeau lourd de la prêtrise

Libéré en deux *étapes* (en 1963, avec résidence obligatoire et surveillée de près, puis définitivement après l'amnistie générale de 1964), il a la force et reçoit la grâce de rebâtir sa vie, en la dédiant au Christ. Il étudie la philologie et la théologie, est ordonné prêtre et devient l'un des professeurs les plus aimés du Séminaire théologique orthodoxe de Bucarest (où il a enseigné le français et le Nouveau Testament). Il se marie au début de 1965 (son épouse, Adriana Dumitreasa, est la sœur d'un autre détenu politique, Ion Dumitreasa) et a un fils (Andrei, né à l'automne de la même année, aujourd'hui avocat à Washington D.C.). Cependant, avoir *une femme et des enfants* ne constitue pas, pour le combattant et confesseur Gheorghe Calciu, un prétexte pour se raisonner. Aucun risque ne lui semble trop grand au service du Christ.

Avec la démolition de l'église d'*Enei* du cœur de Bucarest (1er mai 1977), qu'on prévoit de remplacer par une taverne, le père Calciu commence sa lutte contre le régime politique et ses complices au sein de l'église.

«Les montagnes se sont effondrées, les forêts ont brûlé, les peuples ont disparu. Mais les églises sont restées en vie et les monastères sont le foyer à partir duquel la fumée des prières monte continuellement au ciel. Nous ne pouvons pas affirmer la continuité d'une spiritualité roumaine, nous ne pouvons pas prétendre que nous avons repris sans changement la tradition et l'âme du peuple si nous détruisons les églises qui les ont exprimées pleinement. Nous ne pouvons pas parler des rois roumains en détruisant leurs réalisations; on ne peut pas parler de Mihai le Brave faisant disparaître l'église Enei en une nuit !

Aucune cave à vin, aucun bistrot Danube, ancien ou nouveau, ne peut égaler même une seule pierre de la fondation de l'église Enei. Aucune doctrine athée, aucun prétendu argument scientifique ne peut t'empêcher, jeune ami, de te poser des questions sur l'existence et son sens, sur Dieu et le salut. […]

Viens construire des églises à nos côtés ! Reconstruisons dans notre âme une Église Enei christique et royale, vivante et immortelle jusqu'à ce que nous la voyions levée matériellement, à sa place — témoignage extraordinaire de notre foi chrétienne et de notre affirmation nationale !» (Parole II — *Construisons des églises !)*

«Je t'ai parlé de tout cela parce que l'Église du Christ est sortie des catacombes. Elle resplendit éblouissante sur la terre de ce pays, fièrement bâtie dans nos cœurs.

L'Église Enei a été démolie, mais qui, parmi nous, Roumains et chrétiens, peut l'oublier ?

À sa place ils bâtiront une taverne, le symbole d'une conception qui considère l'église comme une peste et la taverne un bienfait pour le peuple...

Malheur à l'architecte qui construira là, li-

ant son nom à l'agression contre une preuve du génie roumain voïevodal, d'architecture et de foi !

Malheur aux décideurs qui construiront leur gloire et leur autorité sur la démolition d'églises et la construction de tavernes !

Malheur à cette conception qui pense qu'une auberge Agapia a plus de valeur qu'un monastère Agapia !

Malheur à ceux qui pensent que le patriarcat roumain est une histoire qui peut être exposée dans un musée sans comprendre que c'est une vie vivante et toujours présente ! Non pas une histoire ossifiée, mais âme vivante.

Malheur à eux et malheur à ceux qui se plient devant la force, en admettant des destructions qui ne seront jamais acceptées par l'histoire !» (Parole V – *Le sacerdoce et la souffrance humaine*)

«*Car où était-il, le curé de l'église d'Enei le soir où les démolisseurs sont venus, la nuit connue en avance ? Pourquoi ne s'est-il pas tenu à l'autel pour la défendre, car qui oserait détruire une église par-dessus son serviteur ? Où étaient les prêtres de l'église de Focsani, lorsque le secrétaire du parti du comté, M. Dobrovici, aussi roumain par ses gestes que par son nom, a démoli cette église ? Ce monsieur aurait-il osé faire sauter l'église avec ses serviteurs à l'intérieur ? Certainement pas ! En fait, certains des opérateurs de grues et des engins de chantier ont fait preuve de plus de courage et de dignité, en refusant de participer à la démolition de l'église, ce pour quoi, d'après ce que les habitants m'ont dit, quatre d'entre eux ont été licenciés. Quelle récompense ont pu recevoir ceux qui ont contribué à la démolition de ces églises et quelle a été la sanction appliquée aux prêtres qui ont déserté leur devoir ?*» (Ce sermon devait être prononcé le 17 mai 1978 dans l'église de Radu-Vodã, mais le père Calciu a été arrêté avant)

Au-delà d'autres formes de combat ou de résistance chrétiennes, le père Gheorghe Calciu a tenu, dans le Grand Carême de 1978, devant un public principalement composé d'étudiants et d'élèves, une série de sermons d'une grande force de témoignage, destinés aux jeunes désireux de connaître la vérité prononcée à haute voix, contre l'athéisme et le matérialisme officiel, contre les destructeurs d'églises et de consciences, ainsi que contre ceux qui se trouvaient, souvent malgré leurs convictions intimes, dans une complicité tacite avec le pouvoir communiste. Les sermons de Radu-Vodã sont équivalents à un tremblement de terre spirituel sur le fond gris et timide de l'époque. À ce jour, ils témoignent du fait que, sous la dictature rouge, on aurait pu faire beaucoup plus pour le Christ et son Église que nous ne le faisions habituellement.

«*Le temps est venu maintenant, jeune homme, d'entendre une voix qui t'appelle. Une voix tu n'as pas entendu auparavant ; ou peut-être que si, mais tu ne l'as pas comprise, ni écoutée.*

C'est la voix de Jésus !

Ne sursaute pas, ne t'étonne pas, ne souris pas d'incrédulité, mon jeune ami ! La voix qui t'appelle n'est pas celle d'un homme mort, mais celle d'un homme ressuscité. Il ne t'appelle pas du fond de l'histoire, mais des profondeurs de ton propre être.

[...]*Tu as peut-être eu honte ou peur de descendre dans tes profondeurs et de les découvrir. Tu as pensé qu'un monstre gît en toi, un tombeau des instincts, d'où surgissent les esprits terribles de passions, et tu n'as pas vu ton visage d'ange, car ange tu es. Si personne ne te l'a dit jusqu'à présent, Jésus te le dit et son témoignage est vrai, car personne ne l'a jamais trouvé coupable de mensonge…*» (Parole I – *L'appel*)

«*Je m'adresse à nouveau à toi, jeune homme, car c'est toi que j'ai choisi parmi tous ceux à qui j'aurais pu m'adresser; car tu es le plus capable à écouter la parole du Christ, tu es noble et pur, car l'éducation athée n'a pas encore réussi à ternir le ciel en toi. Tu contin-*

*ues de regarder vers le haut, tu peux encore entendre les appels d'en haut; ton envol vers les sphères célestes n'a pas été enfermé par les barreaux des conceptions arbitraires. Pour toi, l'aspiration vers le ciel existe, la matière ne t'a pas fait son prisonnier. C'est pourquoi, jeune homme, je t'appelle sept fois, car sept est le nombre des prières du jour, tel que le psalmiste le dit : ‹**Sept fois par jour, je t'ai loué, pour tes justes décisions**› (Ps. 118, 164)»* (Parole II – *Ciel et terre*)

«À partir de maintenant, mon ami, ne crains plus la mort, car le Christ est ressuscité, ouvrant ainsi le chemin de notre résurrection ! À partir du moment où tu as appris cette vérité, ta vie a acquis un nouveau sens : elle ne finira pas entre les planches d'un cercueil (fait qui rendrait notre vie dérisoire et inutile), mais, en traversant la mort, elle s'élèvera vers la gloire de la résurrection. Pars, jeune homme, et annonce cette nouvelle à tous ! Que ton visage d'ange brille par la lumière de la résurrection, car aujourd'hui, l'ange en toi, que je t'ai découvert lors de ma première ‹Parole›, a vaincu la terre en toi. Dis à ceux qui ont opprimé jusqu'à présent ton âme divine : ‹Je crois en la résurrection !› et tu les verras effrayés, car ta foi les vaincra. Ils vont se contorsionner et crier de désespoir : ‹La boue est votre paradis et vos instincts sont votre ciel !› Mais toi, ne t'arrête pas, mais continue ton chemin, lumineux et pur, transmettant tout autour de toi la lumière éblouissante de la résurrection du premier des samedis ! Toi, mon ami, es le seul porteur de ta déification en Jésus-Christ et élèves avec toi toute cette nation roumaine vers les cimes de sa propre résurrection» (Parole VI – *À propos de la mort et de la résurrection*)

*«Notre peuple est comme un champ mûr, attendant d'être moissonné pour le Christ : ‹**Levez les yeux et regarde les champs, ils sont blancs pour la moisson**› (Jean 4,35). Mais où sont les dignes moissonneurs ? […] Soyez vous-mêmes les moissonneurs assidus ! Oubliez vos instincts surdéveloppés par certains de vos professeurs, dont le principe est : ‹**J'ai une mère, un père, un fils, une fille, un salaire trop élevé pour accepter le sacrifice et la souffrance pour le Christ et pour son Église !**› Levez les yeux de votre âme vers les gens qui croient en vous et pour qui il n'y a pas d'autre salut spirituel que l'Église ! Soyez moissonneurs, soyez des pasteurs ! Et surtout, priez Dieu de donner à cette nation de bons ouvriers, afin qu'ils n'aiment pas plus ni les parents ni les enfants que le Christ, qui, ‹**à la vue des foules il en eut pitié, car ces gens étaient las et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de berger. Alors il dit à ses disciples : la moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson.** ›* [Mt 9,36-38] » (Ce sermon devait être prononcé le 17 mai 1978 dans l'église de Radu-Vodã, mais le père Calciu a été arrêté avant)

Les sermons ont été prononcés soit dans l'église de Radu-Vodã, soit sur ses marches (lorsque les supérieurs lui ont bloqué l'accès à son église — et enfermés les séminaristes dans les dortoirs ! — pour l'empêcher de continuer à prêcher). Malgré tout le harcèlement de la *Sécurité intérieure* et de ses propres supérieurs, l'audience est devenue de plus en plus importante : aux lycéens, séminaristes et étudiants en théologie s'ajoutaient, semaine après semaine, de plus en plus de jeunes issus des milieux laïcs, le plus souvent des étudiants d'autres facultés et écoles de la capitale. Beaucoup d'entre eux (les *calcistes*) ont dû faire face aux pressions de la sécurité, et certains ont même été expuls//és de leurs facultés. Le père a dû, d'abord, être soumis au harcèlement, à la filature, aux menaces et à la calomnie, avant d'être finalement arrêté (le 10 mai 1979), *jugé* (?!) et condamné à 10 ans de prison, pour des chefs d'accusation ridicules et fictives, sa *faute* étant en réalité de crier haut et fort la vérité entière, sans détour ni compromis.

À cette époque, le père était l'un des rares prisonniers politiques en Roumanie; le temps terrible des pénitenciers était passé et les soi-disant cas de *dissidence* étaient plutôt traités par la terreur psychique et la marginalisation. Comme beaucoup de gens écoutaient *Radio Europe Libre*, le cas du père Calciu était d'une notoriété certaine, même si peu osaient le mentionner directement. Ceaușescu, dit-on, était en colère à la seule écoute de ce nom et considérait le *pope* comme

son ennemi personnel. En ville, la *Sécurité* avait lancé des rumeurs diffamatoires (auxquelles, à notre honte nationale, il y en a eu de nombreux gens qui ont prêté foi, et ce jusqu'à ce jour): l'insoumis prêtre-professeur aurait été un *‹assassin légionnaire›*, un *‹agent de services capitalistes›*, ou même...*‹homosexuel›* ! En réalité, pour tout esprit lucide et honnête, le père Calciu était à ce moment-là *‹notre meilleure conscience›* et aujourd'hui, après 30 ans, il nous apparaît de plus en plus comme un *‹rédempteur emblématique des temps›*.

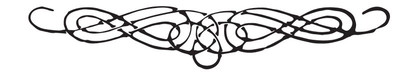
Malheureusement, l'Église elle-même, alors paniquée par la réaction du pouvoir et cherchant à gagner ses grâces, ne s'est pas abstenue de lui interdire de célébrer, même s'il s'agissait de celui qui avait défendu sa dignité et ses fondements. Ultérieurement, l'interdiction a été annulée et le Patriarche Teoctist, après 1990, a réussi à se l'approcher avec sagesse.

La condamnation abusive de 1979 a suscité une vague de réactions à l'étranger; les principaux représentants de l'exil roumain (Mircea Eliade, Eugen Ionescu, Virgil Ierunca, Monica Lovinescu, Paul Goma, etc.) se sont immédiatement mobilisés pour sensibiliser l'opinion publique, *‹les instances et les organismes›* internationaux. En fin de compte, sur les 10 ans de condamnation (commutés par la suite à 7 ans et demi), il n'a exécuté que 5 ; des pressions internationales (son nom a même été évoqué dans les *négociations* en vue de l'octroi de la *‹Clause de la nation la plus favorisée›*) ont abouti à sa libération en 1984 (le 20 avril).

Probablement, si cette agitation n'avait pas donné autant de notoriété extérieure au dossier, Ceausescu aurait eu recours à la solution de la liquidation physique. Une armée d'officiers de la *Sécurité intérieure* suivait chaque pas du père ou de sa famille, instaurant une terreur psychique concertée. Après moins d'un an, on lui a imposé la solution de quitter le pays. Il ne l'aurait probablement pas accepté s'il n'y avait pas eu au milieu sa famille harcelée et persécutée de toutes les manières possibles. Après une brève escale européenne (Suisse, France), il s'est installé aux États-Unis (où on lui avait déjà accordé la *‹citoyenneté d'honneur›*). Pratiquement, il a dû tout recommencer du début, travaillant initialement physiquement — bien qu'il avait plus de 60 ans — pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille et se trouver à nouveau une place.

Dans le prochain numéro, suite et fin

La croix de l'exil et **Le retour définitif à la maison**



Moi et mes amis nouvellement convertis, nous apprenions tout progressivement en imitant nos petites vieilles qui préservaient jalousement la piété orthodoxe. Ignorants, nous avions cependant ce qui à notre époque est peut-être plus appréciable que les connaissances: une confiance illimitée envers l'Église, une foi dans chacune de ses paroles, de ses mouvements, de ses exigences. Hier encore, nous ne reconnaissions aucune autorité, aucune norme. Aujourd'hui, nous acceptions ce salut venu à nous par le miracle qu'était notre Église, comme une vérité inconditionnée, absolue, en détail comme dans l'ensemble.

Tatiana GORITCHEVA, *Parler de Dieu est dangereux*, p.47, Desclée de Brouwer, Paris, 1985

LA VIE ET L'ŒUVRE DU PÈRE ARSENIE BOCA

Părintele Ioan Gâscă, ***Părintele Arsenie Boca, mare îndrumator de suflete din sec. XX – O sinteză a gândirii Părintelui Arsenie în 800 de capete,*** **ed.** Teognost, 2002

suite du numéro précédent
traduction: **hesychia.eu**

Entrée dans le monachisme au monastère de Brâncoveanu de Sâmbãta de Sus



Zian Boca est entré dans la vie monastique en juin 1939, au monastère Brâncoveanu, à Sâmbãta de Sus. Après presque un an, le 3 mai 1940, a lieu la tonsure en monachisme au monastère Sâmbã̃ta de Sus, recevant le nom d'Arsenie.

La *Revue Théologique*, éditée à Sibiu, décrit ainsi l'événement:

«*À l'occasion du pèlerinage annuel de Sâmbãta de Sus, au saint monastère Brâncoveanu, le jeune diacre Zian V. Boca a été tonsuré en monachisme, prenant le nom d'Arsenie.*

Le révérend hiérodiacre Arsenie Boca est diplômé de notre Académie théologique Andreianã. Remarqué déjà sur les banques de l'école pour ses inclinations particulières à la vie monastique, il a été envoyé par le métropolite Nicolae de Transylvanie à l'École des beaux-arts de Bucarest, afin de parfaire son grand talent de peintre, puis au mont Athos et à Athènes. De retour au pays, il a passé son temps au saint monastère Brâncoveanu, loin de l'agitation du monde, alternant la prière avec l'étude de la peinture religieuse. Il est d'un caractère intègre et un moine d'une grande force spirituelle.

L'ancienne et constante pensée de notre métropolite Nicolae, souhaitant établir une communauté de moines éclairés, est en voie de réalisation suite à ces tonsures en monachisme»

Père spirituel au monastère Brâncoveanu

Le 10 avril 1942, le père Arsenie a été ordonné prêtre.

«*Le vendredi du Renouveau (jour de la fête de notre très Sainte Dame, la Mère de Dieu, Source Vivifiante) de cette année (1942), le pèlerinage habituel a eu lieu au monastère de Sâmbãta de Sus.*

Les pèlerins, qui sont venus en assez grand nombre, en dépit des moments difficiles que nous traversons et au temps pluvieux, ont eu de grandes joies spirituelles.

La Liturgie a été célébrée à la fois à l'intérieur de l'Église, et en plein air. À cette occasion, sa sainteté a ordonné comme hiéromoine le révérend protodiacre Arsenie Boca.

Le monastère de Constantin Brâncoveanu a retrouvé toute sa force spirituelle. Sur le pays de l'Olt, l'esprit de Dieu souffle avec puissance par l'intercession du monastère ressuscité du tombeau dans lequel l'avaient placé les ennemis de la nation et de la foi véritable.»

Le courant spirituel de Sâmbãta ou «la *Philocalie* pour tous»

«*Au cours des années de fondation du monastère Brâncoveanu de Sâmbãta de Sus, il est remarqué de manière brillante celui qui est un ‹peintre d'âmes selon le modèle de notre Seigneur Jésus-Christ›* (***Nichifor Crainic***)*. Une tradition de grands pèlerinages dans les lieux saints est en train de renaître. Devant les multitudes qui convergent vers ce haut lieu*

de la spiritualité orthodoxe, Nichifor Crainic s'est exclamé avec admiration ‹Quelle époque exaltante lorsque tout le pays d'Avram Iancu se déplaçait en pèlerinage, marchant en chantant avec la neige jusqu'à la poitrine en direction de Sâmbăta de Sus, fondation du voïévode martyr›.

Un an, seulement, après l'ordination du père Arsenie, le père professeur Dumitru Stăniloae confessait, avec une âme pleine de joie, le travail spirituel très élevé de son ancien élève, ‹traçant›, comme il le dit lui-même, les faits qui illustrent la manière dont nous devons travailler aujourd'hui et qui peuvent ainsi influencer les autres, prêtres et fidèles ».

«Depuis longtemps, nous avons estimé qu'il était de notre devoir d'écrire dans ce journal le travail spirituel accompli quotidiennement au monastère de Brâncoveanu, qui a de vastes et profonds effets sur la vie de notre peuple.

Dans un journal comme le notre, nous ne donnons pas seulement des conseils sur ce qui doit être fait pour renforcer la foi, mais nous évoquons les faits qui illustrent comment nous devons travailler aujourd'hui et qui peuvent influencer les autres, prêtres et croyants.

Il était ainsi de notre devoir de parler d'un travail aux proportions de celui de Sâmbăta de Sus, qui creuse aujourd'hui des profonds sillons dans la vie pieuse d'une vaste partie de la population.

Cependant, nous avons évité jusqu'à présent d'écrire, principalement parce que nous avons eu l'impression que le mouvement du monastère Brâncoveanu est au-dessus des événements autour desquels on peut écrire des exercices journalistiques; il doit continuer à se dérouler au-delà du bruit et de la curiosité entretenus autour de réalités enflées par les journaux, telles que les choses sacrées et précieuses, comme la croissance du blé, la vie intime de la famille, la respiration continue, la prière quotidienne.

Mais comme l'homme s'arrête au moins sporadiquement du galop de l'attention portée vers tant de choses non essentielles et bruyantes, regardant dans une méditation sérieuse ce qui est vraiment rempli de valeur pour son existence, il était donc nécessaire d'évoquer ce qui se passe au Monastère Brâncoveanu, afin d'éviter la suspicion d'un pêché quelconque.

Nous le faisons donc au risque de contrarier le père Arsenie, le serviteur modeste de Sâmbăta, qui considère les paroles flatteuses comme le plus grand mal qu'on puisse lui faire.

La pensée du Métropolite Nicolae, d'initier, par la restauration du monastère martyr de Constantin Brâncoveanu, non seulement le rétablissement du monachisme en Transylvanie, mais aussi, avec la volonté de Dieu, la restauration générale de l'esprit monastique orthodoxe, si affaibli dernièrement, a commencé à porter ses fruits les plus prometteurs.

Le monastère de Sâmbăta de Sus n'est pas un lieu pittoresque pour des excursions et des loisirs immortalisés dans des peintures archaïques, mais le milieu de bouleversements spirituels vivifiants, de rencontres sérieuses des âmes avec la voix de Dieu qui les oblige à une vie retirée du bourbier de l'inconscient et des plaisirs légers.

Chaque jour, 200 à 300 êtres humains sont agenouillés sur les prés du monastère et dans ses salles, priant et scrutant leur passé rempli de pêchées dont ils ne peuvent plus supporter le fardeau.

Beaucoup d'entre eux, après avoir parcouru des centaines de kilomètres, y restent jusqu'à deux, et même cinq semaines, ne se nourrissant que de pain et d'eau, mais se sentant si bien et raffermis spirituellement, qu'ils ne souhaiteraient plus partir, et s'ils partent, ils reviennent régulièrement.

Celui qui les observe le matin pendant les ser-

”

Depuis longtemps, nous avons estimé qu'il était de notre devoir d'écrire dans ce journal le travail spirituel accompli quotidiennement au monastère de Brâncoveanu, qui a de vastes et profonds effets sur la vie de notre peuple

mons du père Arsenie, passant de l'état d'exaltation aux beautés spirituelles qui leur sont révélées aux pleurs qui les secouent à cause de leurs péchés, ne peut plus rester l'homme qu'il a été par le passé.

*Mais ce qui t'émerveille à côté de ces gens, c'est la tension avec laquelle ils attendent leur tour pour confesser leurs péchés, quand chacun sait que le Père restera seul avec lui pendant 4-5 heures dans une conversation intime, purifiant toutes les entrailles de son âme et tous les recoins du passé des tâches pesantes du péché. Il est attendrissant de les entendre, les pauvres gens, courir à la rencontre du Père en criant ‹**Père, quand pourras-tu me voir, car je ne peux plus supporter mon fardeau ?**›.*

Quel est le mystère de fruits impressionnants de l'œuvre du père Arsenie et quels sont les éléments de son programme de travail ?

Il est vrai que le moyen par lequel Dieu agit dans les âmes est la parole que nous adressons en Son Nom. Mais la parole a une efficacité plénière seulement quand elle est soutenue par l'or qui est la vie de celui qui la prononce. À ce moment-là, c'est une parole qui se détache d'un être devenu buisson ardent et déplace le feu vers les auditeurs. Il n'est pas nécessaire de parler de la vie du père Arsenie, car sa dureté est connue et nous ne voulons pas le contrarier en la louant.

Sa parole jaillit d'une roche inébranlable qui est celui qui ne négocie pas et ne tremble pas comme le roseau battu par le vent, mais il est entier telle qu'elle est sa parole : pur, opposé à toute passion et à toute tentation de fierté.

Le programme du père Arsenie ? Par ce qu'il a fait de lui-même et par ce qu'il prêche, c'est une restauration vivante du plus authentique esprit orthodoxe. Beaucoup d'entre nous croyaient que la tradition orientale, avec son esprit d'abstinence, était par définition quelque chose de passif, d'impuissant. Quiconque veut assister à la manifestation de la vie la plus forte et de la puissance la plus invulnérable ne peut que se rendre à Sâmbăta de Sus.

> ”
> *Mais la parole a une efficacité plénière seulement quand elle est soutenue par l'or qui est la vie de celui qui la prononce. À ce moment-là, c'est une parole qui se détache d'un être devenu buisson ardent et déplace le feu vers les auditeurs.*

Le but principal de la prédication est de combattre le péché en réveillant la pensée de la présence vivante du Christ. C'est pourquoi l'étape culminante de la préparation du pèlerin est la confession. On est émerveillé devant la sensibilité aiguë au fardeau insupportable du péché qui se réveille dans les gens à Sâmbăta.

Le père Arsenie montre à quel point le trésor de la théologie dogmatique et de la discipline orthodoxe peuvent s'épanouir par une vie véritable. Le Christ ne travaille que par les saints sacrements et dans l'Église. Chaque fidèle est tenu de rester parmi ses semblables, priant pour eux, croyant pour eux, étant responsable pour eux. Tout individualisme ou envie orgueilleuse de s'afficher, toute tendance sectaire est frappée à la tête. L'humilité et la pureté de la vie sont les conditions, ou plutôt la condition impérative du salut.

Il nous est impossible de présenter, même schématiquement, tous les aspects de la prédication à Sâmbăta de Sus.

Nous voulons simplement souligner l'importance nationale de l'œuvre réalisée. Sur notre peuple s'est abattue comme un véritable fléau la pratique de l'avortement. Rien ne peut arrêter son avancement. L'État, en tant qu'entité impersonnelle, le combat. Mais ses organes le pratiquent et le promeuvent. Seule une transformation spirituelle des consciences peut aider dans ce cas. Le père Arsenie a identifié ici une grosse plaie et l'a marqué au fer rouge. On connaît déjà de nombreux cas de familles qui, éveillées dans la conscience de ce péché, se sont repenties véritablement. On s'attend à ce que ce réveil passe d'homme à homme et qu'on enregistre des effets notables très bientôt.

En tout état de cause, le mouvement de renouveau, de radicalisation de la vie chrétienne dans le sens d'une saine

restauration, même s'il ne sera représenté que par quelques éléments dans nos villages, exercera une influence bénéfique sur des cercles aussi larges que possible.» Attiré par l'effervescence spirituelle de Sâmbăta, Petru Boldor (son ancien collègue au lycée de Brad) y passait trois semaines lorsqu'il entendit le père Stăniloae dire avec admiration : *«Le père Arsenie est un phénomène unique dans l'histoire du monachisme roumain»*.

Par conséquent, nous retenons « l'importance nationale » de l'œuvre du père Boca, et le fait que nous devons reconnaître encore aujourd'hui, qu'il *« nous est impossible de présenter, même schématiquement, tous les aspects de la prédication à Sâmbăta de Sus »* (Père Dumitru Stăniloae)

En ces années de profonde effervescence spirituelle, de vie en accord avec l'esprit des Saints-Pères, dans le sanctuaire de Sâmbăta de Sus, le Père laboure dans l'âme de milliers de personnes qui cherchent ici des réponses aux grandes questions existentielles. Dans une lettre adressée à son ancien collègue du lycée Brad (Petru Boldor), le père Arsenie déclare : *«Je me suis engagé à un idéal assez difficile: la transformation de l'homme en Homme, le fils cadet de Dieu et frère de Son Fils aîné. Mais tous les grands idéaux ont en eux quelque chose de paralysant : ils ne vous laissent pas vous inquiéter des choses insignifiantes de cette vie.»*

Le monastère Sâmbăta une autre «Philocalie»

«L'espace autour de l'église était une véritable œuvre d'art, avec de petites sources, des ponts comme dans un monde féerique, de petits bassins d'eau de montagne cristalline, animés par des reflets diamantins de roches choisies comme des pierres semi-précieuses, le tout entouré de bosquets fleuris et de prairies irréelles par leur fraîcheur».

Le père Arsenie s'est efforcé non seulement à travers ses paroles à embellir l'âme des croyants avec des vertus et de les rendre sensibles à l'harmonie et à la beauté, mais également l'environnement du monastère, qu'il a arrangé et soigné de manière que tout ressemble à un coin de paradis, confessait silencieusement la mission doxologique et iconographique de l'homme, le Père montrant ainsi que l'exhortation «***Soyez parfaits, comme votre Père aux cieux est parfait***» signifie aussi : «*Soyez beaux, comme votre Père aux cieux est beau*».

Dans le prochain numéro

Les liens entre le père Arsenie et la résistance anti-communiste dans les montagnes

La kellia du père Arsenie

La dernière grande fête célébrée par le père Arsenie à Sâmbăta



Pendant ces années, le Seigneur envoya à la Russie des pasteurs qui ont osé se consacrer à la jeunesse. Instruits et habités par une puissance vitale, ils ne font pas que nier en paroles le mode de vie soviétique, mais ils créent aussi leur propre monde, réel, beau et juste, ils transfigurent la terre par la force de la foi et de l'amour.

Le père spirituel travaillait différemment avec chacun de nous ; il sentait le mystère de chaque personne et le dessein de Dieu à son égard. Connaisseur des âmes, il en était le médecin, c'est seulement quelques années plus tard que nous découvrions les résultats du traitement.

Tatiana GORITCHEVA, *Parler de Dieu est dangereux*, p.52-53, Desclée de Brouwer, Paris, 1985

LA VOIE DU ROYAUME

PÈRE ARSENIE BOCA (†1989)

Cărarea împărăţiei, Editura Sfintei Episcopii Ortodoxe Române a Aradului, Deva, 2006

traduction: **hesychia.eu**

LA CONFESSION D'UN SAINT



SAINT ÉPHREM LE SYRIEN, avec un grand talent littéraire, racontait aux moines comment il est arrivé à la connaissance de Dieu à travers un grand danger :

Tant que je me suis trouvé mêlé aux hommes du siècle, l'ennemi, abusant de ma jeunesse, était presque parvenu à me persuader que tout dans la vie était livré aux caprices du hasard; je me trouvai alors à peu près semblable au navire privé de son gouvernail, de son pilote, et qui, dans cet état d'abandon, recule, n'avance pas, est sur le point de s'engloutir, à moins qu'un ange ou un homme ne l'arrache à ce péril. Ce bonheur a été le mien, lorsque, ballotté au milieu d'un monde orageux, je ne soupçonnais même pas les nombreux écueils dont j'étais environné. Voici ce qu'opéra en ma faveur la divine Bonté.

Tandis que je parcourais les régions centrales de la Mésopotamie, elle me fit rencontrer un berger qui me demanda de quel côté je me dirigeais; lorsque j'eus satisfait à sa question, il repartit : «*Si vous voulez me croire, jeune homme, demeurez ici avec nous; voyez, le jour touche déjà à son déclin.*» Je me rendis à une invitation si bienveillante. Au milieu de la nuit, des loups attaquent le troupeau et dispersent les brebis, tandis que le berger était enseveli dans le sommeil où l'ivresse l'avait plongé. Les maîtres surviennent, me saisissent comme si j'étais aussi coupable et me traînent avec eux pour me faire condamner. Arrivé devant le juge, je présente ma justification, et je raconte exactement comment les faits s'étaient passés. En même temps on amène un homme qu'on disait avoir été surpris en adultère; la femme était parvenue à s'évader. Le juge différa la décision et ordonna que cet homme fût conduit dans la même prison que moi; là, nous trouvâmes un paysan qui avait été incarcéré sous la prévention d'homicide. Cependant mon compagnon n'était pas un adultère, le paysan n'était pas un meurtrier, ni moi un voleur de troupeaux. A côté, dans une prison voisine, étaient gardés le cadavre de l'homme que le paysan était accusé d'avoir frappé de mort, le berger qui s'était porté mon accusateur, et l'époux qui se prétendait outragé.

Je passai sept jours dans ces lieux; et le huitième, j'aperçus pendant mon sommeil un jeune homme majestueux qui m'adressa ces paroles : «***Donne-toi à la piété, et tu reconnaîtras qu'il existe une Providence. Repasse en ton esprit ce que tu as pensé et ce que tu as fait, et tu comprendras par toi-même que ceux qui agissent comme toi ne souffrent rien d'injuste; et que les auteurs des crimes dont ils sont accusés ne sauraient se dérober aux châtiments***». Je me réveillai alors, et je tâchai de me rappeler ce que je venais de voir et d'entendre dans cette vision.

Après un long examen de mes fautes et de mes erreurs passées, je me souvins parfaitement que dans ces mêmes parages où j'avais été arrêté, il m'était arrivé, je ne sais dans quelle intention perverse, de faire sortir au milieu de la nuit, de l'endroit où elle était enfermée, une vache

appartenant à un pauvre étranger. Et que cette bête, pleine de son fruit et saisie de froid, avait été dévorée par quelque loup survenu à cette heure.

Je fis part de mon songe et de la cause qui l'avait fait naître à mes malheureux compagnons; touchés à la fois et avertis par mon exemple, ils se mirent à raconter à leur tour ce qui leur était arrivé. Le paysan fut le premier à prendre la parole : «*Quant à moi, dit-il, j'aperçus un jour un homme qui se noyait, il ne dépendait que de moi de le sauver, je ne voulus point aller à son secours. Le second avoua qu'il avait rendu un faux témoignage contre une femme qui était poursuivie par la calomnie : Elle était veuve, ajouta-t-il, et ses frères, en la faisant condamner, ont réussi à la dépouiller de la part qui lui revenait de la succession de son père, et j'ai reçu la somme dont nous étions convenus pour prix de mon imposture*». En entendant ces aveux, je me sentis touché de componction et de repentir; je compris que nous ne souffrions, les uns et les autres, que ce que nous avions mérité. Si j'avais été seul, j'aurais pu croire que l'accident qui m'était arrivé était l'effet d'un malheureux hasard. Mais nous étions trois détenus placés dans les mêmes circonstances.

Avec nous s'en trouvait un quatrième qui se présentait comme vengeur de ceux qu'on accusait à tort; il n'en était ni le parent, ni l'ami, ni le complice; aucun de nous ne se rappelait l'avoir jamais vu; et cependant, il reproduisait à nos yeux la tournure et les traits de celui qui m'était apparu.

Je m'endormis de nouveau; le même personnage se présente à mes regards et me dit: «***Vous verrez demain ceux dont vous avez fait le malheur et vous recevrez le prix du mensonge et de la calomnie***»- Je fus réveillé en sursaut et je demeurai tout pensif. Mes compagnons s'adressant à moi : *Pourquoi, me dirent-ils, êtes-vous si triste ?* je leur en fis connaître le sujet, et je commençai à redouter sérieusement l'issue de cette affaire; toutes mes idées sur le hasard et son empire avaient déjà disparu. Mes compagnons partageaient ma vive anxiété. Le lendemain nous étions à peine en présence du juge, que nous voyons arriver cinq nouveaux prisonniers que l'on amène chargés de fers. Mes compagnons furent cruellement battus de verges, et puis reconduits en prison; quant à moi, je restai attendant ma sentence. Je vis comparaître deux hommes; c'étaient les frères de cette veuve qui, victime d'infâmes calomnies, avait été frustrée de l'héritage paternel; ils avaient été saisis en flagrant délit, tandis que l'un commettait un meurtre et l'autre un adultère. Ils avouèrent les crimes dont ils étaient accusés. Mais la force des tortures les contraignit bientôt à découvrir ceux-là même qui les avaient aidés à les commettre. Le meurtrier déclara qu'à une certaine époque où il s'occupait de commerce dans la ville, il avait entretenu des relations criminelles avec une femme. Et cette femme était celle pour qui était détenu un de mes compagnons de misère. On lui demanda comment il avait pu se sauver : «*Tandis que nous étions gardés dans la maison, dit-il, un voisin arriva jusqu'à nous par une porte secrète, il venait pour emprunter je ne sais quel objet; lorsqu'il l'eut reçu, la femme, qui m'avait déjà fait descendre par une croisée, le pria de la faire sortir de la même manière, parce que, disait-elle, elle craignait l'arrivée de créanciers*

Donne-toi à la piété, et tu reconnaîtras qu'il existe une Providence. Repasse en ton esprit ce que tu as pensé et ce que tu as fait, et tu comprendras par toi-même que ceux qui agissent comme toi ne souffrent rien d'injuste; et que les auteurs des crimes dont ils sont accusés ne sauraient se dérober aux châtiments

”

qui devaient venir la prendre. Pendant qu'il se prêtait à cet office, le mari survint en ce moment et le saisit; la femme et moi, nous prîmes la fuite.» Où est maintenant cette femme ? demanda le juge. Le prisonnier ayant désigné le lieu de sa retraite, le juge ordonna qu'il fût gardé jusqu'à ce qu'on eût amené la femme devant lui.

L'autre frère, qui avait été condamné comme coupable d'un commerce illégitime, avoua qu'il avait aussi commis un meurtre; il était l'assassin de l'infortuné que le paysan détenu avec moi était accusé d'avoir mis à mort. Il déclara donc que l'époux de la femme qui lui avait inspiré une passion violente n'existait plus. Un jour qu'il se promenait dans son jardin vers le soir, je m'approchai de lui comme pour le saluer; aussitôt je lui portai un coup mortel, et je pris la fuite. Les voisins accourus à ses cris ne virent qu'un pauvre laboureur que l'excès de la fatigue avait profondément endormi, et qui ne savait rien de ce qui s'était passé; ils se saisirent néanmoins de lui comme s'il avait été coupable, et le firent mettre dans les fers. «*Qui vous a donné ces détails ?*» - demanda le juge. «*La femme elle-même*», répondit l'accusé. «*Où est-elle maintenant ?*» Le prisonnier fit connaître son nom et sa demeure, située dans les alentours d'une contrée voisine. Il fut sur-le-champ ramené en prison.

Les trois autres prisonniers comparurent à leur tour; l'un était accusé d'avoir mis le feu à des moissons; les deux autres d'avoir commis de complicité un assassinat. Mais comme ils niaient tout, ils furent reconduits en prison, après avoir reçu quelques coups de verges. Le juge venait de recevoir la nouvelle de la prochaine arrivée de son successeur; il ne fut pas question de mon affaire dans cette audience, et on me donna l'ordre de me retirer avec les autres. Nous étions tous renfermés dans le même cachot. Le nouveau juge qui venait de s'installer, était mon compatriote; mais longtemps j'ignorai et son nom et son pays. Dans l'intervalle comme on nous laissa en repos, nous liâmes amitié entre nous, par l'habitude de vivre ensemble. Les premiers, un peu remis de leurs souffrances, racontèrent aux autres ce qu'ils avaient enduré; tous avaient les yeux fixés sur moi, me considérant comme un homme livré à la piété et à la religion. Les frères de la veuve furent fort étonnés en reconnaissant l'homme qui avait porté un faux témoignage contre elle. Tous me conjuraient de leur annoncer, si je pouvais, quelques nouvelles d'un heureux augure.

Je passai plusieurs jours enfermé dans cette prison; mais je ne revis plus le jeune homme qui m'était apparu en songe. Vers les derniers temps, je l'aperçus de nouveau, et il me dit : «*Ces trois hommes, qui se sont rendus coupables de bien d'autres crimes, vont subir le châtiment qu'ils ont mérité.*» Je leur rapportai ces paroles; deux d'entre eux convinrent qu'effectivement ils avaient trempé dans le crime d'un voleur, qui avait tué un homme pour s'emparer d'une vigne qui touchait à ses terres : «*Nous avons déposé, ajoutèrent-ils, que cette vigne n'avait jamais appartenu au mort, et que ce dernier, loin d'avoir été victime d'un assassinat, s'était précipité du haut d'un rocher.*» Le troisième déclara que, dans un mouvement de colère, il avait involontairement fait tomber un homme du toit de sa maison, et que la violence de la chute avait immédiatement déterminé la mort.

Je vis encore une fois le même visage pendant mon sommeil; il me dit : «*Demain tu seras rendu à la liberté; mais les autres subiront la condamnation qu'ils ont méritée. Sois donc fidèle et proclame en tous lieux la Providence divine.*» Le lendemain le juge, assis sur son tribunal, examina les affaires de nous tous, il prit connaissance de tout ce qui s'était fait jusque là; il interrogea les femmes qui avaient été arrêtées, et, après avoir entendu des témoins digne de foi, il acquitta les innocents, je veux dire, le paysan et celui qui avait été faussement accusé d'adultère. Il fit subir la question aux femmes, afin de s'assurer si elles ne s'étaient pas rendues coupables de quelque autre crime. Il apprit ainsi que l'une d'elles, poussée par la venge-

ance, avait incendié le bien de l'homme qui avait fait connaître son adultère à la justice, et qu'un homme qui avait pris la fuite à l'approche des flammes, et qui s'éloignait précipitamment du théâtre de l'incendie, avait été arrêté comme l'auteur du crime.

Cet homme se trouvait parmi nous; le juge, l'ayant interrogé, reconnut son innocence et le renvoya absous. La seconde femme, accusée d'adultère, et qui habitait le même village que les deux hommes arrêtés sous la prévention de meurtre commis de complicité, raconta sans détour comment le forfait s'était consommé. «*Celui qui a été tué, dit-elle, fut surpris dans ma couche par l'un des frères de cette veuve, qui le frappa mortellement, et jeta son cadavre dans un endroit où deux chemins viennent se croiser. Là se forma bientôt un grand attroupement; à cette heure même, deux hommes poursuivaient un voleur qui leur avait enlevé un bouc, ils furent soupçonnés d'être les auteurs du crime; on crut qu'ils fuyaient parce qu'ils avaient commis l'assassinat, on se saisit de leurs personnes, et on les traîna en prison* » Le juge s'étant promptement enquis de leur nom, de leur famille, de leur profession, de leurs antécédents, regarda l'affaire comme suffisamment éclaircie et remit les deux hommes en liberté. Telle fut l'issue du jugement pour les cinq accusés, c'est-à-dire pour le paysan, l'homme faussement inculpé d'adultère, et pour les trois dont je viens de faire l'acquittement. Quant aux deux frères et à ces deux femmes criminelles, le juge les condamna à être déchirés par les bêtes.

Par son ordre j'avançai au milieu de la salle, et quoiqu'il fût prévenu en ma faveur, il voulut savoir de ma bouche comment s'était passé le fait relatif au troupeau de brebis. Je lui en donnai tous les détails avec la plus grande exactitude; il me reconnut à ma voix et à mon nom. Il avait existé des liaisons entre mes parents et les gens qui avaient été chargés de l'élever à la campagne, nous avions même pendant quelque temps habité sous le même toit; il interrogea le pasteur à son tour et le fit battre de verges; la vérité ayant enfin été reconnue, après soixante-dix jours de détention, je fus déclaré innocent du crime qui m'avait été imputé, et je recouvrai la liberté. La nuit suivante un homme m'apparut en songe et me dit : «***Retourne à ton pays, fais pénitence de ton péché, et n'oublie jamais qu'il y a un œil toujours ouvert sur les plus petits événements qui arrivent sur la face de la terre.***» Après m'avoir fait de terribles menaces, la vision disparut et depuis cette époque elle ne s'est pas de nouveau présentée à mes yeux.

Je me retirai plein de trouble, tout baigné de mes larmes, ne sachant comment j'apaiserai la Colère de Dieu. C'est pour cela que je supplie tous les chrétiens de m'aider de leurs prières; mon âme a reçu une blessure profonde. Je ne m'effraie point des visions, mais le souvenir des pensées impies auxquelles je me suis livré me tourmente et me jette dans l'angoisse.

Chefs-d'œuvre des Pères de l'Église, ou *Choix d'ouvrages complets des docteurs de l'Église grecque et latine*
Tome Vème, p. 193-203, Paris, 1838



Et qu'on ne m'accuse pas d'inventer des mots nouveaux, parce que j'appelle la vie de l'homme une voie ; le prophète David l'appelle ainsi: ***Heureux,*** dit-il, ***ceux qui marchent avec innocence dans la voie et dans la loi du Seigneur*** (Ps. 118,1) ! Le même Prophète criant au Seigneur lui disait: ***Eloignez de moi la voie de l'iniquité, et faites-moi miséricorde suivant votre loi.*** (Ps. 118,29). Pour remercier Dieu du prompt secours qu'il lui avait donné contre ses ennemis, montant sa harpe sur le ton de l'allégresse: ***Est-il un autre Dieu que le nôtre,*** disait-il, ***le Dieu qui m'a revêtu de force, qui a rendu ma voie pure et innocente*** (Ps 17,32) ? Enfin, il désigne partout, sous le nom de voie, la vie des hommes, soit qu'elle soit vertueuse ou criminelle.

S. Basile le Grand, *Homélies, discours et lettres*, p.91, François Guyot, Libraire-Éditeur, Lyon, 1827

VIVRE LA FOI ORTHODOXE DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Père Seraphim Rose (†1989)

The Orthodox Word, vol. 18, no. 4 (#105), Juillet-Août 1982, pg. 160-176

suite du numéro précédent

traduction: *hesychia.eu*

La vision du monde orthodoxe

vec une telle attitude — une vision à la fois des bonnes choses et des mauvaises choses du monde — il est possible pour nous d'avoir et de vivre une vision orthodoxe du monde, c'est-à-dire une vision orthodoxe de la vie entière, et pas seulement sur des sujets religieux étroits. Il existe une fausse opinion, malheureusement trop répandue aujourd'hui, selon laquelle il suffit d'avoir une orthodoxie limitée au bâtiment de l'église et à des activités *orthodoxes officielles*, telles que prier à certains moments ou faire le signe de la Croix; dans tout le reste, dit-on, on peut être comme tout le monde, participer à la vie et à la culture de notre temps sans aucun problème, tant que nous ne commettons pas de péchés.

Tous ceux qui ont compris la profondeur de l'orthodoxie et à quel point l'engagement requis de la part du chrétien orthodoxe sérieux est exigeant, de même que les demandes totalitaires que le monde contemporain nous impose, verront facilement à quel point cette opinion est fausse. On est orthodoxe tout le temps, tous les jours, dans toutes les situations de la vie, ou on n'est pas vraiment orthodoxe du tout. Notre orthodoxie se révèle non seulement dans nos vues strictement religieuses, mais dans tout ce que nous faisons et disons. La plupart d'entre nous sont très inconscients de notre responsabilité religieuse et chrétienne vis-à-vis de la partie apparemment laïque de nos vies. La personne avec une vision du monde véritablement orthodoxe vit chaque partie de sa vie en tant qu'orthodoxe.

Demandons-nous donc ici: comment pouvons-nous nourrir et soutenir cette vision du monde orthodoxe dans notre vie quotidienne ?

La première et la plus évidente réponse consiste à rester en contact permanent avec les sources de nourriture chrétienne, avec tout ce que l'Église nous donne pour notre illumination et notre salut: les services de l'Église et les Saints Mystères, la Sainte Écriture, les Vies des Saints, les écrits des Saints-Pères. Bien sûr, il faut lire des livres qui sont au niveau de compréhension de chacun et appliquer les enseignements de l'Église à sa propre situation; alors ils peuvent être féconds pour nous guider et nous transformer de manière chrétienne.

Mais souvent, ces sources chrétiennes de base n'ont pas leur plein effet sur nous, ou ne nous affectent pas du tout, car nous n'avons pas la bonne attitude chrétienne à leur égard et à la vie chrétienne qu'elles sont censées inspirer. Permettez-moi maintenant de dire un mot sur ce que devrait être notre attitude si nous voulons en tirer un réel bénéfice et si elles vont constituer pour nous le début d'une attitude véritablement orthodoxe.

Tout d'abord, la nourriture spirituelle chrétienne, de par sa nature même, est quelque chose de vivant et de nourrissant; si notre attitude à son égard est purement académique et livresque, nous ne pourrons pas obtenir le bénéfice qu'elle est censée donner. Par conséquent, si nous lisons des livres orthodoxes ou si nous ne

sommes intéressés par l'Orthodoxie que pour obtenir des informations - ou pour montrer notre savoir à d'autres personnes, nous manquons le sens ; si nous apprenons les commandements de Dieu et la loi de son Église simplement pour être *corrects* et pour juger le *caractère incorrect* des autres, nous manquons le dessein. Ces choses ne doivent pas seulement affecter nos idées, mais doivent toucher directement nos vies et les changer. En toute période de grande crise dans les affaires humaines — comme les moments critiques que nous vivons présentement dans le monde libre —, ceux qui font confiance à la connaissance extérieure, aux lois, aux canons et à la bienséance, seront incapables de résister. Les plus forts seront alors ceux dont l'éducation orthodoxe leur aura donné une idée de ce qui est vraiment chrétien, ceux dont l'orthodoxie se trouve dans le cœur et est capable de toucher d'autres cœurs.

Rien n'est plus tragique que de voir un homme élevé dans l'orthodoxie, qui a une certaine idée du catéchisme, qui a lu certaines vies de saints, qui a une idée générale de ce que représente l'orthodoxie, qui comprend certains des offices et qui n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui. Et il donne cette vie à ses enfants en deux catégories: la première est la façon dont la plupart des gens vivent et la deuxième la manière dont les orthodoxes vivent le dimanche et lorsqu'ils lisent un texte orthodoxe. Quand un enfant est élevé de cette façon, il ne va probablement pas choisir la voie orthodoxe; ça va être une très petite partie de sa vie, parce que la vie contemporaine est trop attrayante, trop de gens la désirent, c'est une partie trop importante de la réalité d'aujourd'hui, à moins qu'on lui ait vraiment appris comment l'aborder, comment se prémunir contre ses effets pervers et comment tirer parti des bonnes choses qui existent dans le monde.

Par conséquent, notre attitude, à partir de maintenant, doit être terre-à-terre et nominale. C'est-à-dire qu'il doit être appliqué aux circonstances réelles de notre vie et non à un produit fantasmagorique, d'évasion et de refus de faire face aux faits souvent déplaisants du monde qui nous entoure. Une orthodoxie qui est trop élevée et trop dans les nuages appartient à une serre et est incapable de nous aider dans notre vie quotidienne, encore moins de dire quoi que ce soit pour le salut de ceux qui nous entourent. Notre monde est assez cruel et blesse les âmes avec sa dureté ; nous devons tout d'abord réagir avec un amour et une compréhension chrétiens terre-à-terre, en laissant les récits de la prière hésychaste et les formes de prière avancées à ceux qui sont capables de les recevoir.

De même, notre attitude ne doit pas être centrée sur nous-mêmes, mais tournée vers ceux qui cherchent Dieu et une vie pieuse. De nos jours, partout où il y a une communauté orthodoxe suffisamment importante, la tentation est d'en faire une société d'autofélicitation et de se régaler de nos vertus et de nos réalisations orthodoxes: la beauté de nos bâtiments et du mobilier, la splendeur de nos services, même la pureté de notre doctrine. Mais la vraie vie chrétienne, même depuis le temps des apôtres, a toujours été inséparable de sa transmission aux autres. Une orthodoxie qui vit, par ce fait même, rayonne vers les autres - et il n'est pas nécessaire d'ouvrir un *bureau des missions* pour le faire; le feu du vrai christianisme se communique sans cela. Si

En toute période de grande crise dans les affaires humaines - comme les moments critiques que nous vivons présentement dans le monde libre, ceux qui font confiance à la connaissance extérieure, aux lois, aux canons et à la bienséance, seront incapables de résister.

”

notre orthodoxie n'est que quelque chose que nous gardons pour nous et nous en vantons, alors nous sommes les morts enterrant les morts — ce qui est réellement le cas de beaucoup de nos paroisses orthodoxes aujourd'hui, même celles qui ont un grand nombre de jeunes, s'ils n'entrent pas profondément dans leur foi. Il ne suffit pas de dire que les jeunes vont à l'église. Nous devons nous demander ce qu'ils obtiennent de l'église, ce qu'ils retirent de l'église et, s'ils ne font pas de l'orthodoxie une partie de leur vie, il ne suffit pas de dire qu'ils vont à l'église.

De même, notre attitude doit être aimante et clémente. Il y a une sorte de dureté qui s'est infiltrée dans la vie orthodoxe aujourd'hui : «*Cet homme est un hérétique; ne t'approche pas de lui*» ; «*Celui-ci est orthodoxe, soi-disant, mais vous ne pouvez pas vraiment en être sûr.*» «*Celui-là est évidemment un espion.*» Personne ne niera que l'Église est entourée d'ennemis aujourd'hui, ou qu'il y en a qui s'obstinent à tirer profit de notre confiance et de notre bonne volonté. Mais il en est ainsi depuis le temps des apôtres et la vie chrétienne a toujours été une sorte de risque dans ce sens pratique. Mais même si nous sommes parfois exploités et devons faire preuve de prudence à cet égard, nous ne pouvons cependant pas abandonner notre attitude fondamentale d'amour et de confiance sans laquelle nous perdrions l'un des fondements mêmes de notre vie chrétienne. Le monde, qui n'a pas de Christ, doit être méfiant et froid, mais les chrétiens, au contraire, doivent être aimants et ouverts, sinon nous perdrons le sel du Christ en nous et deviendrons comme le monde, bons à rien à part être chassés et foulés aux pieds.

Un peu d'humilité à nous regarder nous aiderait à être plus généreux et à pardonner davantage les fautes des autres. Nous aimons juger les autres pour l'étrangeté de leur comportement ; nous les appelons *coucous* ou *convertis fous*. Il est vrai que nous devons nous méfier des personnes vraiment déséquilibrées qui peuvent nous faire beaucoup de mal dans l'Église. Mais quel chrétien orthodoxe sérieux aujourd'hui n'est pas un peu *fou* ? Nous ne cadrons pas avec les manières de ce monde; si nous le faisons, dans le monde d'aujourd'hui, nous ne sommes pas des chrétiens sérieux. Le vrai chrétien aujourd'hui ne peut pas être chez lui dans le monde; il ne peut s'empêcher de se sentir et d'être considéré par les autres comme un peu *fou*. Maintenir en vie aujourd'hui l'idéal du christianisme d'un autre monde, ou se faire baptiser à l'âge adulte, ou prier sérieusement est suffisant pour vous placer dans une maison pour fous en Union soviétique et dans de nombreux autres pays, et ces pays sont en tête de la voie à suivre pour le reste du monde.

Par conséquent, n'ayons pas peur d'être considérés comme un peu *fous* par le monde, et continuons à pratiquer l'amour et le pardon chrétiens que le monde ne peut jamais comprendre, mais dont il a besoin et même a soif en son cœur.

Enfin, notre attitude chrétienne doit être innocente (expression que j'utilise faute d'en trouver une plus appropriée). Aujourd'hui, le monde attache une grande importance à la sophistication, au sens du monde, à une attitude *professionnelle* . L'orthodoxie n'accorde aucune valeur à ces qualités; elles tuent l'âme chrétienne. Et pourtant, ces qualités s'insinuent constamment dans l'Église et dans nos vies. Combien de fois on entend, particulièrement les convertis enthousiastes, exprimer leur désir d'aller dans les grands centres orthodoxes, les cathédrales et les monastères où se rassemblent parfois des milliers de fidèles et où

”

Mais quel chrétien orthodoxe sérieux aujourd'hui n'est pas un peu fou ? Nous ne cadrons pas avec les manières de ce monde; si nous le faisons, dans le monde d'aujourd'hui, nous ne sommes pas des chrétiens sérieux. Le vrai chrétien aujourd'hui ne peut pas être chez lui dans le monde; il ne peut s'empêcher de se sentir et d'être considéré par les autres comme un peu fou.

partout on parle de sujets d'église, et on peut sentir combien l'Orthodoxie est importante, après tout ! L'orthodoxie est une petite goutte dans l'océan quand on regarde la société dans sa globalité, mais dans ces grandes cathédrales et monastères, il y a tellement de gens qu'il semble qu'elle est vraiment une chose importante. Et combien de fois on voit ces mêmes personnes dans un état pitoyable après avoir exaucé leur désir, en revenant des *grands centres orthodoxes* aigres et insatisfaits, pleins de ragots et de critiques mondains, soucieux avant tout d'être *corrects* et mondain au sujet de la politique de l'église. En un mot, ils ont perdu leur innocence, leur dimension *hors-du-monde*, par leur fascination pour le côté mondain de la vie de l'Église.

Sous différentes formes, il s'agit d'une tentation pour nous tous, et nous devons la combattre en ne nous permettant pas de surévaluer les éléments extérieurs de l'Église, mais en revenant toujours à la *seule chose qui est nécessaire*: le Christ et le salut de notre âme de cet âge inique. Nous n'avons pas besoin d'ignorer ce qui se passe dans le monde et dans l'Église — en fait, nous devons le savoir nous-mêmes — mais notre connaissance doit être pratique et simple et résolue, non pas sophistiquée et mondaine.

Dans le prochain numéro, suite et fin

Conclusion



GUIDE DE LA VIE ORTHODOXE
Quelques croyances, coutumes et traditions de l'Église

P. D. Cownie et Presbytéra J. Cownie, ***A Guide to Orthodox Life. Some Beliefs, Customs, and Traditions of the Church,*** **Center for Traditionalist Orthodox Studies, California, 1996**

suite du numéro précédent
traduction: *hesychia.eu*

Les convenances à l'église

L'Église est le paradis terrestre dans lequel le Dieu céleste demeure et agit.

Saint Germain de Constantinople, *Histoire ecclésiale et Contemplation mystique*

Une église orthodoxe est cette partie de la création de Dieu qui a été séparée et *récupérée* pour le Royaume de Dieu. Entre ses murs, les royaumes céleste et terrestre se rencontrent, hors du temps, dans les actes de célébration et de sacrifice offerts à Dieu. Les anges assistent le prêtre pendant la Divine Liturgie et les saints et les membres de l'Église triomphante participent aux offices. La bienheureuse Theotokos, la mère de Dieu, est également présente et, bien sûr, notre Seigneur Jésus-Christ est présent de manière invisible chaque fois que deux ou trois personnes se réunissent en son nom ✠ [Mt 18,19-20], tout comme il est toujours présent dans l'Eucharistie conservée sur la Sainte Table de la plupart des Églises orthodoxes.

Compte tenu de l'importance de ces réalités spirituelles, nous devrions toujours nous approcher d'une église orthodoxe avec la plus profonde attitude de vénération. Même lorsque nous passons à côté d'une église orthodoxe à pied ou en

✠ *De même, je vous le dis en vérité, si deux d'entre vous, sur la terre, unissent leurs voix pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux. Que deux ou trois, en effet, soient réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.*

Matthieu 18,19-20

voiture, nous faisons le signe de la croix afin de montrer notre respect pour la présence de Dieu dans celle-ci. Il est en effet impensable que nous puissions passer devant une église orthodoxe sans manifester notre vénération. Par conséquent, il est évident que nous devons aborder notre rencontre avec le royaume céleste pendant les Offices divins avec une préparation minutieuse et appropriée.

Lors de la préparation pour l'Église, nous devrions toujours nous vêtir comme pour une visite chez un important dignitaire. Après tout, nous sommes sur le point d'entrer dans la présence de Dieu même. Par conséquent, les vêtements décontractés ne sont pas appropriés. Par exemple, pantalons courts ne devraient jamais être portés dans une église orthodoxe par aucun de deux sexes, quelles que soient les circonstances. Les hommes devraient normalement porter un costume et une cravate. Les femmes doivent porter des robes ou des jupes et doivent toujours se couvrir la tête. Le style et la couleur des vêtements portés par les chrétiens orthodoxes doivent être modérés et sans exubérance, en particulier lors de la fréquentation de l'église. Chez les hommes, les chemises doivent être boutonnées jusqu'au cou. Les vêtements étroits, les hauts sans manches et les blouses criardes doivent être évités, car ils sont totalement inappropriés pour les chrétiens. En fait, la règle générale pour une tenue correcte à l'intérieur et à l'extérieur de l'église est la suivante : évitez de porter quoi que ce soit qui attirerait l'attention sur vous-même. Cela inclut les bijoux, le maquillage, l'usage ostentatoire de parfums (ou d'eau de Cologne pour hommes) et les chapeaux extravagants. Lorsque nous entrons dans une église, nous devrions toujours nous efforcer d'avoir une attitude semblable à celle du publicain humble. Ainsi, tout ce qui, dans notre apparence, serait en conflit avec une attitude d'humble piété devrait être considéré comme inapproprié.

Lorsque nous arrivons à l'église pour les offices, nous devrions chercher à arriver quelques minutes avant le début de la Célébration, afin de nous préparer et de purifier notre esprit. Dans certaines églises, et spécialement dans les communautés de vieux-croyants, on enlève ses chaussures avant d'entrer dans l'église. Ceci est, bien sûr, irréalisable dans les grandes églises et, donc, malheureusement, la coutume — une habitude toujours suivie par les musulmans et héritée de leurs ancêtres chrétiens — a presque disparu dans les pays orthodoxes. Mais le sens symbolique du fait de retirer nos chaussures, dans une tentative de garder la saleté de ce monde à l'extérieur de l'Église, nous rappelle que, plus important encore, nous ne devons pas emporter nos pensées impures dans les Offices divins. En entrant dans l'église, après nous être signés en nous approchant du bâtiment, nous vénérons normalement l'icône centrale du Narthex avec trois prosternations. Pour ce faire, faites le signe de croix deux fois en vous courbant et touchant avec votre main droite la terre ou, si vous le souhaitez, faites une grande métanie (tombant aux genoux et baissant la tête près du sol). (En ce qui concerne les prosternations, il convient de rappeler ici que, parce que le dimanche est le jour de la résurrection, nous ne faisons pas de prosternations ni ne nous agenouillons dans l'église après les vêpres du samedi. Cette proscription est valable non seulement pour les dimanches, mais pour toute la période de Pâque à la Pentecôte. Dans certains monastères, cette règle s'applique également aux samedis) Nous embrassons ensuite l'icône (de préférence sur la main droite du Saint, si le Saint bénit ou porte une croix) et on se croise une troisième fois, faisant une dernière prosternation ou grande métanie. Parce que nous ne devons pas maculer ni salir l'icône, les femmes doivent éviter de porter du rouge à lèvres à l'église — sinon complètement. (On peut noter que Saint-Jean de Shanghai et San Francisco a même publié un ukase concernant l'interdiction de vénérer les icônes lorsque l'on porte du rouge à lèvres.

Les églises orthodoxes ont toujours des cierges disponibles à l'arrière de l'église. Il faut normalement en allumer une devant une icône lorsqu'on entre dans l'Église. Si vous avez un besoin particulier ou souhaitez vous souvenir de quelqu'un dans la prière, vous pouvez le faire savoir à Dieu en allumant une bougie comme une offrande pieuse.

Saint Jean de Kronstadt nous dit :

Les cierges allumés sur l'autel représentent la lumière non créée de la Trinité, car le Seigneur demeure dans une lumière inaccessible. Elles représentent également le feu de la Divinité qui détruit notre impiété et nos péchés. Les bougies allumées devant les icônes du Sauveur signifient qu'il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde [Jean 1 : 9] ; en même temps, Il est un feu qui engloutit et ravive nos âmes et nos corps.

Les bougies allumées devant les icônes de la Theotokos sont un symbole du fait qu'elle est la mère de la lumière inapprochable, ainsi que de son amour le plus pur et le plus brûlant pour Dieu et de son amour pour l'homme.

Les bougies allumées devant les icônes des saints reflètent leur amour ardent envers Dieu pour l'amour duquel ils ont renoncé à tout ce que l'homme prisent dans la vie, y compris leur vie même, à l'instar des saints Apôtres, martyrs et autres. Ces bougies signifient également que ces saints sont des lampes qui brûlent pour nous et nous éclairent par leurs propres vies saintes, leurs vertus et leurs intercessions ardentes et incessantes devant Dieu par leurs prières constantes. Les bougies allumées représentent également notre zèle ardent et le sacrifice sincère que nous faisons par vénération et par gratitude pour leur sollicitude envers nous devant Dieu.

St. John of Kronstadt, *When We Light Candles*, Orthodox America, Issue 40 (Vol IV, No. 10, June, 1984)

Après avoir révéré l'Icône au centre de l'Église et avoir allumé une bougie, nous prenons alors notre place dans l'Église : les hommes à droite, les femmes à gauche (face à l'autel). (L'habitude d'embrasser les icônes sur le ✠***Templon***, qu'on peut voir dans les églises et les monastères les plus traditionnels, n'est pas techniquement correcte. Les icônes doivent en fait être vénérées par l'évêque ou le clergé célébrant la Liturgie, et non par les fidèles ou d'autres personnes présentes aux offices)

Une église traditionnelle n'aura pas de bancs, mais seulement des ✣***stasidia*** à la périphérie de l'église, pour les infirmes ou les personnes âgées. Par conséquent, les fidèles restent debout pendant la plupart des Offices. Il est impie, arrogant et inapproprié de s'asseoir devant Dieu pendant les Offices Divins. Les bancs et le fait de s'asseoir pendant les services sont une innovation protestante, les conséquences naturelles des offices qui impliquent, non pas une rencontre du céleste avec le terrestre, mais la récitation d'un sermon accompagné d'hymnes. La séparation du culte d'un sentiment de participation aux Mystères de Dieu et sa réduction au fait de regarder et d'écouter la représentation d'un prédicateur et d'une chorale est incompatible avec une compréhension orthodoxe du culte divin. Il en va de même pour le fait de s'asseoir pendant les Offices.

à suivre

✠*Grande clôture de bois ou de marbre, richement décorée, qui sépare le sanctuaire de la nef, ou plutôt du chœur, clôture qui est percée de trois portes, et sur laquelle sont peintes les images de Notre Seigneur, de la Sainte-Vierge et des principaux Saints. Les Français ont choisi pour désigner cette clôture l'expression iconostase ; mais ce choix a le défaut de trop restreindre la signification que ce mot a chez les Grecs.* p.149

✣*Siège de bois à dossier élevé et à bras. Les* ***stasidia*** *sont placés dans trois parties différentes de l'église. Les uns, situés à droite et à gauche du chœur, sont réservés aux membres du clergé et aux chantres. D'autres, moins nombreux et destinés aux prêtres concélébrants, se dressent au fond du sanctuaire. Enfin, une troisième série de sièges et la plus considérable, est disposée tout autour de l'église, le long des murs, Ceux-ci sont à l'usage des fidèles. Les prêtres et les chantres sont rarement assis pendant les offices, ce qui explique l'origine du mot stasidion, qui signifie suivant sa racine, non pas un siège, mais un endroit où l'on se tient debout.* p.139

Léon CLUGNET, *Dictionnaire Grec-Français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque*
A. Picard et Fils, éditeurs, Paris, 1895

UNE HISTOIRE DE L'ÉGLISE POUR LES CHRÉTIENS ORTHODOXES

Père hiéromoine Aidan (Keller), *A Pocket Church History for Orthodox Christians*, Les éditions St. Hilarion Press, 2002

traduction: **hesychia.eu**

suite du numéro précédent

L'âge des martyrs

La période juste après le départ pour la demeure du Père des douze apôtres est souvent appelée l'âge des martyrs. Alors que les nouvelles de la Foi se propageaient comme une traînée de poudre, la réaction immédiate de Satan fut d'inspirer un anéantissement sanglant et total du christianisme. Il est étonnant de voir comment, malgré tous les obstacles, les chrétiens ont persisté à se réunir le jour du Seigneur. Souvent, ils se rencontraient dans une maison différente chaque semaine, car leur découverte signifiait une mort certaine. Beaucoup de chrétiens, comme ils refusaient de nier le Christ et d'adorer les dieux païens, même par un petit mot ou un petit signe, ont été tués sommairement ou par de terribles tortures. Mais le Seigneur a utilisé leurs morts joyeuses et leurs souffrances divinement courageuses, ainsi que d'autres miracles prodigieux, pour tourner vers Lui le cœur de nombreuses personnes. Loin de détruire l'Église, la persécution l'a seulement poussé à se raffiner et à se renforcer. Les survivants inscrivaient les noms des martyrs dans des calendriers afin de garder un mémorial annuel de leurs victoires, formant la base de notre calendrier ecclésial moderne avec ses jours de célébration.

Christianisme contrefait

L'épreuve de feu de l'Église était à la fois spirituelle et extérieure. Les hérésies ont germé comme de mauvaises herbes et aucun consensus d'une foi unanime n'a pu être trouvé contre elles. Le mot hérésie vient du grec hairoumai, choisir. Les hérétiques étaient ceux qui choisissaient leurs propres croyances au lieu d'accepter la foi de l'Église telle qu'elle se présentait. Les gnostiques ont essayé de mélanger le christianisme avec un idéal de sagesse secret, pensant que le salut venait par une connaissance secrète et non par la grâce du Christ. Les judaïsants n'ont pas accepté la décision des apôtres que les chrétiens ne respectent pas la loi mosaïque et ont semé la méfiance et la discorde là où les pasteurs étaient trop faibles pour les en empêcher. Les fidèles de Marcion croyaient que le Dieu de l'Ancien Testament n'était pas le même que le Père de Jésus-Christ. Les Manichéens croyaient que la matière physique était mauvaise et que seul l'esprit pur était bon. Les montanistes ont rejeté la hiérarchie de l'Église pour se concentrer sur des phénomènes spirituels spectaculaires et ont prêché un nouvel âge du Saint-Esprit. Les Sabelliens soutenaient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient que trois «*masques*» que Dieu portait à des moments différents, alors qu'il faisait des choses différentes. Ils ont nié la réalité de la Sainte Trinité. Depuis cette époque, très peu d'hérésies ont été originales ; la plupart ont été de simples reconstitutions de ces folies obsolètes.

Au milieu de la confusion et de l'amertume suscitées par les mouvements hérétiques, l'Église du Christ ressemblait à un navire jeté à la mer ; pourtant, Christ était son Pilote et les défis de la persécution et de l'hérésie ont tous deux été

surmontés. Les persécutions ont pris fin lorsque l'empereur Constantin, un grand ami du christianisme, a vaincu ses ennemis païens, pris le contrôle de l'Empire romain et rendu le Christianisme légal (en l'an 312; il devint la religion d'État seulement en 392).

Le premier Concile Nicée (325 apr. J.-C.)

Ce renversement des choses a été suivi d'une victoire spirituelle sur l'hérésie. L'empereur Constantin a appelé un concile de tous les évêques chrétiens afin de décider officiellement le contenu de la foi chrétienne, puisqu'un prêtre nommé Arius enseignait que le Christ n'était pas Dieu, mais simplement un homme unique, et qu'il gagnait de nombreux adeptes. Le Concile s'est réuni à Nicée et a réfuté sa doctrine en rédigeant un résumé de la Foi véritable que nous connaissons présentement comme la première partie du credo chanté pendant la liturgie. Dans le même temps, les pères de Nicée ont convenu de la manière dont le jour de Pâques serait déterminé ; ont demandé à tous les chrétiens de se tenir debout et non de s'agenouiller lors de la Liturgie du dimanche ; et ont réglé les affaires du clergé. Ces décisions sont respectées encore aujourd'hui par les chrétiens orthodoxes d'Orient et d'Occident.

Juste quelques remarques de circonstance. Premièrement, après Nicée, les chrétiens ariens devinrent plus nombreux que les fidèles, ce qui montre que ce n'est pas la force du nombre qui détermine où se trouve l'Église authentique. Deuxièmement, bien que définir la foi en termes de langage humain soit nécessaire pour sauvegarder la vérité, il a été très douloureux pour les pères de Nicée de le faire. Ils ont senti fortement que la foi du Christ était quelque chose à chérir et à garder dans le cœur de l'homme, et non à en faire une formule. Nous ne pouvons devenir leurs héritiers spirituels que si nous embrassons la Foi par les gestes de nos vies et acceptons en même temps leur credo.

L'ère constantinienne

Après la légalisation de la foi chrétienne par l'empereur Constantin, qui a été clairement définie lors du Concile de Nicée, des changements importants ont balayé l'Église et tous les vents n'étaient pas favorables. Auparavant, le christianisme n'avait généralement pas attiré les hommes ambitieux ; maintenant, ils cherchaient à devenir prêtres et évêques, avec un certain succès. Il y avait un afflux important de convertis, mais moins fervents et sincères qu'auparavant. Des églises publiques ont été construites et ont remplacé les catacombes et les maisons privées en tant que site où les sacrements, ou mystères étaient célébrés. Cette nouvelle liberté a permis le développement et le perfectionnement de la musique liturgique et de l'art liturgique, bases de l'hymnographie et de l'iconographie sacrées qui embellissent et élèvent notre célébration aujourd'hui.

L'époque constantinienne est le nom souvent donné à cette période qui a suivi le règne de Constantin, lorsque les objectifs du christianisme et ceux du pouvoir séculier se chevauchaient largement, lorsque les compétences et les ressources de la société laïque étaient utilisées pour la gloire de Dieu. Cela a profité à l'Église à certains égards. Par exemple, les évêques ne sont pas connus pour leur bonne collaboration et il est possible que, sans une intervention impériale, aucun concile œcuménique n'ait jamais été réuni. Les sept saints conciles qui ont soutenu notre foi ont été convoqués par un empereur ou une impératrice. Au mieux, la politique de symphonie entre l'Église et l'État était avantageuse pour la Foi. L'inconvénient était que l'influence séculaire s'infiltrait parfois dans le Saint des Saints et cela préoccupait de nombreux chrétiens sincères. En fait, chaque fois que les autorités laïques tentaient de s'immiscer directement dans les enseignements de l'Église, de saints évêques étaient présents pour se sacrifier, le cas échéant, pour défendre la vérité. Notre calendrier des martyrs est rempli de leurs noms.

Le monachisme

Une réaction à l'esprit de ce monde a été lancée dans les déserts de l'Égypte, où jadis le Christ Enfant s'était enfui pour échapper aux mains d'un despote païen. Un jeune homme nommé Antoine se retira dans les déserts pour servir Dieu dans la solitude et la prière. Saint Antoine a finalement été entouré par un grand nombre de disciples enthousiastes et il les a organisés en moines chrétiens. ***Moine*** vient du grec monos, *seul* et signifiait d'abord un ermite ou un solitaire. Les moines évitaient la participation au monde laïque, les repas fournis, la vie conjugale et les biens personnels. En bref, leur but était d'accomplir non seulement tous les commandements du Christ, mais également tous les conseils qu'il avait donnés dans les saints évangiles, tels que la pauvreté volontaire, la virginité, l'obéissance et la vie ascétique (l'ascèse est une privation volontaire et le combat pour l'amour de Dieu). Saint-Pacôme a fondé le premier monastère, où ces hommes religieux pouvaient vivre ensemble en se soutenant mutuellement et respectant une règle de vie commune. Ces idéaux, qui ont enflammé les âmes de nombreux hommes et femmes que nous connaissons aujourd'hui comme saints, se sont étendus d'Égypte à la Palestine en passant par la Syrie et tout l'Orient. Ils ont été importés à l'ouest par le grand saint Jean Cassien et ils y ont brillé aussi puissamment qu'à l'est.

« Nouvelle Rome »
Le Deuxième Concile
(381 après J.-C.)

L'empereur Constantin mit en mouvement une autre roue puissante lorsqu'il déplaça la capitale de l'empire romain de Rome à Byzance, un village obscur en Grèce non loin de Nicée. Il devint rapidement connu sous le nom de Constantinople ou Nouvelle Rome et c'est là que s'est tenu le deuxième saint concile de l'Église en 381. Au premier concile, la question principale était la divinité du Christ ; ce deuxième concile a discuté de la divinité du Saint-Esprit. L'enseignement authentique que le Saint-Esprit est Dieu a été consacré par les pères conciliaires dans des déclarations qui forment maintenant la seconde moitié du Credo que nous chantons tous les dimanches à la Divine Liturgie.

Saint Cyrille de Jérusalem a été l'un des premiers à consacrer cet enseignement. À la liturgie eucharistique, il a ajouté une invocation explicite au Saint-Esprit pour qu'il descende sur les Saints dons et effectue leur transformation en corps et en sang du Christ. Cette invocation s'appelle l'épiclèse ✠ et toutes les églises l'ont adoptée dans leurs rites.

Normalisations de la liturgie

Quelque temps avant 450 après J.-C., la manière dont la liturgie a été célébrée à Rome a subi une transformation majeure. À l'origine, cela avait été fait en grec, jusqu'à ce que le pape Saint-Victor commence à utiliser la langue latine. À un certain moment, qu'aucun érudit n'a pu découvrir avec précision, les prières ont été réorganisées et le Canon romain symétrique a été mis en place. Après cela, les changements apportés au rite romain ont été minimes, du moins après que Saint-Grégoire ait mis en place le ***Notre Père*** et le ***Kyrie*** (environ 600 après J.-C.). Le rite romain était présent en Espagne au Ve siècle et s'est développé indépendamment sous le nom de rite mozarabe. En Gaule, on a utilisé le rite gaulois, un rite latin aux traits orientaux. À Milan, un rite semblable au romain, appelé l'ambro-

✠ ***Épiclèse*** *– du grec, épiclésis, littéralement invocation, qui sous-entend dans la Divine Liturgie l'invocation du Saint-Esprit pour qu'Il transforme le pain et le vin en Corps et Sang du Christ. Ce ne sont donc pas les paroles de l'Institution qui opèrent la transformation miraculeuse des espèces. Dans l'Église orthodoxe, la démarche la plus sacrée, qui relève du lien unique que le Christ a ontologiquement avec son père, réside dans la consécration des dons. Celle-ci s'accomplit par la descente du Saint-Esprit lors de l'Épiclèse au cours de laquelle le célébrant demande, toujours au Père, que l'Esprit Saint vienne transformer le pain et le vin en Corps et Sang du Christ.*

Métropolite Michel Laroche, *Petit lexique pour comprendre l'orthodoxie*, p. 69
Éditions Érick Bonnier, Paris, 2017

sien, s'est développé indépendamment. À l'est, saint Basile a codifié la liturgie et Saint-Jean-Chrysostome (Ve siècle) en a produit une version abrégée. Ces deux liturgies, ensemble avec les heures de prière du monastère Saint-Sabbas, près de Jérusalem, ont été à la base du rite byzantin. Les autres liturgies orientales importantes ont été celles de Saint-Marc (rite copte) et de Saint-Jacques (liturgie syriaque). Presque tous les rites orientaux et occidentaux nommés ci-dessus ont été utilisés dans l'Église orthodoxe à l'époque moderne, même si occasionnellement. Mais le rite qui est l'héritage spirituel de la grande majorité des Orthodoxes est aujourd'hui le Byzantin.

« Orthodoxie»

Depuis les quatre premiers conciles, le terme le plus couramment utilisé pour désigner nos croyances est ***orthodoxe***. Il vient du grec orthos, «*correct, droit*» et de doxa, «*gloire, adoration*». Les orthodoxes sont donc ceux qui adorent Dieu véritablement et correctement, avec une vraie foi. Ce mot avait une signification particulière dans les premiers temps de «**celui qui accepte tous les conciles**» (à l'Est et à l'Ouest, le mot «**catholique**» continuait d'être utilisé pour décrire l'Église, bien que, comme nous le verrons, «**catholique**». et «**orthodoxe**» désignent aujourd'hui deux croyances différentes)

Quatre pères

Quatre grands et saints hommes ont honoré l'Église lorsque le IVe siècle a cédé la place au Ve.

Saint Athanase a été (presque) à lui seul responsable du succès du Concile de Nicée lorsque sa popularité s'est estompée, ce qui lui a valu le titre de «pilier de l'orthodoxie». Lorsqu'il était encore diacre, il a dénoncé le prêtre Arius et à son retour de Nicée, il fut fait Pope d'Alexandrie. Bientôt, cependant, il a été exilé de son siège et a voyagé à travers l'Orient et l'Occident, échappant à peine aux griffes des hérétiques en colère. Au cours de ses cinq exils distincts, il a écrit des lettres, guidé son troupeau de loin et conservé un sens de l'humour irrépressible, l'une des armes les plus efficaces de son arsenal spirituel. Saint Athanase reposa en Christ en 373.

Saint Jean Chrysostome ("Bouche d'Or") a fait ses débuts en tant que modeste ermite en Syrie, s'est fait connaître en tant que prêtre et prédicateur à Antioche, puis a été forcé d'être archevêque de la Nouvelle Rome, Constantinople. Son zèle pour la vertu (champ dans lequel le couple impérial était nettement déficient) a attiré la colère impériale .Saint Jean a été exilé de la Nouvelle Rome à plusieurs reprises. Quand il est mort en exil en 407, il a laissé un héritage massif de lettres, de sermons et de commentaires. Il est particulièrement aimé aujourd'hui pour avoir donné à l'Église sa liturgie la plus utilisée pour l'Eucharistie.

Un autre saint de cette époque a traversé les mondes oriental et occidental, mais était originaire de Yougoslavie (Sidonium). Saint Jérôme a quitté la vieille Rome pour Bethléem et en tant que prêtre et moine a vécu le reste de sa vie à l'endroit où le Christ est né. Il a traduit les livres de la Bible en latin du grec, de l'hébreu et de l'araméen, en utilisant des manuscrits anciens qui ne survivent pas aujourd'hui. Son grand opus s'appelle la Vulgate latine, et c'est la version de l'Écriture sur laquelle se fonde la Bible de Douay-Reims. En l'an 400, l'Église a décidé quels écrits devaient être inclus dans la Bible, et notre liste n'a pas changé depuis.

Le grand géant de l'Occident a été saint Augustin d'Afrique, un homme venu au Christ tard dans la vie. Après de nombreuses années en tant qu'hérétique manichéen, Augustin a été converti par le Nouveau Testament et la prédication de son ami Saint Ambroise, évêque de Milan. Il est devenu évêque d'Hippone en Afrique, où il a visé des hérésies de toutes sortes. Il est une figure controversée parce que sa plume dépassait souvent son cœur amoureux de Dieu, et ses spéculations produites par la logique ont ensuite été utilisées pour développer certains enseignements catholiques romains et protestants, qui devront être discutés éventuellement dans ce livre. Cependant, à la fin de sa vie de service à Dieu, Augustine a écrit un livre entier de rétractations, a reporté au jugement de l'Église tout ce qu'il avait écrit, et est mort dans l'odeur de la sainteté, nous léguant un héritage aussi massif que celui de St. Jean Chrysostome.

PROLOGUE AUX SAINTS ORTHODOXES DE L'OCCIDENT

Père Seraphim Rose (†1989)

Vita Patrum – the life of the Fathers by st. Gregory of Tour, **p. 18-21, St. Herman of Alaska Brotherhood, Platina, 1988**

suite du numéro précédent

traduction: *hesychia.eu*

Les terres de l'Occident, de l'Italie à la Bretagne, ont connu à la fois la prédication des apôtres et les actes de martyrs; ici, la graine chrétienne a été plantée si fermement que l'Occident a réagi immédiatement et avec enthousiasme lorsqu'il a entendu parler pour la première fois des grands ascètes de l'Égypte et de l'Est. La vie de saint Antoine le Grand de saint Athanase a été rapidement traduite en latin, et les meilleurs fils et filles de l'Ouest se sont rendus à l'Est pour apprendre des grands Pères de la région. Nombreux, y compris le bienheureux Jérôme et les nobles dames romaines Paula et Mélanie, ont fini leurs jours en Terre sainte; d'autres, comme le presbytère Rufin, s'y sont rendus en pèlerinage et ont rapporté des textes aussi précieux que l'Histoire des moines d'Égypte; L'un — Saint Jean Cassien le romain — a si bien appris la doctrine spirituelle des Pères égyptiens que ses livres (*Les Institutions* et les *Conférences*) sont devenus le fondement principal de la tradition monastique authentique en Occident. La terre nourricière du monachisme orthodoxe de la Gaule du Vème siècle — **Lérins** — s'est développée entièrement sous l'influence de la tradition monastique orientale.

Et alors même que la nouvelle du phénomène du monachisme égyptien se répandait encore à travers l'Occident, l'Occident produisit son propre miracle ascétique : **Saint-Martin de Tours**. Même avant sa mort en 397, sa *Vie* manuscrite circulait en Gaule, en Espagne, en Italie et ailleurs en Occident, le révélant en tant que Père monastique et thaumaturge, aucunement inférieur aux Pères du désert d'Orient. Depuis ce temps-là, l'Occident a eu ses propres exemples ascétiques pour inspirer sa descendance, ainsi que des écrivains compétents de leurs vies, qui demeurent à ce jour l'une des principales sources de la véritable orthodoxie en Occident. Parmi beaucoup d'autres du Ve au VIIIe siècle, on peut citer : en Gaule, *la vie de saint Honorat*, fondateur de Lérins, par Saint-Hilaire, son successeur comme évêque d'Arles, et *la vie de Saint-Germain d'Auxerre* par Constance de Lyon ; en Italie, *la vie de saint Benoît* par saint Grégoire le Grand (livre II des *Dialogues*) et les brèves vies et incidents des pères italiens, dans le même ouvrage; en Angleterre, *la vie de saint Cuthbert* par le vénérable Bede et la vie du grand anachorète des landes, *saint Guthlac*, par le moine Félix ; en Irlande, *la vie de saint Columba* par le moine Adamnan.

Regardons de plus près trois hagiographes occidentaux des Ve et VIe siècles. Leur esprit est incontestablement et fortement orthodoxe.

1. SULPICIUS SEVERUS

Sulpicius Severus (363–420) est un excellent exemple de l'esprit romain fier conquis par le christianisme. Bien éduqué, avocat accompli, heureux marié, écrivain de prose latine (comme le note même l'historien critique Gibbon), *«dans un style non indigne*

”

Sulpicius, à la fois par sa propre expérience et par les paroles de témoins oculaires qu'il connaissait et en lesquels il avait confiance, a découvert que les miracles de Saint-Martin étaient vrais, et il a écrit sur ces prodiges étonnants uniquement parce qu'ils étaient vrais.

de l'époque des Augustins», il possédait toutes les caractéristiques nécessaires à la prospérité et au succès dans le monde romain décadent au tournant du Ve siècle. Et pourtant, non seulement il s'est converti à la religion encore nouvelle du christianisme, mais il a même abandonné le monde et est devenu le disciple d'un évêque thaumaturge et l'écrivain d'une vie de celui qui a étonné l'Occident par ses miracles. Les érudits modernes, agnostiques ou *chrétiens*, le considèrent comme «*un des mystères de l'histoire, car aucun biographe de son époque n'était mieux qualifié pour écrire la vie véridique d'un saint contemporain et aucun biographe de son époque, à vrai dire, de toute époque – n'a écrit une vie plus remplie d'étonnants prodiges*» (F. R. Hoare, *The Western Fathers*, p. 4).

Ce *mystère* reste non résolu pour les chercheurs modernes; mais comme la réponse est simple pour une personne qui n'est pas influencée par les opinions modernes sur ce qui est *possible* ou *impossible*. Sulpicius, à la fois par sa propre expérience et par les paroles de témoins oculaires qu'il connaissait et en lesquels il avait confiance, a découvert que les miracles de Saint-Martin étaient vrais, et il a écrit sur ces *prodiges étonnants* uniquement parce qu'ils étaient vrais. Sulpicius lui-même écrit dans le Prologue de sa Vie: «*je conjure ceux qui me liront d'ajouter foi à mes paroles, de croire que je n'ai rien écrit que de certain, d'avéré. J'aurais mieux aimé me taire que de dire des choses fausses*».

Nous qui, même au cours de ces temps derniers déchus, avons connu Mgr John Maximovitch († 1966), un thaumaturge très semblable à bien des égards à saint Martin, nous n'avons aucune difficulté à croire les paroles de Sulpicius; ils résonnent avec notre propre expérience de chrétiens orthodoxes. Il n'y a que ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de l'orthodoxie dans la pratique qui trouvent que la vie de Saint-Martin est un *mystère*. Il est plutôt normal, selon la conception chrétienne, que la vertu d'un homme entièrement consacré à Dieu et vivant déjà sur la terre d'une vie angélique produise des manifestations qui surprennent la simple logique terrestre, qu'il s'agisse d'exemples d'humilité et de douceur d'un autre monde, ou de véritables miracles. Le mot même de ***virtus*** en latin signifie à la fois *vertu* et *pouvoir*, qui dans la vie des saints est souvent *pouvoir miraculeux*, souvent traduit simplement par *miracles*.

La tradition orthodoxe n'est nullement naïve dans son acceptation des miracles des saints. Un grand soin est toujours pris pour s'assurer que les vies des saints contiennent des récits véritables et non des fables ; car il est en effet vrai qu'à l'ère qui a débuté au moyen âge occidental juste après la séparation définitive de Rome avec l'Église du Christ (1054), de telles fables ont été introduites dans de nombreuses vies de saints, rendant particulièrement suspectes toutes les sources latines ultérieures. Les hagiographes orthodoxes, quant à eux, ont toujours pris pour principe la maxime que saint Dimitri de Rostov a placée sur la première page de ses vies : «*Que je ne dise aucun mensonge à propos d'un saint*». C'est aussi pourquoi, dans l'Église orthodoxe, on prend grand soin de transmettre les sources originales qui parlent des saints: ces vies qui

s'appuient sur l'expérience immédiate de l'auteur et sur le témoignage de témoins qu'il connaît personnellement. Ainsi, la fraîcheur et l'émerveillement de celui qui connaissait personnellement le saint sont préservés et nous sont transmis directement, *entre les lignes*, pour ainsi dire, le *ton* authentique d'une vie sainte.

Encore une fois, cet ouvrage est vivement critiqué par les chercheurs académiques, non seulement pour ses miracles, mais encore plus pour son caractère *anecdotique*. Un critique écrit que «*Sulpicius a établi pour des siècles une tradition hagiographique qui place les anecdotes miraculeuses au-dessus du portrait spirituel*» (Hoare, *The Western Fathers*, p. 7). Pour les chrétiens orthodoxes précisément, ce caractère *anecdotique* est une source de joie immédiate et rend les Dialogues de Sulpicius très proches de l'esprit du Prologue. Les *anecdotes* dérangent les érudits rationalistes parce qu'ils ont perdu l'image d'ensemble dans laquelle s'inscrivent ces fragments. Les chrétiens orthodoxes ne voient en aucune manière dans de telles *anecdotes* l'essence de la vie et du caractère d'un saint; mais bien sûr, nous nous délectons des miracles de nos saints et ne nous lassons pas d'eux, sachant que, dans ces histoires vraies, nous pouvons déjà voir l'irruption dans ce monde de lois tout à fait différentes du monde spirituel et céleste, qui à la fin du temps triomphera entièrement des lois de ce monde déchu. Pour nous, chaque *anecdote* qui insuffle l'esprit du vrai christianisme en pratique, fait partie de cette vie chrétienne unique, modèle pour notre propre faible lutte pour le salut.

Les dialogues de Sulpicius sont encore quelque peu *sophistiqués* et ne sont donc pas aussi choquants pour les critiques rationalistes que les œuvres orthodoxes ultérieures en Occident. Sulpicius essayait de communiquer aux romains instruits de son temps les merveilles de la nouvelle vie chrétienne et avait souvent à l'esprit la faiblesse de ses lecteurs — que ce soit leur difficulté à croire certains de ses récits, ou leur incapacité à jeûner comme les ascètes d'Orient. Plus tard, les matériaux pour le «***Prologue***» orthodoxe en Occident sont devenus plus *enfantins* — non pas principalement parce que le niveau d'éducation a diminué, mais parce que le christianisme est entré plus profondément dans le cœur des hommes de l'Ouest. Suivons ce développement pour voir si nous pouvons nous-mêmes apprendre de cette puérilité.

Dans le prochain numéro

2. Les Dialogues de Saint Grégoire le Grand (543-604)



Beaucoup de nos prêtres confesseurs sont de simples pères villageois, mais ils voient avec justesse l'intérieur de l'homme, car ils possèdent parfaitement l'art du discernement.

Oui, les prêtres russes ont senti l'appel du temps et se sont trouvés à la hauteur des tâches de l'Église. Certains d'entre eux se sont révélés particulièrement aptes à entendre les péchés de notre époque impie comme s'ils étaient destinés à capturer dans leurs filets précisément les démons modernes du nihilisme.

Tatiana GORITCHEVA, *Parler de Dieu est dangereux*, p.54, Desclée de Brouwer, Paris, 1985

LA GAULE DES TEMPS APOSTOLIQUES

père Wladimir Guettée (†1892)

Histoire de l'Eglise de France composée sur les documents originaux et authentiques
tome I, p.1-7, Période Gallo-romaine, Livre Premier (67-313), Paris, 1847

Lorsque le Seigneur Jésus eut enseigné à ses Apôtres la Parole de vie, il leur dit : «***Allez, instruisez toutes les nations ; baptisez les au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ; apprenez leur à observer tous mes commandements, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle***» ✠.

✠ S'avançant, Jésus leur dit ces paroles : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde.* Matthieu 28,18-20

Et le Seigneur Jésus, après avoir ainsi parlé, s'éleva dans le ciel, et les Apôtres, étant partis, prêchèrent de toutes parts, le Seigneur les aidant et confirmant leur parole au moyen des miracles qui l'accompagnaient.

L'éloquence des prodiges et la grâce que Dieu donnait à leur apostolat eurent bientôt conquis à Jésus Christ des adorateurs dans toutes les nations; car, dès le premier siècle, la trompette évangélique retentit des sables brûlants de l'Afrique aux bords enchantés du Gange et de l'Indus, et aux rivages de l'île nébuleuse des Bretons.

Pierre [...], s'était réservé le centre de l'empire. Jésus Christ choisit Paul pour l'aider dans cette grande œuvre. L'un, apôtre des Juifs; l'autre, des Gentils; tous deux brûlants de zèle pour la gloire du Maître, ils parcourent les contrées voluptueuses de l'Asie et de la Grèce, et se rencontrent à Rome, où ils allument un foyer chrétien qui rayonne aussitôt bien au delà des étroites limites de l'Italie.

Paul avait avec lui de nombreux disciples qui le suivaient pour apprendre, à son école, à semer la parole évangélique. Parmi eux étaient Crescent, Luc et Trophime, trois noms que nous devons prononcer avec amour; ils sont ceux de nos pères dans la Foi.

Paul était à Rome lorsque Crescent le quitta pour venir dans les Gaules ; Trophime était resté malade à Milet, et Luc était seul avec lui. Le grand Apôtre mourut bientôt après, et ce fut probablement peu avant son martyre que Luc et Trophime vinrent unir leurs travaux à ceux de saint Crescent.

Après avoir fondé l'Eglise de Vienne, Crescent laissa à Trophime les contrées méridionales, et s'avança vers le nord jusqu'à la cité métropole de la première Germanie (Mayence).

Les provinces centrales étaient évangélisées par saint Luc.

«*Le ministère de la divine Parole,* dit saint Epiphane, *ayant été confié à saint Luc, il l'exerça particulièrement dans la Gaule*».

Ces paroles, rapprochées des traditions de la vieille Armorique, nous portent à croire que saint Luc exerça principalement son zèle dans la partie des Gaules appelée Celtique. Saint Irénée nous apprend, en effet, qu'il y existait des Eglises au second siècle, et il atteste la pureté de leur foi aussi bien que celle des Eglises des Germanies-Cis-Rhénanes.

Les provinces méridionales furent principalement évangélisées par saint Trophime. Ce bienheureux apôtre naquit à Ephèse, cette ville qui eut le bonheur de posséder la Sainte Vierge Marie et Jean, le disciple fidèle et chéri du Sauveur. On peut croire que Trophime entendit de ces bouches si pures plus d'un récit évangélique. Lorsque saint Paul passa à Ephèse, Trophime se mit à sa suite, et après la maladie qui l'avait forcé de rester à Milet, il vint le trouver à Rome, d'où il passa dans les Gaules. Il établit à Arles le centre de sa mission, et fut institué

évêque de cette cité par saint Pierre lui même. C'est par ses soins probablement que furent fondées les Eglises qui existaient déjà au second siècle sur les bords de la Garonne, et il travailla avec tant de zèle à l'œuvre évangélique, qu'il a mérité d'être appelé la source d'où les ruisseaux de la Foi ont coulé sur toutes les Gaules.

L'Eglise des Gaules, ainsi fondée aux temps apostoliques et par les disciples immédiats des premiers apôtres de Jésus Christ, n'eut pas, au commencement, ces succès brillants que nous admirons dans les Eglises orientales. Semence faible et presque imperceptible d'abord, elle étendait peu à peu dans le sol de nombreuses racines, avant de jeter ces rameaux qui devaient un jour ombrager la Gaule entière.

Il y eut, au premier siècle, des communautés chrétiennes organisées; elles firent assez de progrès pour que Tertullien ait pu dire, au second siècle, que dans les diverses nations des Gaules Jésus Christ comptait de nombreux adorateurs.

Les légendaires du moyen âge entourent le berceau de notre Eglise de bien plus d'éclat: ils nous la montrent évangélisée par saint Denis, ce membre de l'Aréopage d'Athènes converti par saint Paul; par saint Martial, un des soixante douze disciples du Sauveur ; par le proconsul Sergius Paulus et bien d'autres qui lui auraient été envoyés par saint Pierre.

Il faut l'avouer, la vue a manqué à nos bons légendaires, quand ils ont voulu regarder dans le lointain des premiers siècles chrétiens. Séduits par l'identité de quelques noms, ils ont confondu deux époques distinctes, et doté le premier siècle de faits nombreux qui appartiennent en réalité au troisième.

Mais au dessus de leurs récits, plus ou moins erronés, plane une grande idée que nous retrouvons au fond des traditions de toutes nos antiques Eglises, celle de la prédication de l'Evangile dans les Gaules aux temps apostoliques. Il serait peu philosophique de dissimuler ce qu'a d'imposant cette tradition constante et universelle, et de n'en tenir aucun compte, pour quelques erreurs de détail qui s'y sont glissées; il faut abandonner l'erreur, mais ne pas étendre la proscription jusqu'à la vérité.

Il est donc faux de dire qu'au premier siècle le rayon de la prédication évangélique en Occident n'avait pas dépassé les étroites limites de l'Italie centrale, et que les Gaules ne possédaient que des chrétiens isolés, produit de quelques courses apostoliques, des communications du commerce, et du contact des légions recrutées en Orient.

Il y eut, au premier siècle, des communautés chrétiennes organisées; elles n'étaient pas nombreuses, ne livrèrent pas au polythéisme ce grand combat dont nous parlent les hagiographes du moyen âge, et dont elles seraient glorieusement sorties, couronnées de nombreux martyrs; mais elles firent cependant assez de progrès pour que Tertullien ait pu dire, au second siècle, que dans les diverses nations des Gaules Jésus Christ comptait de nombreux adorateurs.

Tel était l'état de l'Eglise Gallo Romaine, lorsqu'une nouvelle troupe d'ouvriers évangéliques vint d'Orient lui donner une impulsion nouvelle.

Elle avait pour chef un saint vieillard nommé Pothin, et ses principaux compagnons étaient Irénée, Bénigne, Andochius, le diacre Tyrsus, et le sous-diacre Andéol.

Ils choisirent Lyon pour siège de leur colonie religieuse. Quel motif avait déterminé le choix de ces porteurs de la bonne nouvelle ? Appartenaient-ils à cette classe d'aventuriers héroïques qu'on appelait évêques des nations, qui, prenant leur route au hasard, allaient catéchiser sur des plages inconnues, du côté où le doigt de Dieu les poussait ? Il ne le paraît pas, et l'âge de Pothin, qui comptait plus de soixante dix ans, repousserait cette supposition.

On peut croire avec plus de probabilité que, sur les bords du Rhône, les pieux voyageurs étaient attendus et désirés. Lyon, ville industrieuse et opulente, renfermait beaucoup d'Asiatiques, amenés par le

mouvement des affaires, et dont plusieurs étaient chrétiens. Parmi les habitants de Lyon qui étaient chrétiens, on distinguait le médecin Alexandre, originaire de Phrygie et établi depuis de longues années dans les Gaules, et un autre Alexandre dont le nom est inséparable de celui d'un jeune Gaulois nommé Epidodius. Ces deux jeunes gens étaient riches, instruits, pleins de vertus: Alexandre avait vu le jour à Lyon, dans une famille grecque qui s'y était fixée ; Epidodius était indigène Gaulois. Leurs pères se connaissaient et s'aimaient ; et cette affection mutuelle avait passé dans les enfants avec la vie ; élevés ensemble dès le berceau, ils avaient partagé les mêmes jeux, les mêmes études, les mêmes goûts pour la vertu.

Les chrétiens de Lyon, assez nombreux, ne formaient pas cependant une véritable Eglise, et n'avaient pas de pasteurs. Les autres Eglises des Gaules, bien faibles encore, ne pouvaient leur en procurer. Ils pensèrent donc à l'Asie, dont plusieurs étaient originaires, et ils s'adressèrent à saint Polycarpe, qui avait la pieuse coutume d'envoyer ses disciples dans les diverses parties du monde, pour y annoncer Jésus Christ.

Polycarpe avait été établi évêque de Smyrne par saint Jean dont il avait été disciple, et ses leçons avaient formé à l'apostolat Pothin et Irénée, qui apportèrent ainsi à Lyon la parole de foi, telle que l'enseignait l'Apôtre qui avait reposé sur le sein du Seigneur.

Laissant à Lyon Pothin et Irénée, Bénigne, avec deux compagnons, le prêtre Andochius et le diacre Thyrsus, côtoya la rive droite de l'Arar (Saône), et alla fonder l'Eglise Eduenne. Pendant qu'il y travaillait avec ardeur, Pothin et Irénée organisaient à Lyon une Eglise florissante. Elle s'accrut rapidement, et se recruta, dans la population indigène et étrangère, avec courage et persévérance. Elle nous apparaît avec les éléments ordinaires des communautés chrétiennes primitives: beaucoup de pauvres et peu de riches, des esclaves à côté de leurs maîtres, des affranchis et des citoyens romains, assis pêle-mêle sur les mêmes bancs; enfin quelques hommes instruits et de profession libérale se dessinent dans la masse, composée de gens de labeur et de métier.

Nous connaissons, par leurs noms, environ cinquante des premiers fidèles de l'Eglise de Lyon et de l'Eglise de Vienne, qui étaient étroitement unies et que nous verrons bientôt partager les mêmes combats et les mêmes triomphes. Le souvenir de la plupart de ces chrétiens courageux n'est rehaussé que par la mention d'une mort glorieuse ; les autres sont inconnus des hommes, et on ne lit plus leurs noms que sur les pages du livre de vie.

Parmi les membres de la nouvelle Eglise Lugduno-Viennoise figurent, à côté de Pothin et d'Irénée, quelques prêtres et diacres à physionomie latine, et sans doute Gallo Romains. Ce sont le diacre Sanctus (de Vienne), Marcellus et Valerianus, celui-ci diacre, l'autre prêtre, tous deux unis par le double lien du sang et des mêmes combats. Le sous diacre Andéol n'était pas à Lyon, et saint Pothin l'avait envoyé prêcher la foi aux environs de Vivarium (Viviers).

Comme le clergé, les fidèles étaient partagés en Grecs et Gallo Romains.

Au premier rang des Grecs apparaît Attale (de Pergame), surnommé la colonne de l'Eglise de Lyon ; il était citoyen romain, ainsi qu'Alcibiade, homme simple et austère.

Vettius Epagathus, jeune homme de famille distinguée, illustre lui-même et citoyen de Rome, est le plus distingué des fidèles indigènes.

Les autres citoyens romains étaient Zacharie, Macarius, Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminius, October, Philominus et Geminus.

Le Phrygien Alexandre n'était pas citoyen romain, non plus que Sanctus et Maturus, ce généreux néophyte qui reçut presque en même temps le double baptême de l'eau et du sang.

à suivre





’abbé Doulas a dit : *Si l’Ennemi nous presse d’abandonner l’**hésychia**, ne l’écoutons pas du tout, car rien n’est comparable à l’**hésychia** non plus qu’à l’abstinence. L’une et l’autre s’allient ensemble contre l’Ennemi, car elles donnent de l’acuité au regard intérieur.*

✠ *Les chemins de Dieu au désert. La collection systématique des apophtegmes des Pères,* p. 24, Dom Lucien Regnault, Éditions de Solesmes, Solesmes, 1992